


E. BIBL. RADCL.



VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE
EN DIFFERENTES PARTIES
DE L'AFRIQUE,
DE L'ASIE
ET
DE L'AMERIQUE:

CONTENANT

L'Hiſtoire de ſa fortune, & ſes Obſervations ſur les Colonies & le Commerce des Eſpagnols, des Anglois, des Hollandois, &c.

OUVRAGE traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DIDOT, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE
ET DE SA FAMILLE.



APRÈS quatre mois de navigation nous nous retrouvâmes à Port-Royal, sans autre fruit d'un si long voyage que les trois caisses de Perles que nous avions laissées à la Barbade. Mais je fus consolé de mes fatigues par le plaisir de trouver à Port-Royal l'aîné de mes fils, que ma femme avoit fait partir pour me rejoindre. Le Chevalier ... étant retourné à Londres après son expédition, avoit appris à ma famille par quelle avanture j'avois été forcé de faire le voyage de la Jamaïque. Ma

femme, & Madame Rindekly ma fille, également inquiétes pour leurs Maris, s'étoient déterminées d'autant plus facilement à nous envoyer mon fils, qu'en partant pour l'Afrique je ne l'avois laissé à Londres qu'à regret, & pour ceder aux allarmes d'une mere trop tendre. Elles s'imaginerent que dans une absence qui devenoit beaucoup plus longue que je ne me l'étois proposé, il me seroit doux d'avoir près de moi un enfant qui m'étoit fort cher. Effectivement sa vûe, à laquelle je m'attendois si peu, me causa une des plus vives satisfactions que j'aye jamais ressenties. Je le trouvai si formé pour son âge, & d'une figure si prévenante, que je formai, dès les premiers jours, un dessein qui me réüssit fort heureusement pour sa fortune. M. Thorough, notre Facteur à la Jamaïque, & le dépositaire du trésor que nous avions rapporté de la Côte d'Afrique, avoit une fille un peu plus âgée, mais qui ne faisoit qu'entrer néanmoins dans sa seiziéme année. Elle étoit son unique enfant, & par conséquent l'héritiere d'un bien fort considérable qu'il avoit

amaſſé depuis trente ans par le commerce. Comme il nous logeoit chez lui, & qu'à l'arrivée de mon fils il lui avoit fait la même politeſſe, je ne doutai point que la familiarité où nous allions vivre enſemble ne fît naître des ouvertures qui favoriſeroient mon deſſein. Je le communiquai même à M. Rindekly, qui l'approuva beaucoup; & mon fils, qui avoit déja du goût pour les femmes, me confeſſa que depuis quinze jours qu'il étoit arrivé, il s'étoit ſenti quelque inclination pour Mademoiſelle Thorough.

Tous les Négocians de Spanish-Town & de Port-Royal, avec leſquels nous avions fait quelque liaiſon, furent étonnés de nous voir arriver, après un long voyage, dans l'état à peu près où nous étions partis. Cependant ils n'ignorerent pas long-tems que nous avions fait une deſcente à la Marguerite, dont nous avions tiré de grands avantages; & cette opinion, joint à celle des richeſſes que nous avions rapportées d'Afrique, nous fit regarder comme des gens d'une opulence extraordinaire. Les gens de notre Equipage, attachés à nous par notre douceur, autant

que par l'utilité qu'ils avoient déja trouvée à nous servir, contribuoient encore à nous faire cette réputation en relevant beaucoup l'estime & l'affection qu'ils avoient pour nous. Le Gouverneur, & M. Thorough, furent les seuls à qui nous nous ouvrîmes entiérement. Nous avions conservé un assortiment de fort belles perles pour un collier & des bracelets, dont nous fîmes présent à la Gouvernante. Sir Nicolas Lawes son mari nous marquoit beaucoup d'affection, & plus mécontent que jamais des Espagnols, depuis le refus que le Commandant de Trinidado, dans l'Isle de Cuba, avoit fait pendant notre absence de lui rendre Eton & Winter, deux Voleurs Anglois qui s'étoient réfugiés dans cette Ville, il auroit souhaité qu'au lieu de la Marguerite nous eussions pû piller dans notre route Carthagene & Vera-cruz. Il fit bien-tôt éclater cette disposition. Le Capitaine Chandler, Capitaine d'un de nos Vaisseaux de guerre nommé le Lanceston, s'étant saisi d'un Garde-Côte Espagnol monté de 56 hommes, qui avoit pris nouvellement, sous les

prétextes ordinaires, une Barque richement chargée pour quelques Marchands de la Jamaïque, le Chevalier Lawes joignit au ressentiment qu'il avoit de l'affaire de Trinidado celui qu'il avoit conçu des réponses que nous lui avions rapportées de la Havana, de Carthagene & de la Veracruz. Dans une assemblée du Conseil de guerre, il condamna au gibet quarante trois de ces Prisonniers Espagnols, à titre de Voleurs & de Pyrates. La Sentence fut exécutée avec la derniere rigueur, & M. Lawes me protesta que si les rebelles de son Isle ne l'eussent mis dans la nécessité de garder auprès de lui toutes ses forces, il les auroit employées, pendant le reste de son Gouvernement, à exterminer jusqu'au dernier Garde-Côte.

En effet, les Négres révoltés, dont on avoit méprisé les restes, recomçoient à se rendre redoutables dans les Montagnes. Ils avoient construit dans une des *Montagnes bleues*, qui s'appelle Nanny, un Fort dont l'accès étoit si difficile qu'il pouvoit être défendu par un petit nombre de soldats contre une armée. Ils avoient fait plu-

ſieurs deſcentes dans le plat Pays, & tout récemment ils s'étoient ſi fort approchés de *Spanih-Thwn*, qu'ils y avoient jetté la terreur. Les troupes qu'on avoit fait marcher contr'eux, ne pouvant s'engager prudemment dans leurs retraites, ils ſembloient ſe confirmer de jour en jour dans la poſſeſſion de nous outrager impunément. Le Gouverneur avoit déja penſé à faire venir à ſon ſecours un corps de Muſchetos ou Moſquites, Nation Indienne qui étoit plus propre que nos gens à les forcer dans leurs montagnes. L'aveu que nous lui fîmes du deſſein que nous avions eu de nous approcher de Truxillo, lui renouvella cette idée, & lui fit croire qu'il nous rendroit ſervice en nous chargeant de l'exécution de ſon projet.

Les Muſchetos habitent cette partie du continent qui eſt entre Truxillo & Honduras. Ils ſe ſoumirent aux Anglois dans le tems que le Duc d'Albermarle étoit Gouverneur de la Jamaïque, & n'ayant jamais été conquis par les Eſpagnols, on peut dire qu'ils conſervoient le pouvoir de ſe choiſir les Maîtres pour leſquels ils avoient le plus d'inclination. Ainſi

les droits que l'Espagne s'attribuoit sur leur Païs semblent être passés aux Anglois par cette soumission volontaire. Cependant il faut avouer que ce que j'appelle ici soumission n'a jamais entraîné aucune autre marque de dépendance. Les Muschetos sont gouvernés par leurs propres Rois & leurs propres Capitaines, qui préferent seulement la protection des Anglois à celle de toute autre Puissance de l'Europe.

Ce n'étoit pas la prémiere fois qu'on avoit pensé à se procurer leur secours. En 1720 on leur fit demander deux cens hommes qu'ils accorderent volontiers, contre les Nègres qui s'étoient alors révoltés. On leur envoya des Chaloupes qui transporterent cette Milice à Port-Roïal. Elle fut distribuée en Compagnies sous leurs propres Officiers, & leur paie fut de quarante Schellings par mois avec une paire de souliers. Ils passérent quelques mois dans l'Isle & ne se retirerent qu'après avoir rendu de fideles services. M. Rindekly n'eut pas d'éloignement pour la proposition du Gouverneur. Il s'étoit per-

ſuadé depuis longtems, ſur divers récits, que le Païs des Muſchetos n'étoit pas ſans or, quoique de tous les Amériquains du Continent, ils fuſſent peut-être ceux qui en connoiſſoient moins le prix. Nous fîmes marier avant notre départ nos deux amans de Carthagene, & la délicateſſe de leur conſcience fut ſatisfaite par l'occaſion qu'ils eurent de recevoir la bénédiction nuptiale d'un Miniſtre de leur Réligion. Ce fut le Chapellain du Vaiſſeau Garde-Côte, dont M. Lawes avoit fait pendre l'Equipage. Comme on avoit fait grace à quelques-uns de ces Pyrates, & que le Capitaine étoit demeuré en priſon avec ſon Lieutenant, M. Lawes ſe laiſſa perſuader par mes inſtances d'en relâcher trois qui étoient de Carthagene, avec le Chapellain qui étoit de la même Ville, dans la ſeule vûë de me ſervir d'eux pour faire agréer au pere d'Helena ſon rétour avec ſon Mari. Je comptois que les prenant dans notre Vaiſſeau, ils gagneroient aiſément, du lieu où nous aborderions, le petit Port de Gracias de Dios, &

de-là Carthagene. Mais je fus surpris, en faisant cette proposition aux deux jeunes Espagnols de ne pas leur trouver tout l'empressement que je leur croiois pour retourner dans leur Patrie. Helena me fit entendre avec beaucoup de douceur & de modestie, que si nos Anglois n'avoient pas de repugnance pour son établissement à la Jamaïque, elle préféreroit le sejour de Port-Royal à celui de Carthagene. Outre la confusion qui lui faisoit craindre de reparoître dans un lieu qu'elle avoit abandonné avec un peu d'indécence, elle me confessa que le commerce de nos Angloises & cette honnête liberté qu'elle avoit remarquée dans nos usages, lui plaisoient beaucoup plus que les formalités gênantes de sa Patrie. Ce n'est pas qu'elle renonçât à se reconcilier avec son pere ni qu'elle perdît l'espérance de sa succession : mais elle se flattoit d'obtenir ces deux biens sans quitter la Jamaïque, & elle me pria d'établir ma négociation sur ce fondement. Je la laissai dans une maison particuliere qu'elle avoit louée immediatement après son

mariage. A notre arrivée elle s'étoit mise en pension chez d'honnêtes gens, où sa conduite l'avoit fait estimer de ses Hôtes, tandis que les agrémens de sa figure lui avoient attiré les caresses & les honnêtetés des principales Dames de la Ville. Spallo ayant conçu que la bienséance ne lui permettoit pas de se loger avec elle, s'étoit retiré de son côté dans une famille sans reproche, où il ne s'étoit fait connoître que par des qualités propres à le faire aimer.

Mais avant notre départ il arriva un changement qui nous chagrina, par les sentimens de reconnoissance que nous devions à Sir Nicolas Lawes Gouverneur de la Jamaïque. Quoiqu'il fût né dans l'Isle, où sa mere avoit encore son établissement à Spanish Town, & que les Habitans eussent regardé comme un bonheur qu'il eût été nommé pour les commander, il étoit né entre eux quelques différens qui les avoient refroidis pour lui, & qui lui rendoient à lui-même son administration fort ennuieuse. Enfin sur les instances qu'il avoit faites à la Cour de Londres

pour être déchargé, elle lui donna pour successeur le Duc de Portland, qui arriva le 22 de Decembre à la Barbade avec la Duchesse son Epouse, & le Colonel du Bourgay son Lieutenant. M. Lawes reçut sans chagrin la nouvelle de leur approche. Il se disposa même à les recevoir avec toutes les marques de distinction qui étoient dûës à leur rang. Mais comme il auroit fallu attendre de nouveaux ordres de M. le Duc de Portland, si nous n'étions point partis avant son arrivée à Port-Royal, il nous conseilla, pour l'avantage de l'Isle & pour notre propre utilité, de profiter de la Commission que nous avions reçue de lui & de hâter notre départ.

Nous mîmes à la Voile au commencement de Janvier. Quoique la distance ne soit pas grande, de la Jamaïque, jusqu'au Cap de Gracia de Dios, qui est la plus proche partie du Continent, nous eumes à lutter pendant quatre jours contre un vent de terre, qui ne changea qu'au cinquiéme jour : s'étant tourné tout d'un coup en notre faveur, il nous

auroit forcé avec la même violence d'entrer dans la prémiere rade, si le dessein que nous avions de mettre à terre notre Prêtre, le plus près qu'il nous seroit possible de quelque petit Port Espagnol, ne nous eût fait louvoier au Sud avec toute l'habilité de nos Matelots. Nous gagnâmes ainsi la Baye de Camaren, à l'entrée de laquelle nous trouvâmes une grande Barque Espagnole que la vûë de notre Pavillon fit trembler. Mais de quelque ressentiment que les derniers procédés de cette Nation eussent achevé de nous remplir, l'occasion étoit si belle pour nous délivrer de notre Prêtre, que nous rassurâmes par notre douceur huit Espagnols, qui étoient dans la Barque avec autant d'Indiens pour rameurs. Ils portoient leur cargaison de ce bois que nous nommons logwood, & qui se coupe sur la Côte de Honduras & de Campêche. Leur route étoit vers la petite Isle de Santa Catharina, ou la Providence, d'où ils devoient se rendre à Carthagene. En leur confiant le Prêtre Espagnol, qu'ils reçurent avec beaucoup de respect pour

sa

sa profession, nous leur fîmes quelques présens, pour leur ôter la pensée que nous cherchassions à leur nuire, ou que nous eussions formé quelque dessein contre leur Nation.

Après les avoir quittés, nous remontâmes au long de la Côte, suivant les instructions que nous avions reçues d'un vieux Pilote de Port-Royal, & nous découvrîmes bien-tôt une autre Baye, qui portoit, dans la Carte du même Pilote, le nom de *Spawn-Bay*. C'étoit la route qu'il nous avoit conseillé de prendre pour trouver les premieres Habitations des Muschetos. Nous abordâmes au fond de la Baye, dans un endroit si marécageux que nous sentîmes le besoin que nous avions eu des leçons du Pilote, & la vérité de ses recits sur la situation des Muschetos. Ce bon peuple ayant été forcé par les Espagnols d'abandonner un fort beau Pays qu'il habitoit anciennement, s'est retiré dans des Montagnes & des bruyeres, qui sont environnées, de tous les côtés de la terre, par des marais inaccessibles. Elles ne sont pas moins défendues du côté de la Mer par la disposition du rivage.

Le terrain en eſt ſi humide, & coupé par tant de ravines & de précipices, que les plus hardis n'oſeroient s'y engager ſans en connoître parfaitement les détours. La Carte du Pilote les marquoit par des lignes ſi exactes, qu'en la portant à la main nous nous trouvâmes tout-d'un-coup familiers dans des lieux où nous venions pour la premiere fois. M. Rindekly fit moüiller l'ancre ſur un bon fond, & me laiſſant le ſoin des premieres découvertes avec dix hommes que je pris pour m'accompagner, il me promit d'attendre mon retour avant que de quitter ſon bord.

Je marchai l'eſpace de deux lieues dans le terrain que j'ai repreſenté, avec de l'eau quelquefois juſqu'aux genoux, mais toujours guidé par ma Carte, où je trouvois, dans des meſures de la derniere préciſion, une régle ſure pour me conduire. Etant arrivé au pied d'une colline qui avoit borné ma vûë depuis le rivage, je fus tenté d'abandonner la direction du Pilote, parce qu'elle marquoit autour de la colline un chemin fort humide & fort long, & que je croyois pouvoir l'éviter

en remontant directement une pente fort douce & fort séche. Mais la confiance que je devois à mon Itineraire m'ayant fait renoncer à mes propres lumieres, je reconnus bien-tôt que je n'avois pû prendre un meilleur parti, puisqu'après avoir tourné l'espace d'un quart d'heure, je tombai dans une Habitation de Muschetos, dont je n'apperçus les premieres cabanes qu'en y entrant avec mon escorte. Ils entendirent les questions que je leur fis dans ma langue; & quoique ceux à qui le hazard me faisoit parler ne la sçussent point assez pour me répondre, ils comprirent si bien que j'étois Anglois, qu'après m'avoir comblé de caresses, ils s'empresserent de faire venir un de leurs Chefs, qui lia un entretien plus clair avec moi. Il avoit fait le voyage de la Jamaïque en 1720, & la langue Angloise qu'il avoit apprise dans le séjour qu'il y avoit fait pendant cinq ou six mois, lui étoit encore familiere. Il me dit que je trouverois dans sa Nation plusieurs Anglois qui y avoient épousé des femmes Indiennes, & qui s'étoient accoutumés aux usages du Pays. Je lui demandai si le

Roi ou le principal Chef des Muſchetos faiſoit ſa demeure dans un lieu fort éloigné. Il me répondit qu'on y pouvoit aller,& revenir,dans l'eſpace d'un jour; mais que la diſtance me devoit cauſer peu d'inquiétude, puiſqu'un Anglois étoit auſſi ſurement dans ſa Nation qu'à la Jamaïque.

Il étoit tard. Je pris confiance à ce diſcours, & ne voyant aucune néceſſité de retourner le même jour au Vaiſſeau, je me contentai d'y renvoyer deux de mes gens, pour informer M. Rindekly du projet que je formai pour le lendemain. C'étoit d'aller à Ramajen, principale Habitation des Muſchetos, où leur Roi tenoit ſa Cour, & de me charger ainſi, non-ſeulement de toutes les formalités de notre Commiſſion, mais encore d'examiner quels avantages nous pourrions tirer du Pays pour notre commerce. Je paſſai la nuit dans l'Habitation où j'étois, & j'y fus traité avec beaucoup d'amitié par tous les Muſchetos de l'un & de l'autre ſexe. J'y trouvai, comme on me l'avoit dit, un Anglois nommé Luke Haughton, qui avoit épouſé une femme de la Nation, &

qui menoit la même vie que les Indiens. Il me dit qu'il n'étoit pas le seul à qui le goût de la liberté eut fait prendre ce parti, & qu'il s'en applaudissoit tous les jours. Les Muschetos ne craignent que le Diable & les Espagnols. Ils ont un grand nombre de prétendus Sorciers qui les entretiennent, par leurs prestiges, dans la premiere de ces deux craintes, & l'autre leur vient des cruautés & des persécutions qu'ils ont longtems essuyées de la part des Colonies d'Espagne. Après de longues guerres, où les avantages ont été souvent balancés, leur petit nombre les a forcés de se retirer dans des Montagnes & des Marais impraticables. Ils y sont à couvert des attaques de leurs Ennemis ; mais le souvenir du passé nourrit leur haine, & leur fait chercher les occasions de se venger. Ils font quelquefois des excursions imprévûes qui coutent la vie à plusieurs Espagnols ; & dans les autres tems ils ne font aucun quartier à ceux que le hazard leur fait rencontrer. Ils les appellent *Little Breecches*, ou Petites Culottes, pour les distinguer des Anglois, qui en por-

tent de plus grandes. Si l'on excepte cette haine, il n'y a point de bonnes qualités qui ne ſoient communes dans la Nation des Muſchetos. Jamais Peuple ne fut plus fidelle à ſa parole. Ils ſont doux, humains, capables de reconnoiſſance & d'amitié. Les mariages y ſont fort chaſtes. Ils n'ont qu'une femme, pour laquelle ils ont des égards qui approchent de la ſoumiſſion. Leur Religion ſe réduit à quelques adorations qu'ils rendent au Soleil. Ils enterrent leurs morts avec beaucoup de décence, & leur tournent la tête du côté de l'Orient. Mais leur pénétration ne s'étend pas plus loin que la vie, & je fus ſurpris, en les interrogeant ſur l'état où ils ſuppoſoient leurs parens après la mort, de les voir étonnés & muets à cette queſtion.

Le lendemain je fus accompagné de Luke Haughton, & des principaux Muſchetos de l'Habitation, juſqu'à la demeure du Roi, où nous arrivâmes avant midi. Je n'y trouvai rien qui répondît à la Majeſté royale; mais je ne m'étois point attendu que de malheureux Indiens, dont toute l'occupation eſt la pêche & la culture de leurs

terres, affectassent beaucoup de magnificence. Le Roi, ou le Chef, qui se nommoit Jayo, nous reçut dans une large Cabane, aussi informe & aussi nue que celles de ses Sujets. C'étoit un homme d'environ quarante cinq ans, qui n'avoit rien d'extraordinaire dans sa figure que la grandeur de ses yeux, où l'on voyoit briller de l'esprit & de la bonté. Il m'embrassa d'un air affectueux; & lorsque je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, il me répondit, sans balancer, qu'aimant beaucoup les Anglois, il iroit lui-même à leur secours avec les plus braves de ses gens. Je m'étois déja informé si sa Nation étoit nombreuse. On n'y comptoit guéres plus de deux mille hommes, soumis à trois differens Princes. Je lui demandai à quoi pourroit monter le secours qu'il me promettoit. Il me dit que les deux Princes ses voisins, n'ayant pas moins d'affection que lui pour les Anglois, il étoit sur, avec leur secours, de ne pas mener moins de trois cens hommes à la Jamaique. Mais il falloit des Vaisseaux, ou du moins des Barques pour le passage; car leurs Pyro-

gues étoient en petit nombre, & n'étoient pas propres à s'éloigner de la Côte dans une si mauvaise saison. Jayo me fit faire lui-même cette observation. Il stipula aussi qu'on fourniroit des armes à tous ses gens, & qu'elles demeureroient à eux après le service qu'ils alloient rendre. Ces conditions étoient justes. Je lui proposai seulement de nous donner d'avance cent de ses hommes, que nous pouvions transporter facilement avec nous ; & sur la parole que j'avois reçue de Sir Nicolas Lawes, je lui promis qu'on enverroit prendre incessamment le reste, qu'il pourroit amener lui-même.

Nos articles étant reglés, cette nouvelle répandit une ardeur surprenante dans toute la Nation. Mais tandis que les plus jeunes & les plus hardis se préparoient à partir les premiers, je renvoyai encore à M. Rindekly un de mes gens avec Luke Haughton, pour lui rendre compte du succès de notre Commission, & des lumieres que j'avois déja tirées sur la qualité du Pays. Outre les informations que j'avois prises pendant la nuit, l'air pauvre & nud que j'avois observé dans

tout ce qui environnoit le Prince, ne me faisoit pas juger favorablement des richesses du terroir. J'avois vû deux Rivieres, qui n'avoient point d'autre proprieté que celle d'être extrêmement bourbeuses. A la vérité les Montagnes pouvoient renfermer des trésors : mais quelle apparence d'y découvrir ce qui n'étoit pas connu des habitans ? Cependant à force de questions, j'appris d'eux qu'on voyoit souvent des Espagnols dans quelques Montagnes qui étoient au delà des leurs, & que c'étoit-là que les jeunes Muschetos alloient comme à la chasse des *Petites Culottes*, pour chercher l'occasion d'en tuer toujours quelques-uns. Je fis donner cet avis à M. Rindekly, qui jugea comme moi, qu'il devoit s'y trouver quelque mine. Il ne balança point à descendre avec quinze Soldats, en laissant le commandement du Vaisseau à M. Zill, notre Lieutenant. Je fus surpris de le voir arriver vers le soir. Nous nous trouvions forts, avec ses gens & les miens, & plus de cinquante jeunes Muschetos qui s'étoient déja rangés autour de moi pour me suivre à la Jamaïque. Dès la nuit sui-

vante nous nous fîmes conduire vers la Montagne, où, sur l'idée qu'on nous avoit donnée de sa distance, nous comptions de nous rendre vers la pointe du jour.

Notre marche fut beaucoup plus longue. Il se trouva tant de ravines & de défilés, tant d'endroits si difficiles à monter & à descendre, que la fatigue nous contraignit plusieurs fois de nous arrêter. Nous n'avions pas fait la moitié de la route lorsque le jour vint nous surprendre, & n'ayant apporté des provisions que pour vingt-quatre heures, nous ne voulûmes point nous engager plus avant sans nous être assurés de ne pas manquer du nécessaire. Ainsi nous attendîmes au même lieu le retour d'une partie de nos Indiens, que nous envoyâmes chercher des vivres. Ceux qui nous restoient passerent le jour à la chasse avec les gens de notre Equipage. Ils tuerent deux ours d'une énorme grosseur, & quantité d'autres animaux sauvages dont nous tirâmes peu d'utilité. Mais la plûpart des oiseaux, dont ils nous rapporterent un fort grand nombre, se trouverent d'un goût délicieux. Les

provifions étant arrivées avant la nuit, nous nous remîmes en marche avec de nouvelles difficultés, & ce ne fut que le lendemain à midi que nos Guides nous montrerent le terme de notre voyage.

La Montagne étoit fort efcarpée, du côté qui regardoit le Pays des Mufchetos, & les fentiers fi étroits que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir faire ufage de nos forces contre les Efpagnols, fi nous les trouvions en état de nous difputer le paffage. En avançant par divers détours, nous eûmes entre les rochers une échappée de vûë, qui nous fit découvrir, à plus de quatre ou cinq lieues, les tours ou les clochers d'une Ville que nous prîmes pour Truxillo. Les Mufchetos, qui nous conduifoient, ne la connoiffoient pas mieux que nous. Enfin touchant au lieu où ils nous affurerent qu'ils avoient vû & tué plus d'une fois des Efpagnols, nous détachâmes quelques-uns des plus hardis pour obferver les environs. Allen, Soldat réfolu de notre Equipage, s'offrit à les accompagner. Il nous rapporta bientôt que dans un endroit plus ouvert

de la Montagne, il avoit apperçu vingt ou vingt-cinq Espagnols, qui paroissoient occupés de quelque travail, & qu'en ayant vû plusieurs fois disparoître une partie, il ne doutoit pas qu'ils ne descendissent sous terre par quelques ouvertures, qui devoient être celles d'une mine.

En quelque nombre que nous passions les supposer, il n'étoit point à craindre que des Ouvriers fussent assez bien armés pour résister à quatre-vingt hommes qui l'étoient parfaitement, & qui auroient l'avantage de les surprendre. Nous résolûmes d'aller ouvertement à eux, & de ne pas les épargner s'ils entreprenoient de se défendre. La disposition du terrain ne permettoit guéres qu'ils nous apperçussent à plus de cent cinquante pas. Mais au lieu de penser à la défense ou à la fuite, ils n'eurent pas plûtôt reconnu le danger, qu'ils descendirent en confusion dans leurs trous. Une maniere si nouvelle de se dérober à l'ennemi nous fit beaucoup rire; d'autant plus qu'ils avoient laissé leurs habits & leurs armes aux environs de leur azile. Tout nous confirmant dans

l'idée que ce ne pouvoit être qu'une mine, il étoit question de profiter malgré eux de cette découverte. Quelques-uns de nos plus braves Soldats nous offrirent de descendre le pistolet au poing. Mais comme c'étoit exposer trop imprudemment leur vie, parce que les Espagnols avoient retiré les échelles, M. Rindekly, après avoir observé qu'il n'y avoit que trois ouvertures à la mine, dans un espace qui n'avoit guéres plus de quarante pas, prit une résolution dont le succès n'étoit pas incertain. Il fit boucher deux de ces trous avec des branches d'arbres croisées, qui furent couvertes de terre; ensuite ayant fait ramasser tout ce qu'il y avoit de combustible aux environs, il y fit mettre le feu, & tout ce qui s'enflamma fut jetté par le seul des trois trous qui demeuroit ouvert. La fumée, qui ne manqua point d'épaissir bien-tôt l'air, mit les Espagnols en danger de périr. Ils nous marquerent leur consternation par des cris lamentables, qui vinrent jusqu'à nos oreilles. Nous cessâmes alors de jetter du bois enflammé par le trou. Ils y dresserent

leur échelle, dont nous vîmes paroître le ſommet. Un d'entr'eux ſe hâta d'y monter, & nous appercevant autour de lui lorſqu'il eut mis la tête hors du trou, il joignit les mains d'un air conſterné, pour nous demander la vie.

Nous le preſſâmes dans ſa langue, de ſortir tout-à-fait. Il parut ſe raſſurer en nous reconnoiſſant pour des Anglois. Je lui dis qu'il devoit être ſans crainte, s'il nous répondoit ſincérement. Ma premiere queſtion regarda le nombre de ſes compagnons. Il m'aſſura qu'ils n'étoient que vingt-deux. Mais avant que je puſſe continuer mes demandes, ils ſe préſenterent ſucceſſivement à l'ouverture avec tant de précipitation & de marques de frayeur, qu'ils nous parurent peu capables de nous cauſer de l'embarras. D'ailleurs, ils étoient déſarmés, & dans l'état d'une troupe d'ouvriers qui ſortent du travail. A meſure qu'ils ſe montrerent au jour, nous leur donnâmes à chacun, deux de nos gens pour gardes. Ils ſortirent enfin juſqu'au dernier, & leur nombre n'étoit effectivement que de vingt-trois.

Nous leur fîmes alors des interro-

gations plus tranquilles. Leur Chef, qui étoit une sorte d'Officier militaire, nous dit qu'il étoit employé par deux riches Négocians de Truxillo, qui ayant découvert des mines d'or sur les Montagnes, y faisoient travailler depuis deux ans, avec une Commission du Viceroi de la Nouvelle Espagne; que la peine & les frais avoient surpassé long-tems le profit; mais que dans le lieu d'où il sortoit, & qui n'étoit ouvert que depuis quelques semaines, ils avoient trouvé de quoi se dédommager de toutes leurs avances; que la mine étoit riche, & qu'elle le devenoit tous les jours de plus en plus. Dans la joie que nous ressentîmes de ce discours, nous demandâmes d'abord assez avidemment, quelle quantité d'or ils avoient. Leur réponse fut qu'on venoit tous les matins de Truxillo pour recueillir le fruit de leur travail; qu'on avoit emporté le même jour environ deux marcs d'or, du moins autant que l'expérience pouvoit leur faire juger de la valeur des alliages, & qu'ils en avoient tiré presqu'autant depuis le départ de leurs Inspecteurs.

Nous ne doutâmes point de la sincérité d'un recit que nous étions en état sur le champ de vérifier. Mais avant que de visiter la mine, nous tînmes conseil, M. Rindekly & moi, sur la conduite que nous devions observer pour notre interêt & notre sûreté.

En supposant la vérité de ce que nous venions d'entendre, il n'y avoit aucun doute que nous ne pussions tirer un avantage considérable de notre découverte. Les vingt-trois Espagnols étoient si peu capables de nous arrêter que nous pouvions les employer eux-mêmes à travailler pour nous. Mais nous n'ignorions pas que Truxillo étoit une Ville assez considérable & gardée par quelques Troupes Espagnoles. Les Inspecteurs venoient tous les jours au matin. Il étoit impossible de les tromper, & beaucoup plus encore de nous défendre contre un corps de troupes reglées, qui ne pouvoient manquer d'avoir de grands avantages sur nous par les armes & par le nombre. Cependant après de longues réflexions, nous ne vîmes point d'autre parti à choisir, que d'attacher & les vingt-trois Espagnols &

tous nos gens au travail pendant le reste du jour, & de nous saisir le lendemain des Inspecteurs pour nous procurer encore la liberté de travailler le jour suivant. Les soupçons ne pouvoient naître à Truxillo que dans l'après midi, c'est-à-dire vers le tems où l'on étoit accoutumé à voir arriver les fruits de la mine; & la distance étant de quatre lieues, nous ne devions pas craindre qu'on eût le tems de nous interrompre avant la nuit.

Nous nous arretâmes à cette résolution. M. Rindekly fit déboucher aussi-tôt toutes les ouvertures de la mine pour donner passage à la fumée, & se faisant préceder de l'Officier Espagnol, il descendit après lui par la plus commode des trois échelles: il revint au bout d'un quart d'heure, & m'apporta une poignée du prétieux métal pour lequel nous n'avions pas moins de goût que les Sujets du Roi d'Espagne. Nous expliquâmes nos intentions à l'Officier, & nous lui donnâmes la plus grande partie de nos gens pour l'aider dans son travail, tandis qu'avec le reste nous fîmes soigneusement la garde au dehors.

Nous ne pouvions eſpérer des richeſſes immenſes d'un travail de vingt quatre heures, avec quelque ardeur qu'il fût pouſſé. Cependant la veine ſe trouva heureuſement fort abondante, & n'ayant pas manqué de forcer les Eſpagnols à continuer l'ouvrage pendant la nuit, nous jugeâmes le lendemain au matin que notre voyage ſeroit fort-bien recompenſé. Toutes nos réfléxions avoient roulé dans cet intervalle ſur les moyens de tirer plus d'utilité d'une ſi belle découverte; mais quand nous nous ſerions ſuppoſés maîtres du Païs des Muſchetos ou capables d'y amener des forces plus conſiderables, la ſituation des montagnes ne nous auroit jamais permis d'approcher des mines malgré les Eſpagnols, & nous ne pouvions douter que ſur le prémier avis qu'ils alloient avoir de notre entrepriſe, ils ne priſſent des méſures certaines pour empêcher qu'elle ne pût être renouvellée. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'avec un peu de recherche & d'induſtrie, on trouveroit d'autres mines dans les montagnes qui ſont moins

avancées, & dont l'accès est plus facile.

Les Inſpecteurs de Truxillo furent extrêmement ſurpris, en arrivant ſur les neuf heures du matin, de ſe voir arrêtés par des Anglois. Ils étoient trois, & leur crainte fut dabord pour leur vie. Nous les raſſurâmes, & notre politeſſe alla juſqu'à les faire déjeuner avec nous. Ils eurent le régret de nous voir emporter la nuit ſuivante tout ce qu'un travail obſtiné nous avoit pû faire tirer de la mine : mais le nôtre fut beaucoup plus vif d'abandonner un lieu ſi riche. Sur le calcul qu'ils firent eux-mêmes, par la connoiſſance qu'ils avoient du produit ordinaire, ils jugerent que notre butin pouvoit monter à quarante marcs; ſomme legere à la vérité, mais qui renouvelée toutes les vingt-quatre heures nous auroit bien-tôt composé un riche tréſor. Nous reprîmes notre route au travers des précipices par leſquels nous étions venus, & la connoiſſance que nous en avions acquiſe rendit notre retour plus facile. Jayo n'avoit pas perdu un moment pour mettre no-

tre Milice en état de partir. Nous le quittâmes, après lui avoir rénouvellé mes promesses.

Pendant notre absence le Duc de Portland étoit arrivé à Port-Royal, & nous trouvâmes tous les Habitans dans la joie qui accompagne toujours ces changemens. Nous nous présentâmes à lui avec nos cent Muschetos. Il étoit assez informé des nécessités du Païs pour sentir l'importance de ce secours. J'ai déja fait observer que les troupes Angloises ne pouvant pénétrer dans les montagnes, on comptoit sur les Muschetos pour y presser les Négres jusques dans leurs retraites les plus inaccessibles. L'Ordre fut donné pour le départ de plusieurs grandes Barques, qui devoient aller prendre Jayo & le reste de sa Milice. Il arriva quatre jours après. M. le Duc de Portland ne le traita pas avec moins de distinction que s'il eût été son égal. Il le fit manger avec lui & Madame la Duchesse, qui prit plaisir d'abord aux manieres simples & grossiéres de ce Prince Ameriquain. Mais un jour que le vin l'avoit échauffé, il lui échappa des

expressions si libres & si indécentes, que la Duchesse fut forcée de quitter la table, & se refroidit d'autant plus pour lui, que M. le Duc se ressentant lui-même de la débauche, avoit pris plaisir à la railler de son embarras. Cependant on n'en pensa pas moins à faire marcher le Prince des Muschetos avec sa Troupe. Il étoit question de le soutenir d'un certain nombre d'Anglois. Les quatre Regimens de troupes régulieres qui étoient dans l'Isle ne pouvoient guéres être employées contre les Negres, tandis que l'extrémité où l'on s'étoit porté contre les Espagnols devoit faire craindre à tout moment qu'ils ne pensassent à se vanger. Il y avoit plusieurs Compagnies franches qui étoient dispersées dans les Forts, & qui n'y étoient pas moins nécessaires. L'embarras où l'on se trouvoit fit naître à M. le Duc de Portland la pensée de prendre sur les Vaisseaux de la Nation, qui se trouvoient dans le Port, les hommes qui paroîtroient les plus propres à porter les armes. Dans la résolution où l'on étoit d'exterminer tous les rebelles, on crut devoir

y réunir tous les efforts, & que personne ne devoit être exempté d'y contribuer. Nos gens étoient ſans contredit la Troupe la plus leſte & la plus aguerie de l'Iſle. On ne manqua point de nous les demander, & le deſſein du Gouverneur étoit de les faire ſervir de Capitaines aux Muſchetos, qu'il vouloit réduire en Compagnies; mais nos gens refuſerent de ſe ſéparer, & malgré toutes les offres de M. le Duc, ils ne conſentirent à marcher contre les Negres que ſous les Ordres de M. Rindekly ou de M. Zill.

On fut forcé d'accepter leurs ſervices à cette condition. M. Zill, qui avoit porté les armes en Angleterre dans un Regiment de Cavalerie, & qui n'étoit pas moins verſé dans le ſervice de terre que dans celui de Mer, pria M. Rindekly de ſe repoſer ſur lui du commandement. J'eus beſoin de me joindre à lui pour faire perdre à M. Rindekly la réſolution de commander lui-même, & ce fut la bonté du Ciel qui m'inſpira toute la force qui étoit néceſſaire pour le fléchir. Nos gens partirent

dans la résolution de se distinguer, & la plûpart pensant à s'établir à la Jamaique étoient bien aises d'avoir cette occasion de se faire considérer dans l'Isle. Mais à peine s'étoit-il passé quinze jours, que nous apprîmes la nouvelle de leur tragique avanture.

Ils s'étoient avancés avec tant d'ardeur, que dans la vûë de se distinguer, ils ne penserent qu'à prévénir les Muscheros, dont le secours ne leur paroissoit nécessaire que pour grimper sur les montagnes. Ayant appris qu'un gros de rebelles s'étoit fait voir du côté de Spanish-town, ils prirent cette route, & ne croyant point que ces Barbares pussent ténir un moment devant eux, ils négligérent les précautions de la guerre. Cet excés de confiance les fit tomber dans une embuscade, où toute leur valeur ne les empêcha point de succomber au nombre & à l'aveugle furie des Negres. M. Zill fut tué un des prémiers, & ceux qui démeurerent blessés sur le champ de Bataille n'obtinrent aucun quartier de leurs cruels ennemis, qui acheverent de les massacrer brutalement. Les Muscheros

ne furent gueres plus heureux dans leur expédition. Après avoir perdu quantité de gens, tout l'avantage qu'ils remporterent avec le secours de plusieurs Compagnies Angloises qui reçurent ordre de les joindre, fut de forcer les Negres à se retirer dans leurs asiles. Sur les récits qu'on nous faisoit, non seulement de leur situation, mais du soin qu'ils ont pris de cultiver les terres dans l'interieur des montagnes, & de chercher des Mines qui leur fournissent du cuivre, & du fer pour les armes, il étoit aisé de prévoir, comme l'événement l'a vérifié jusqu'aujourd'hui, qu'on ne réussiroit pas aisément à les détruire ou à les soumettre.

Dans la douleur que nous eûmes de perdre si tristement nos Compagnons, les avantages qui nous revenoient de leur mort ne furent point capables de nous consoler d'une si cruelle disgrace. De soixante-cinq, dont leur nombre se trouvoit composé, il ne nous en restoit que trois qui étoient demeurés à la garde du Vaisseau, & dont le courage étoit si peu inférieur à celui des autres, qu'il

qu'il avoit fallu recourir au ſort pour les faire conſentir à laiſſer partir ſans eux leurs Camarades. Quelques perſonnes mal intentionnées s'éfforcerent de leur mettre dans l'eſprit, que repréſentant tout l'Equipage, ils devoient avoir entre eux, la part de tous les autres : mais ils furent les prémiers à nous en donner avis ; & par la ſeule générofité de leur caractere ils reconnurent d'eux-mêmes, qu'en qualité de Maîtres & de Chefs, nous avions droit, M. Rindekly & moi, à l'héritage des morts, du moins ſi ceux-ci n'avoient pas d'héritiers naturels qui ſe fiſſent connoître. Loin d'abuſer d'un ſi rare déſintereſſement, nous nous crûmes obligés de le récompenſer par des augmentations de bienfaits.

Les vûës que j'avois eûës pour l'établiſſement de mon Fils n'eurent pas beſoin de ſollicitations ni d'adreſſe pour réuſſir auſſi heureuſement que je l'avois eſpéré. Mademoiſelle Thorough ne vécut pas longtems dans la plus étroite familiarité avec un jeune homme aimable, ſans prendre pour lui des ſentimens fort tendres, & ſon

pere, qui s'en apperçut, ne fit pas difficulté de les approuver. Il me demanda un jour en riant si je ne remarquois pas que nos enfans s'aimoient beaucoup, & sur une réponse honnête que je fis à ce badinage, il me dit sérieusement, que si je ne mettois pas plus d'obstacle que lui à leur inclination, rien ne les empêcheroit de satisfaire leur cœur. J'y consentis sans exception, & leur mariage fut célebré huit jours après.

M. Thorough n'avoit pas ignoré le fond de nos entreprises; & nos prémiers succés l'avoient comme forcé jusqu'alors d'applaudir à tous les projets de M. Rindekly. Mais les désagremens que nous venions d'essuier dans nos derniers courses, & les hostilités dont nous étions ménacés continuellement par les Espagnols, le firent penser tout autrement sur les nouveaux desseins que nous méditions. Notre or & nos perles nous faisoient un fond si considérable qu'il nous conseilla d'abandonner une méthode fort périlleuse, & qui, pour lui donner de bonne foi le nom qu'elle devoit porter, n'étoit qu'une vérita-

ble piraterie. Il nous exposa les voies naturelles du commerce, qui lui paroissoient plus honnêtes & plus sûres. Son exemple étoit une preuve à laquelle nous ne pouvions rien objecter, & son âge lui faisant souhaiter le repos, depuis le mariage de sa fille, il nous offrit de nous substituer à toutes les especes de négoce qui l'avoient enrichi. Je ne me sentois pas d'éloignement pour son conseil & pour ses offres. Mais il étoit difficile de faire renoncer M. Rindekly à deux espérances dont il se repaissoit depuis longtems. Plus nos differens s'échauffoient avec les Espagnols, plus il croyoit voir de droit & de facilité à saisir les moyens de participer à leurs richesses. Rio de la Hacha, & Rancherias lui revenoient sans cesse à l'esprit; & depuis le bonheur que nous avions eu à la Marguerite, il s'imaginoit que nous devions tout espérer de la fortune par les mêmes voyes. D'un autre côté, il lui restoit une forte envie de faire quelque nouvelle tentative sur les Côtes d'Afrique avant que de retourner en Europe. Son étonnement, répetoit-il tous les jours, étoit que cette riche

Contrée fût si négligée par nos Marchands, & que ceux qui alloient sur les Côtes de la Guinée & de la Cafrerie parussent ignorer qu'il y avoit quelque chose de plus utile que la vente des Négres. Il portoit l'avidité de ses vûës, jusqu'à déguiser la véritable position des lieux que nous y avions découverts & me faire promettre le même silence. J'étois forcé, par notre expérience, de convenir avec lui que ses idées étoient justes; mais je lui representois qu'il y avoit plus de sable que d'or en Afrique; c'est-à-dire, que si nous ne pouvions pas douter que ce vaste Pays ne contînt bien des richesses, il n'en étoit pas moins vrai qu'il falloit être conduits par d'heureux hazards pour les découvrir. Quoique notre avanture fût capable de nous donner des espérances, elle ne nous avançoit pas beaucoup pour en trouver d'aussi favorables; à moins que nous ne voulussions retourner directement à notre premiere entreprise. Mais le fruit que nous pouvions recueillir de ce voyage étoit-il assez considérable pour nous en faire essuyer les peines; & nos Négres, en les supposant toujours disposés à nous reçe-

voir, avoient-ils eu le tems de faire de nouvaux amas de lingots & d'anneaux. Enfin prenant M. Rindekly par le motif de l'honneur, auquel il étoit fort ſenſible, je le fis convenir que des gens tels que nous, qui n'avions point eu d'autre vûë que de rétablir nos affaires en nous livrant au commerce, devoient être fort ſatisfaits d'avoir jetté les fondemens d'une fortune conſidérable, & de pouvoir l'augmenter encore par des ſoins moderés qui ne ſeroient pas nuiſibles à notre repos. Il avoit pris le parti d'écrire à la Barbade, pour faire venir nos Perles à Port-Royal, ſi elles n'étoient pas déja parties pour l'Europe. Elles arriverent peu de jours après, & la vûë d'une grande partie de nos biens, qui ſe trouvoient ainſi raſſemblés, ſervit beaucoup à lui inſpirer le goût du repos.

Cependant, après avoir fait examiner nos Perles, nous ne trouvâmes point qu'elles répondiſſent à l'opinion que nous avions de leur valeur. Quelque belles qu'elles fuſſent, elles ne furent eſtimées qu'environ cinquante mille ducats. Mais comme cette eſtimation étoit celle des Marchands,

nous nous flattâmes qu'en les faiſant vendre ſéparément dans les différentes Cours de l'Europe, nous en retirerions un tiers de plus. Notre or ſatisfit mieux à nos eſpérances, & nous n'avions pû nous y tromper, parce que les anneaux étant ſans alliage, il nous avoit été facile de juger de leur valeur par le poids.

Tandis que nous étions occupés du calcul de nos richeſſes, & de nos délibérations ſur un nouveau plan de conduite, le Capitaine d'un Vaiſſeau nouvellement arrivé de la Virginie, avec lequel nous avions formé quelque liaiſon, nous raconta qu'ayant moüillé au Port de la Providence, il y avoit été fortement ſollicité d'y prêter ſon ſecours au petit nombre d'habitans de cette Colonie, pour la pêche de l'ambre gris, qui s'y trouvoit cette année dans une abondance extraordinaire. Cette Iſle, qui eſt la principale des Iſles de Bahama, eſt moins peuplée par des Marchands que par des Pirates; & quoiqu'elle appartienne à l'Angleterre, les Gouverneurs Anglois n'y ſont pas toujours les Maîtres. Le célebre Capitaine Wodes Roger, après avoir achevé ſon voya-

ge de la Mer du Sud avec le Duc & la Duchesse de Bristol, obtint ce Gouvernement en 1719, dans l'espérance que sa fermeté nettoyeroit l'Isle des Corsaires qui l'infestoient; mais ayant reçu peu de troupes pour cette entreprise, & n'ayant pas trouvé plus de trois cens Anglois dans la Ville de Nassau, & dans les autres Places de la Providence, il fut obligé de garder les mêmes ménagemens que ses Prédécesseurs, c'est-à-dire, de bien vivre avec ceux dont il auroit souhaité de pouvoir se délivrer. On comprend que dans une situation si contrainte le commerce ne peut être florissant dans l'Isle de la Providence, ni dans les autres petites Isles voisines, qui appartiennent aussi à l'Angleterre malgré les prétentions de l'Espagne. Cependant comme les Corsaires, qui sont plus connus sous le nom de Boucaniers, s'attachent peu à recueillir les richesses du lieu, il y auroit beaucoup d'utilité à s'en promettre si l'on n'étoit retenu par la crainte de leurs insultes.

L'ambre gris s'y trouvant quelquefois en abondance, les Habitans ont le regret de voir disparoître ces tré-

ſors, qui ſont bien-tôt emportés par les Courans ; & le défaut de hardieſſe éteint l'induſtrie. Mais ils avoient été ſi frappés de la quantité qu'ils en avoient vûë cette année ſur leurs Côtes, qu'ils avoient propoſé au Capitaine Madox de s'unir avec eux pour les aider dans cette pêche.

Nous n'ignorions pas la valeur de cette précieuſe gomme. M. Rindekly ouvrit l'oreille au recit du Capitaine. Quoique nous fuſſions ſans équipage, il ſe perſuada que pour une expédition peu éloignée, qui ne pouvoit cauſer de mécontentement ni d'ombrage à perſonne, nous avions ſi peu beſoin d'armes & de ſoldats, qu'il étoit au contraire plus convenable à notre ſûreté de partir avec peu de forces & de munitions, pour ne rien expoſer à l'avidité des Boucaniers. Dans cette penſée, il s'accommoda d'une bonne Pinque, avec quelques Marchands de Port-Royal, & n'ayant point eu de peine à trouver dix hommes accoutumés au travail, il réſolut de partir au premier vent qui lui ouvriroit la ſortie du Port. Ce qu'il

y eut d'étrange, c'eſt qu'après tous les efforts que j'avois faits pour lui ôter le goût de ces voyages incertains, n'ayant oſé me propoſer de monter ſur ſa Pinque avec lui, il avoit fait tous ſes préparatifs ſans me conſulter, & probablement ſans aucun eſpoir que je puſſe me réſoudre à le ſuivre. Mais j'avois fait obſerver toutes ſes démarches ; & lorſqu'il eut achevé ſes arrangemens, je lui déclarai que mon deſſein étoit de l'accompagner. Il reçut cette promeſſe avec des tranſports de joie & d'amitié.

Nous riſquâmes le paſſage entre l'Iſle de Saint Domingue & celle de Cube, quoique la ſaiſon n'eût point encore ceſſé d'être orageuſe. Notre Pilote étoit le même qui nous avoit conduits dans nos courſes. Il connoiſſoit ſi parfaitement les détroits, que nous les ayant fait traverſer ſans ceſſer un moment d'avoir la vûe de quelque Iſle, il nous rendit en trente ſix heures au Port de Naſſau. L'Iſle de la Providence n'a pas moins de vingt-huit ou trente milles de longueur ; mais dans ſa plus grande largeur elle n'en a pas plus de dix ou onze. Le Port y eſt

meilleur qu'on ne ſe le perſuade ſur les recits d'une infinité de naufrages qui ſe ſont faits de tous tems dans cette Mer. On ne tomberoit pas dans cette erreur ſi l'on faiſoit réflexion que le mal ne vient point de cette Iſle, mais de la force des courans & de celle des vents du Nord, qui ſecouent ſérieuſement un Vaiſſeau lorſque leur violence ſe trouve oppoſée. Mais l'Iſle de la Providence, c'eſt-à-dire, la diſpoſition de ſes Côtes, & la ſituation de ſon Port, contribue ſi peu aux infortunes des gens de Mer, qu'elle eſt au contraire leur azile lorſqu'ils ont été trop maltraités par la tempête. Les Sauvages qui l'habitoient avant que le Cataine William Sayle en eût pris poſſeſſion au nom de l'Angleterre en 1667, profitoient ordinairement de la diſgrace de ces malheureux pour s'emparer de ce qu'ils avoient pû ſauver du naufrage, & les Anglois qui leur ont ſuccedé ne traitent guéres plus humainement les Vaiſſeaux qui arrivent briſés, ou qui viennent ſe briſer ſur leurs Côtes. C'eſt peut être de ce barbare uſage, qui n'eſt pas ſans exemple en Europe, puiſqu'il s'exer-

ce en Angleterre dans la Province de Suſſex, que les Boucaniers ont pris droit de choiſir l'Iſle de la Providence pour retraite; & les Habitans, qui leur reſſemblent par le goût du pillage, auroient mauvaiſe grace de les mépriſer à ce titre.

M. Fitz-William, Gouverneur de l'Iſle, nous reçut fort humainement; mais en nous accordant la liberté de pêcher de l'ambre gris, il nous déclara ouvertement que ſoit en argent, ſoit en nature, il s'attendoit que cette permiſſion lui ſeroit payée. Nous lui promîmes le quart de notre pêche, & cette offre le ſatisfit. Quoique nous euſſions apporté très-peu d'argent, il nous auroit été facile d'en tirer de la vente de nos marchandiſes s'il eut exigé des droits pécuniaires; mais le but de M. Rindekly, en chargeant ſa Pinque d'une partie des denrées qui nous étoient reſtées de nos derniers voyages, n'avoit été que de nous concilier dans le beſoin & les Habitans & les Corſaires par des libéralités gratuites. Auſſi affectâmes-nous de les diſtribuer avec beaucoup de nobleſſe; & l'effet d'une généro-

ſité ſi rare parmi les Marchands, fut d'engager tout le monde à nous ſervir par inclination.

Après avoir pris, pendant quelques jours, des éclairciſſemens à Naſſau, qui eſt une Ville d'environ trois cens maiſons, nous ſuivîmes les conſeils d'un ancien Habitant, le même qui avoit invité le Capitaine Madox à l'entrepriſe que nous exécutions. Il nous dit que l'ambre gris qui ſe trouvoit aux environs des Iſles Lucayes ou de Bahama, y étant apporté vraiſemblablement par les vents du Nord, il n'étoit pas ſurprenant qu'il y en eut toujours beaucoup plus dans la ſaiſon où ces vents régnent avec violence; & que l'Iſle de la Providence ſe trouvant la premiere du côté du Nord, il ne falloit pas s'étonner non plus qu'elle en fût toujours, & plûtôt, & mieux partagée que les autres. Mais ayant viſité pluſieurs fois les Iſles voiſines, il avoit remarqué que les plus grandes richeſſes étoient entre la petite Iſle d'Eleuthere, & celle de Harbour, par la raiſon ſans doute que les branches d'ambre gris y étoient retenues plus aiſément par la diſpo-

ſition du canal ; mais qu'au reſte il ne doutoit pas que les Bermudes n'en contínſſent encore plus,à cauſe de leur ſituation. Non-ſeulement il nous conſeilla de commencer par l'Iſle d'Eleuthere, mais il s'offrit à nous ſervir de guide.

Nous partîmes, non pas dans notre Pinque, qui n'auroit point été propre à tourner autour des Iſles, mais dans une Barque que nous loüâmes du Gouverneur. Nos proviſions furent uniquement des vivres, & de grands crochets de fer, que nous avions apportés de la Havana ; avec une eſpece de filets que notre guide nous conſeilla de prendre à Naſſau, & dont nous reconnûmes la néceſſité dans plus d'une occaſion. Nous étions ſans armes, parce qu'il n'étoit pas queſtion de guerre ni de défenſe, dans des lieux où l'on ne diſpute rien aux Boucaniers. Eleuthere, où nous abordâmes en moins de deux heures, eſt d'une fort petite étendue, puiſque nos filets en embraſſoient tout l'eſpace, & qu'elle n'eſt point habitée par plus de cinquante familles, ſous un Gouverneur qui eſt membre du Conſeil de la Pro-

vidence. Ces Anglois, demi-Sauvages, qui ne connoissent guéres d'autres richesses que celles d'un assez bon terroir, dont les productions servent presque uniquement à leur nourriture, furent charmés, non-seulement de notre visite, mais encore plus des petits présens que nous leur offrîmes. Ils nous confirmerent que nous trouverions plus d'ambre gris sur leurs Côtes qu'ils n'en avoient vû depuis plusieurs années. Lorsque nous leur demandâmes pourquoi ils ne tiroient pas plus d'avantage de ces présens de la nature, ils nous répondirent que les Boucaniers leur avoient enlevé tant de fois le fruit de leur travail, qu'ils n'avoient rien reconnu de plus solide que de cultiver la terre, dont les fruits servoient du moins à les nourrir, & leur concilioient en même-tems l'amitié de ces Corsaires, qui étoient bien-aises de trouver chez eux, pour un prix fort modique, de quoi renouveller leurs provisions de vivres. En effet, outre toutes sortes de grains qu'ils recueilloient de leurs campagnes, ils y avoient des troupeaux admirables de vaches, de porcs & de

moutons, qui leur faisoient le fond d'un commerce continuel avec les Boucaniers.

M. Baxter, leur Gouverneur, moins avide d'ambre gris que d'argent, nous fit entendre, avec aussi peu de formalité que celui de Nassau, que la pêche ne s'accordoit pas gratuitement. Nous lui offrîmes presque tout l'argent que nous avions apporté, c'est-à-dire, deux cens piastres, dont il eut l'honnêteté de se contenter.

Notre guide étoit un homme de soixante ans, mais si vigoureux, & tellement animé par l'espérance que nous lui avions donnée d'obtenir ou d'acheter même de son Gouverneur la permission de le conduire avec nous à la Jamaïque, & de lui faire passer une heureuse vieillesse si notre entreprise répondoit à l'opinion qu'il nous en faisoit prendre lui-même, que nous reprochant notre lenteur, il étoit le premier à nous solliciter sans cesse au travail. Nous commençâmes d'un tems fort calme, le 14 de Mars. Dès le premier jour, nous rapportâmes douze livres d'ambre gris, & cette pêche ne nous coûta que la peine de

plonger nos crochets de fer dans les lieux qu'on nous indiquoit. Nous éprouvâmes deux fois à nos dépens la nécessité des filets que nous avions apportés de Nassau. Lorsque nous sentions au long des rochers, ou que nos yeux nous faisoient quelquefois appercevoir, une partie d'ambre, il suffisoit communément de la détacher avec les crochets, & molle comme elle étoit encore, elle se plioit si facilement d'elle-même, qu'en embrassant le fer elle se laissoit tirer jusques dans la Barque. Cette premiere épreuve nous fit négliger l'usage des filets. Mais nous eûmes le regret de perdre ainsi deux des plus belles masses d'ambre que j'aye vûes de ma vie. Leur forme étant ovale, elles ne furent pas plûtôt détachées que glissant sur le crochet, elles se perdirent dans la Mer. L'usage du filet étoit pour les recevoir, en l'appuyant contre le rocher avec d'autres crochets, qui le tenoient aussi étendu qu'il étoit nécessaire pour ne laisser rien échapper.

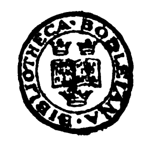
M. Rindekly s'applaudit beaucoup d'un si heureux essai. Nous admirâmes avec quelle promptitude, ce qui

n'étoit qu'une gomme mollaſſe dans le ſein de la Mer prenoit aſſez de conſiſtance en un quart d'heure pour réſiſter à la preſſion de nos doigts. Le lendemain notre ambre gris étoit auſſi ferme & auſſi beau que celui qu'on vante le plus dans les magaſins de l'Europe. Le travail du ſecond jour eut moins de ſuccès. L'agitation des flots nous rendit ſi peu maîtres de notre Barque, qu'il nous fut impoſſible de nous arrêter un moment dans le même lieu ; & l'eau troublée par la même raiſon, ne nous laiſſoit rien appercevor. Les parties d'ambre gris n'ont pas beaucoup de longueur, & ſi les yeux n'aident la main, il n'eſt pas aiſé, lors même qu'on les ſent, de les diſtinguer avec les crochets. Pour celles qui ſont au fond de la mer, il n'y auroit que des Plongeurs, ou des machines fort difficiles à conſtruire qui puſſent les en tirer ; & l'on conçoit néanmoins que s'il eſt vrai qu'elles ſoient apportées des rivages du Nord par le roulement des flots, c'eſt au fond qu'elles doivent être en grand nombre, puiſqu'il n'y a que le hazard ſeul qui en faſſe

demeurer quelques-unes entre les rochers. A quelque opinion qu'on s'arrête sur leur origine, je ne vis rien sur les Côtes d'Eleuthere, point d'arbres gommeux, point d'abeilles ou d'autres animaux à qui je pusse l'attribuer ; & je ne sçais point si ce seroit une idée sans vraisemblance que de les regarder comme une congelation du sperme de quelques Monstres marins.

En rentrant fort fatigués & les mains vuides dans la rade d'Eleutere, nous y apperçumes auprès du Fort, qui est défendu par six pieces de canon, une sorte de Vaisseau qu'il nous fut aisé de reconnoître pour un Corsaire. La tranquillité du Gouverneur & des Habitans étant une juste raison de ne pas nous allarmer, nous abordâmes librement au milieu d'une troupe de Boucaniers qui étoient arrivés depuis notre départ. Ils nous traiterent avec douceur, & loin de nous prendre notre Ambre gris ou nos provisions, ils nous donnerent un souper où la joie ne manqua pas plus que la bonne chere. La plûpart étoient Anglois, mais il s'y trouvoit des François & des Espagnols, & jusqu'à

des Sauvages de la Floride. Leur nombre étoit de quarante Soldats, ſans compter quelques Matelots qui ne s'étoient engagés que pour la manœuvre. Ils nous raconterent une partie de leurs exploits. Leur Chef qui étoit un Irlandois nommé Credan, avoit ſix pieds de hauteur, & le regard ſi terrible, que je le trouvai digne de ſon emploi par ſa figure. Le ſeul privilege qu'il eût parmi ſes compagnons, outre l'autorité du commandement, étoit d'entretenir une femme ſur le Vaiſſeau. Elle fut de notre feſtin. C'étoit une Créole d'Antego, qui malgré le déſordre de ſon habillement & la couleur brune de ſon teint, auroit paſſé dans tous les Païs du monde pour une très belle femme. Nous admirâmes qu'avec une taille & un viſage qui l'auroient aſſurée par tout d'un ſort plus heureux, elle parût ſi contente de ſa condition. Mais à peine eût-elle ouvert la bouche que ſes diſcours nous firent connoître ſon caractere. Elle s'exprima d'un air ſi libre, & les avantures auxquelles ſa ſituation l'expoſoit tous les jours avoient tant de char-



mes pour elle, qu'elle auroit été moins contente dans un autre genre de vie.

Credan revenoit de croiser dans le Golfe; mais il n'avoit pris que deux Barques Espagnoles, & pillé un petit Bourg sur la Côte de Saint Joseph. Le butin qu'il avoit fait dans les deux Barques, se reduisoit à des cordages & des voiles, qui étoient toujours pour eux une provision fort utile. Ils avoient enlevé dans le Bourg quantité de meubles, mais peu de piastres, parceque les Habitans qui sont continuellement exposés à ces insultes, ont soin de mettre leur argent en sûreté. Credan avoit l'humeur aussi violente que sa figure étoit terrible. Le chagrin d'avoir été trompé par quelques avis qui lui avoient fait espérer une proïe plus considérable, l'avoit emporté à plusieurs excés qu'il paroissoit se reprocher. En nous parlant de sa profession, dans laquelle il confessoit qu'il étoit encore fort éloigné de s'être enrichi, il nous raconta un trait fort remarquable. Après avoir passé quelques années à la Barbade, où il étoit venu pour servir suivant les engagemens ordinaires,

il avoit proposé à son Maître de l'employer à quelque entreprise où il pût exercer les dispositions qu'il se sentoit pour les avantures périlleuses. Ce Négociant avoit entendu parler de toutes les fables qu'on raconte de l'Isle de Saint Vincent, & sur-tout de ce fameux serpent qui fait sa demeure, dit-on, dans une profonde vallée qui est au milieu des montagnes, & qui a sur la tête une pierre précieuse dont les yeux humains ne peuvent soutenir l'éclat. On ajoute que la même vallée est remplie de diamans. Enfin si le Négociant ne se persuadoit pas tout ce qu'on en publioit, il ne doutoit pas du moins que dans une Isle, qui n'a point encore d'autres maîtres que les Caraïbes, & qui demeure contestée, comme celle de Sainte-Lucie, entre les Anglois & les François, il n'y eût bien des avantages à espérer, soit de l'observation du terroir, soit du commerce des Sauvages. Il confia à Credan un Vaisseau qu'il avoit dans le Port avec un Equipage composé de douze hommes, & quelques denrées pour se concilier la faveur des Sauvages. Credan

trouva dans l'Isle de Saint Vincent des Caraïbes & des montagnes; mais il ne put s'y procurer aucune lumiere sur le serpent & sur la vallée. Cependant ayant entrepris de visiter toutes les parties de l'Isle, il s'engagea dans les montagnes, qui sont d'une hauteur extraordinaire, avec ses douze hommes bien armés. Au centre de ces lieux déserts, il découvrit, non pas une vallée, dans le sens qu'on donne à ce nom, mais une fosse d'une profondeur étonnante & large d'environ mille pas, au milieu de laquelle il apperçut quantité d'objets brillans & qui lui parurent se mouvoir. La distance ne lui permit pas de les distinguer, mais étant porté à croire que c'étoit la demeure du serpent & le lieu des pierres précieuses, il employa plus de huit jours à tourner sur le sommet des montagnes pour trouver à toutes sortes de risques le moyen de descendre dans la fosse : tous les efforts de ses gens & les siens furent inutiles. Enfin Credan rebuté d'une entreprise impossible abandonna Saint Vincent; mais n'ayant point d'autre commission de son Maître, & n'étant

pas diſpoſé à reprendre la qualité de domeſtique mercenaire à la Barbade, il prit le parti de propoſer à ſes Compagnons le métier de Pirate, qu'ils embraſſerent avec lui. Leur Vaiſſeau étoit encore le même, quoiqu'ils l'euſſent radoubé aſſéz ſouvent pour lui donner une autre forme ; & depuis quatre ans qu'ils exercoient leur profeſſion, ils n'avoient point acquis de richeſſes qu'ils n'euſſent tellement prodiguées à leurs plaiſirs, qu'à peine avoient-ils de quoi ſe couvrir ſur le Vaiſſeau ; à moins que cette eſpece de nudité ne fût une affectation pour ſe rendre plus redoutables. Ils faiſoient des feſtins continuels dans les Iſles où ils ſe retiroient, & les vivres étoient toujours en abondance ſur leur Vaiſſeau, avec une proviſion ſurprenante de liqueurs fortes. Enfin leur vie ſe paſſoit entre les excés de la débauche, & ceux de la fatigue, touchant ſans ceſſe au plaiſir ou à la mort.

Quinze jours que nous employâmes à la pêche de l'Ambre gris, ne nous en rapporterent qu'environ cent livres. Notre Guide nous reprocha d'être venus trop tard, & de n'avoir

pas profité, au commencement de l'hiver, des premiers vents du Nord, qui apportent ces richesses. Mais il nous pressa de risquer le voïage des Bermudes, où il osa presque nous répondre que la prodigieuse quantité de ces Isles, & leur voisinage entre elles, servoient à retenir l'ambre gris; sans compter que les Habitans, quoiqu'Anglois d'extraction, étoient des especes de Sauvages qui ayant peu de commerce avec le reste du monde, negligent des productions de la nature dont ils ne font point d'usage, & se bornent à la culture du Païs. L'éloignement n'étoit pas immense, & la saison s'adoucissoit tous les jours. M. Rindekly plus animé que jamais par l'essai que nous avions fait, me pressa de ne pas manquer une occasion d'achever peut-être tout d'un coup notre fortune.

Etant retourné à Nassau, nous exécutâmes notre traité avec le Gouverneur, & nous remîmes à la Voile dans notre Pinque. Le tems nous servit si bien que nous arrivâmes le sixiéme jour à la vûë des Isles Bermudes. Nous fûmes frappés de leur multitude. Quel-

ques Habitans nous ont assuré qu'ils en avoient compté plus de quatre cent, mais la vingtiéme partie n'en est pas habitée, & la plûpart sont si petites qu'elles demeurent sans nom, & qu'elles ne méritent point d'en récevoir. Les trois plus grandes sont celles de Saint Georges, & de Saint David, & de Cooper, & les seules qui soient habitées régulierement, car on ne trouve dans les autres qu'un petit nombre de maisons dispersées.

Notre Guide nous conseilloit d'éviter les grandes, & son conseil eût été fort juste si mes vûës s'étoient bornées à la pêche de l'ambre gris. Mais, suivant le projet que j'avois exécuté dans tous mes voïages, j'étois bien aise de jetter sur mon Journal, les principales observations qu'il y avoit à faire sur chaque lieu que j'avois l'occasion de visiter; & les Bermudes sont si peu connues que cette raison redoubloit ma curiosité. Je fis consentir M. Rindekly à chercher l'entrée du Port de Saint Georges. Nous distinguâmes facilement cette Isle; parce qu'elle surpasse toutes les autres en grandeur,

Quoiqu'elle n'ait guéres plus d'une lieue dans sa plus grande largeur, elle est longue d'environ seize milles de l'Est-Nord-Est au Ouest-Sud-Ouest. La nature l'a fortifiée par une chaîne continuelle de rochers qui s'étendent fort loin dans la Mer; & du côté de l'Est où cette chaîne est moins forte, les Habitans y ont ajoûté des Forts, des Batteries, des Parapets & des lignes. Toutes les Bermudes forment ensemble la figure d'un croissant, & malgré leur multitude elles sont contenues dans l'espace d'environ six ou sept lieues.

Nous eûmes assez de peine à trouver le moyen d'aborder au Port de Saint Georges. Il n'y a que deux endroits par lesquels il puisse recevoir les Vaisseaux; & les rochers, dont une partie est cachée sous l'eau jusqu'à la surface, en rendent l'accès si difficile, que sans un bon Pilote, il est presqu'impossible de trouver le Canal. Mais les plus grands Vaisseaux entrent sans peine par la véritable route. La difficulté de l'accés, & la certitude du naufrage pour ceux qui s'approchent sans précaution, a fait

donner par les Espagnols le nom d'Isles du Diable aux Bermudes. Après beaucoup d'observations nous entrâmes heureusement dans le Port. Il est défendu par six ou sept Forts, où l'on ne compte pas moins de soixante-dix pieces de canon. La Ville de Saint-Georges est située au fonds. Les noms des Forts sont King's-Castle, Charles-Fort, Pembrook-Fort, Cavendis-Fort, Davyes-Fort, Warwick-Fort, & Sandy's-Fort.

Quoique la dépendance des Isles Bermudes ne soit pas fort gênante, elles ont un Gouverneur nommé par l'Angleterre. Nous ne lui communiquâmes point le projet de notre pêche, qui nous auroit obligé peut-être à quelque nouveau Traité ; mais feignant d'être partis de la Jamaïque pour nous rendre à la Caroline, nous lui demandâmes seulement la permission de profiter, pour satisfaire notre curiosité, du vent qui nous avoit jettés dans son Isle. Il y joignit toutes sortes d'honnêtetés & de caresses. La Ville est composée d'environ mille maisons, assez bien bâties. Elle est ornée d'une très-belle Eglise, & d'une Bibliothé-

que publique, dont elle a l'obligation au Chevalier Thomas-Bray, le Patron des Sciences en Amérique. On y voit aussi une fort belle salle pour les Assemblées publiques.

Outre la Ville de Saint-Georges, qui est le centre de son Canton, il y a dans l'Isle huit autres Habitations, qui portent le nom de Tribus. Leurs noms sont, Hamiston-Tribe, Smith's-Tribe, Devonshire-Tribe, Pembrook-Tribe, Paget's-Tribe, Warwick-Tribe, Southampton-Tribe, & Sandy's-Tribe. Devonshire au Nord, & Southampton au Sud, sont des Paroisses qui ont chacune leur Eglise, avec une Bibliothéque. Il n'y a point de Paroisses dans aucune des petites Isles, & tous leurs Habitans sont rangés sous quelqu'une des huit Tribus de l'isle de Saint-Georges. Dans le quartier de Southampton, est un petit Port de même nom. On en trouve quelques autres autour de l'Isle, comme celui du Great Soud, celui d'Harrington dans la Tribu d'Hamilton, & celui de Paget dans la Tribu qui porte ce nom.

Le climat, dans les Bermudes, est un des plus sains & des plus agréables

du monde ; &, si l'on excepte les désordres qu'y causent quelquefois les ouragans, rien n'égale la beauté & la sérenité qui pare continuellement la face du Ciel. On n'y connoît point d'autre saison que le Printemps ; & quoique les arbres y perdent leurs feüilles, il leur en renaît de nouvelles pendant que les autres tombent. Les oiseaux s'y accouplent dans tous les mois de l'année, & tout le Païs est sans cesse rempli de grains, de fleurs, & de fruits délicieux. A la vérité le tonnerre y cause souvent des ravages extraordinaires, jusqu'à fendre les rochers les plus durs & les plus épais. Ces sortes d'orages ne manquent point de revenir au commencement des nouvelles Lunes, & l'on observe que lorsqu'il paroît un cercle autour de la Lune, la tempête est toujours terrible. Les vents du Nord dominent aussi dans l'Isle vers les mois qui répondent à notre hyver. La pluie n'y est pas fréquente, mais elle n'y est jamais moderée; & l'obscurité qu'elle répand dans l'air, à quelque chose d'effraïant. On y voit rarement de la neige. Le terroir est de differentes couleurs dans tou-

tes les Isles, & par une conséquence assez ordinaire, il y est de différente nature. Le brun est le meilleur. Celui qui est blanchâtre, & qui tire sur le sable, n'est guéres inférieur; mais le rouge, qui ressemble à l'argile, est absolument mauvais. Deux ou trois pieds au-dessous de la premiere couche, ou trouve une matiére solide que les Habitans appellent le roc, mais avec peu de raison; car il n'est pas plus dur que la marle, & les pores en sont aussi larges que ceux de la pierre de ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, & malgré les raisons qui lui font donner le nom de roc, les racines des arbres y pénétrent, & n'en reçoivent pas moins leur nourriture. On trouve communément de l'argile au-dessous. La plus dure de cette espéce de roc est toujours sous les terres rouges. Elle reçoit un peu d'eau; & sa forme est par couches, comme celle des ardoises dans leur carriere.

Il n'y a presque point d'eau fraîche dans les Bermudes. Celle dont les Habitans font usage vient de ces rocs, au travers desquels elle se distille; mais

elle conſerve toujours des particules de ſel, comme l'eau de la Mer, après avoir paſſé par le ſable. Il n'y en a point d'autre néanmoins que de cette eſpéce, & celle de pluie qu'on recueille dans des citernes.

Sans m'arrêter au témoignage des Habitans, je fus perſuadé par nos yeux, en parcourant toutes les parties de l'Iſle, que le terroir, tel que je le viens de repréſenter, eſt d'une fécondité admirable. Il produit réguliérement deux fois l'année. On ſeme en Mars pour recueillir au mois de Juillet; & dans le cours du mois d'Août, pour être payé de ſes peines au mois de Décembre. Le bled d'Inde eſt le principal pain qu'on recueille dans les Bermudes, comme dans toutes les parties de l'Amérique; il ſert à la ſubſiſtance du commun des Habitans. Mais on trouve dans les campagnes la plûpart des autres plantes, qui ſont propres aux Indes Occidentales, particuliérement celle du Tabac, qui n'y eſt pas néanmoins excellente. Les bois méritent plus d'admiration que l'ancien Liban. Il n'y a point d'arbre, utile ou agréable, dans l'Amérique

& dans l'Europe, qui n'y croiſſe ſans culture. Les orangers y ſont d'une beauté, & leur fruit d'une excellence, qui ſurpaſſent tout ce qu'on rapporte des autres lieux.

A l'égard des animaux, le Chevalier Georges Sommer, & les premiers Anglois qui ſe ſont établis aux Bermudes, n'y en trouverent point d'autres que des porcs, des inſectes, & des oiſeaux. M. Sommer, ayant été jetté dans l'Iſle par un naufrage, fit ſortir de ſon bord quelques porcs qui lui reſtoient, pour les faire paître à découvert. Ils furent bien-tôt joints par un monſtrueux porc ſauvage, qui les ſuivit à leur retour ; les gens de l'Equipage le tuerent, & trouverent ſa chair d'un excellent goût. Ceux qui furent tués dans la ſuite avoient tous le poil noir ; ce qui fit juger aux Anglois qu'ils y avoient été laiſſés par les Eſpagnols, & qu'ils s'y étoient multipliés, parce que ceux qu'on a portés d'Eſpagne au Continent de l'Amérique, étoient tous de cette couleur.

La premiere mention qu'on trouve des Iſles Bermudes dans les Auteurs

Anglois, eſt dans le voyage du Capitaine Lancaſter, parti de Londres en 1593, pour aller tenter de nouvelles découvertes. Ce Capitaine renvoyant, d'Hiſpaniola en Anglererre, un homme de ſon Equipage, nommé Henri May, obtint ſon paſſage dans un Vaiſſeau François, commandé par M. de la Barbotiere, qui fut jetté ſur le rivage d'une des Iſles qu'on appelloit déja les Bermudes. Il eſt fort vraiſemblable qu'elles n'avoient point alors d'Habitans; car étant à trois cens lieues de la plus proche partie du Continent de l'Amérique, les Indiens n'entendoient point aſſez la navigation pour s'être écartés ſi loin de leurs bords. On prétend qu'elles avoient reçu le nom de Bermudes, d'un Eſpagnol nommé Jean Bermudes, qui les découvrit pluſieurs années avant M. May. Cependant on ne lit nulle part qu'il y ait pris terre. Si d'autres Eſpagnols y ont abordé après lui, il paroît que c'eſt par des naufrages; & nos Anglois ont trouvé dans la ſuite, entre les Iſles, des reſtes de Vaiſſeaux, & d'autres débris, qu'ils ont reconnus pour François, Hollandois, &

Portugais, autant que pour Eſpagnols. Philippe ſecond, ne laiſſa point d'accorder en 1572, la proprieté des Bermudes à Ferdinand Camelo; mais il n'en prit jamais poſſeſſion.

La Relation que May fit de ſa découverte, à ſon retour en Angleterre, fut confirmée enſuite par les Chevaliers Georges Sommers & Thomas Gates qui y furent jettés comme lui par un naufrage, en 1609. Cependant perſonne ne fut tenté d'y former aucun établiſſement juſqu'au ſecond voyage du Chevalier Sommers, qui y fut envoyé de la Virginie, & qui y trouva la fin de ſa vie. C'eſt de lui que ces Iſles ont pris dans nos Auteurs le nom de Sommers Iſlands. Ses Gens, au lieu de retourner à la Virginie, ſuivant l'ordre qu'il leur avoit donné en mourant, prirent le parti de ſe rendre en Angleterre, avec le corps de leur Capitaine, dont ils ne laiſſerent aux Bermudes que le cœur & les inteſtins. Douze ans après, le Capitaine Butler, qui fut renvoyé directement de Londres aux mêmes Iſles, y fit conſtruire un fort beau monument, ſur le lieu où les reſtes de M. Sommers étoient

enterrés. Cet ouvrage ſubſiſte encore, & nous le viſitâmes avec le reſpect qu'inſpirent toujours ces ſortes de lieux.

On nous raconta que la premiere fois que le Chevalier Sommers avoit été aux Bermudes, il y avoit laiſſé à ſon départ deux de ſes gens, qui étant menacés de la mort pour un crime capital, s'étoient ſauvés dans les bois. Ils y étoient encore au ſecond voyage du Chevalier. La néceſſité leur ayant ſervi d'éguillon, ils avoient trouvé le moyen de vivre des productions naturelles du Pays ; & ſans autre inſtrument que leurs mains, ils s'étoient bâti une cabane qu'ils habitoient enſemble dans l'Iſle de Saint Georges. Leurs noms étoient Christophe Carter, & Edouard Waters. Après la mort de Sommers, & lorſqu'ils virent ſes gens dans la réſolution de retourner en Angleterre, ils penſerent ſi peu à les ſuivre qu'ils perſuaderent à l'un d'entr'eux de demeurer avec eux dans leur Iſle. Il ſe nommoit Edouard Chard. Leur ſocieté ne pouvoit augmenter. Ils étoient tous trois Seigneurs de l'Iſle ; mais ſemblables aux autres

Rois, ils ne furent pas long-tems ſans prendre querelle. Chard & Waters en étoient au point de ſe battre, lorſque Carter, qui ne les haïſſoit pas moins tous deux, mais qui appréhendoit de demeurer ſeul, les menaça de ſe déclarer contre celui qui donneroit le premier coup. Enfin la néceſſité les fit redevenir amis; ils ſe joignirent pour faire quelque découverte utile. Le hazard leur fit trouver, entre les rochers, la plus grande piece d'ambre gris qu'on ait jamais vû dans une ſeule maſſe. Elle peſoit quatre-vingt livres. Ils en pêcherent quantité d'autres petites pieces, & la poſſeſſion d'un tel tréſor leur fit lever la tête. Dans les tranſports de leur joie ils ne chercherent plus que les moyens d'en faire uſage pour ſe rendre riches & heureux. Toutes les idées qui peuvent tomber dans l'eſprit s'étant preſentées à eux ſucceſſivement, ils s'arrêterent enfin à la réſolution deſeſperée de conſtruire une Barque le mieux qu'il leur ſeroit poſſible, & de ſe rendre à la Virginie, ou à Terre-Neuve, ſuivant qu'ils ſeroient aidés par le vent & les flots. Mais avant qu'ils euſſent pû ſe met-

tre en état d'exécuter un projet si peu sensé, le Capitaine Mathieu Sommers, frere du Chevalier de ce nom, arriva d'Angleterre avec un Vaisseau qu'il commandoit, & soixante hommes d'Equipage. Depuis la mort du Chevalier, & sur le rapport de ses gens, il s'étoit formé à Londres une Compagnie des Bermudes, qui y envoyoit pour Gouverneur M. Richard Moor. Le Capitaine Sommers & M. Moor, descendirent dans une plaine de l'Isle de Saint Georges, où ils bâtirent la premiere Maison, ou plûtot une Cabane, puisqu'elle n'étoit composée que de feüilles de palmier. Cependant elle étoit assez grande pour M. Moor & sa famille. Tous ses gens ayant suivi son exemple, ils firent une espece de Ville, qui reçut le nom de Saint Georges, & qui est devenue dans la suite une des plus belles de nos Colonies d'Amérique; car toutes les maisons sont de bois de cedre, & les Forts, qu'on y a joints, des plus belles pierres du monde.

M. Moor n'étoit qu'un Charpentier; mais il entendoit le génie & l'architecture, & ces talens naturels

le rendoient fort propre à l'emploi dont il étoit chargé. Il employa tous ſes ſoins à fortifier l'Iſle, & ne pouſſa pas avec moins d'ardeur l'entrepriſe de la Plantation. Il traça le plan de la Ville, telle qu'elle eſt aujourd'hui. Il forma ſes gens aux exercices de la guerre, & leur procura des munitions. Il bâtit auſſi une Egliſe de cedre; & le vent l'ayant renverſée, il en rebâtit auſſi-tôt une autre dans un lieu moins expoſé aux tempêtes.

Dans la premiere année de ſon Gouvernement, il lui arriva un autre Vaiſſeau, avec une recrue de trente hommes, & de nouvelles proviſions. Quelque tems après, il découvrit la piece d'ambre gris que Carter, Waters & Chard avoient cachée, & prétendant qu'elle lui appartenoit en qualité de Gouverneur, il s'en mit en poſſeſſion. N'ayant point manqué d'en envoyer une partie à la Compagnie de Londres, avec du cedre, des drogues, du tabac, & les autres productions de l'Iſle, il inſpira beaucoup de zéle aux Négocians Anglois pour la propagation de cette Colonie. Les Eſpagnols l'attaquerent, mais ſans ſuccès. Enfin

dans l'eſpace de quelques années l'établiſſement devint aſſez conſidérable pour ſe ſoutenir par ſes propres forces, & pour négliger la liaiſon qu'il avoit euë juſqu'alors avec l'Angleterre. Il ſe rendit, par dégrés, ſi indépendant, que ſi l'on a continué d'y envoyer des Gouverneurs, c'eſt moins pour y exercer leur autorité que pour y ſoutenir un vain nom dont ils ne retirent preſqu'aucun avantage.

Ce fut pendant le Gouvernement de M. Moor qu'arriva ce fameux événement qui a cauſé tant d'embarras à nos Phyſiciens. On ne connoiſſoit point de rats dans l'Iſle. Cependant il s'y en trouva tout-d'un-coup un ſi prodigieux nombre que la terre en fut couverte. Il n'y avoit point d'arbre au pied duquel ils n'euſſent des nids. Ils mangerent tous les fruits, & juſqu'aux arbres qui les portoient. Le bled, & tous les autres grains furent dévorés dans les champs & les greniers. Les trapes, le poiſon, les chats mêmes & les chiens furent des ſecours inutiles. Ce fleau dura cinq ans entiers, après leſquels il ceſſa tout-d'un-coup, ſans qu'on ait mieux expliqué ſa fin

que ſon origine. La ſeule explication qui ait quelque vraiſemblance, eſt celle qui attribue l'arrivée des rats aux Vaiſſeaux. On conçoit qu'il put en ſortir un grand nombre, & que le climat s'eſt trouvé propre à leur prompte multiplication. Mais comment comprendre qu'elle ait pû devenir ſi prodigieuſe, & qu'elle ait ceſſé tout-d'un-coup!

Tandis que je me procurois toutes ces informations dans l'Iſle de Saint Georges, M. Rindekly, ſous prétexte de viſiter les autres Iſles, s'exerçoit ardemment à la pêche de l'ambre gris, & réüſſiſſoit beaucoup mieux qu'aux Iſles de Bahama. En moins de huit jours, il en pêcha une quantité ſi conſidérable, que ſe bornant à ce qu'il avoit dans ſa Pinque, autant par la crainte de s'attirer quelque perſécution des Habitans de l'Iſle, que pour ſe ménager le pouvoir d'y revenir, il me rejoignit à Saint Georges beaucoup plûtôt que je ne m'y étois attendu. Nous prîmes le parti de remettre à la voile dès la même nuit, ſans avoir été ſoupçonnés d'autre deſſein que celui d'aller directement à la Caroline.

M. Thorough, qui n'avoit pas goûté notre entreprise, fut agréablement surpris de nous voir arriver avec une carguaison si précieuse. L'ambre gris étant rare à la Jamaïque, nous aurions trouvé sur le champ à nous défaire du nôtre avec beaucoup d'avantage, si nous n'avions esperé d'en tirer beaucoup plus en Europe. Mais cette augmentation de richesses avoit changé toutes nos vûës. Au lieu de prendre le commerce de M. Thorough, nous étions résolus de l'abandonner à mon fils, en nous associant à ses entreprises, & de retourner à Londres par les plus courtes voies. Le bruit de notre expédition s'étant répandu par l'indiscretion de nos Matelots, il n'y eut pas de Marchands à Port-Royal qui ne fussent tentés de suivre notre exemple. Round, qui avoit été notre guide, & que nous avions amené, suivant notre promesse, pour lui procurer quelque petit établissement, fut sollicité par des offres beaucoup plus considérables que les nôtres. Mais ce bon Vieillard n'ayant point eu d'autre vûë que de se procurer le repos dont il joüissoit déja.

dans un petit emploi que M. Thorough lui avoit fait obtenir à notre sollicitation, refusa de s'engager dans de nouvelles entreprises.

Pendant le peu de séjour que nous avions fait à la Jamaïque, je n'avois pas négligé de prendre, suivant mon usage, des informations sur l'intérieur du Pays. Je laisse à part tout ce qu'on trouve de sa situation dans les Relations ordinaires. Elle est à cent quarante lieuës de Carthagene au Sud-Ouest, & à cent soixante de Rio de la Hacha. Sa figure est ovale. Suivant les dimensions qu'on avoit prises assez récemment, on lui donnoit dans sa plus grande longueur cent soixante dix mille, & soixante-dix dans sa plus grande largeur, qui est à peu près au milieu de l'Isle. Vers ses deux extrémités, elle se rétrecit par dégrés, jusqu'à ce qu'elle se termine en deux pointes. On prétend qu'elle contient environ cinq millions d'acres, dont la moitié est cultivée. Elle est divisée en deux parties par une chaîne de Montagnes, qui s'étendent des deux côtés jusqu'à la Mer, & d'où coulent quantité de Rivieres, qui répandent la fé-

condité dans toutes les parties de l'Isle. Du côté du Midi elle a quantité d'excellentes Bayes, telles que Port-Royal, Port-Morant, Oldharboug, Point-Negril, le Port-Saint-François, Michael's-Hole, Micarry-Bay, Alligator-Pound, Point-Pedro, Paratta-Bay, Luana-Bay, Blewfield's-Bay, Cabarita's-Bay, & plusieurs autres, qui peuvent recevoir commodément toutes sortes de Vaisseaux. L'Isle est divisée en 16 Paroisses, dont voici la situation, en faisant le tour du Pays depuis Port-Morant.

1. La Paroisse de Saint David. Elle contient outre Port-Morant, qui est une Baye sûre & commode, la petite Ville de Free-Town: le Païs est bien planté. Il est défendu par un petit Fort, où l'on entretient douze Soldats en tems de guerre. Cette Paroisse fournit beaucoup d'eau fraiche & de bois.

2. La Paroisse de Port-Royal, où l'on voit les restes d'une des plus belles & des plus riches Villes de l'Amérique, qui donne son nom à la Paroisse. La Ville de Port-Royal s'appelloit autrefois Coguay, & lorsquel-

le ſubſiſtoit ſous ce nom elle occupoit toute cette langue de terre qui ne s'étend pas moins de dix milles dans la Mer, mais qui eſt ſi étroite dans quelques endroits qu'elle n'a pas la largeur d'un trait de fléche. C'eſt à la pointe de cette langue que les Anglois avoient bâti leur nouvelle Capitale, parce que le Port y eſt ſi commode & la Mer ſi profonde, que les Vaiſſeaux les plus péſans y ſont en ſûreté. La pointe forme elle-même le Port, qui eſt ſans difficulté un des meilleurs de toute l'Amérique. Il a le corps de l'Iſle au Nord & à l'Eſt, la Ville au Sud, de ſorte qu'il n'eſt ouvert qu'au Sud-Oueſt. Mille Vaiſſeaux y peuvent tenir, ſans rien craindre du vent. L'entrée eſt défenduë par le Fort-Charles, qui eſt le meilleur de tous les Forts Anglois dans l'Amérique. Il contient ſoixante pieces de canon, & une garniſon conſtamment entretenue par la Couronne Britannique. On donne trois lieues de largeur au Port.

La grande Riviere ſur laquelle eſt ſitué Saint Jago, ou Spaniſh-town, ſe jette dans cette Baye. C'eſt là que

tous les Vaiſſeaux viennent faire de l'eau & du bois. La facilité de l'ancrage, & la profondeur de l'eau qui met un Vaiſſeau de mille tonneaux en état de communiquer au rivage par des planches, avoient rendu Port-Royal, la principale Ville de l'Iſle, en y attirant d'abord les Marchands. Ils y furent bien-tôt ſuivis par les Artiſans de toute eſpece; de ſorte qu'en 1692, lorſque l'Iſle fut preſque abîmée par le plus terrible de tous les Ouragans, on y comptoit deux mille maiſons qui ſe louoient auſſi cher qu'à Londres. Les Habitans y étoient en ſi grand nombre, qu'on y avoit levé un Régiment complet de Milice. Cependant à la reſerve des commodités du Port, elle n'a rien d'avantageux dans ſa ſituation, puiſqu'on ne trouve aux environs ni bois, ni pierres, ni herbe, ni même d'eau fraîche. Le terroir eſt un ſable toujours échauffé, & l'abondance des Marchands, qui y tiennent comme une foire perpétuelle, y met une cherté exceſſive dans toutes les denrées. Le revenu du Miniſtre de cette Paroiſſe eſt de deux cens cinquante livres Sterling. La Ville

[illegible] avoir [illegible] renversée par l'Oura-gan [illegible], [illegible] rebâtie fort [illegible]. [illegible] dix ans après el-le [illegible] encore une fois par le [illegible] l'Assemblée du Conseil [illegible] à la rétablir, [illegible] se retireroient à Kingston [illegible] Paroisse de Saint André. [illegible] aussi que [illegible] & [illegible] seroient trans-ferés [illegible] même [illegible]: mais les avan-tages [illegible] negliger ces [illegible] à bâtir Port-Royal, & [illegible] tems, il y a [illegible] que la Ville [illegible] & [illegible] peuplée que [illegible].

3. La [illegible] de Saint André, où est [illegible] Kingston, se trouve [illegible] même Baye; mais elle est [illegible] considerable de-puis [illegible] a fait de Kingston même une Paroisse separée.

4. La Paroisse de Kingston. En 1695, les Cours de la Justice & les Cham-bres de l'Amirauté, y furent transférées par un Acte du Parlement. La Ville s'est augmentée après la ruine de Port-Royal, jusqu'à sept ou

huit cent maiſons : mais il n'y a point d'apparence qu'elle conſerve long-tems ſes avantages, quoiqu'elle ſoit ſituée ſur la même Baye que Port-Royal.

5. Sainte Catherine. Dans cette Paroiſſe eſt la petite Ville de Paſſage-Fort, à l'embouchure de la Riviere qui vient de Spanish-town, & à ſix mille de cette Ville & de Port-Royal. On y compte environ deux cent maiſons, qui ne ſont pour la plûpart que des Hotelleries pour les Paſſans qui vont de Port-Royal à Spanish-town. La riviere eſt gardée par un Fort & une Batterie de dix ou douze pieces de canon. Il y a dans cette Paroiſſe une autre Riviere qu'on nomme Black-River, ou la Riviere noire.

6. A ſix mille dans les terres eſt la Paroiſſe de Saint Jean, une des plus agréables, des plus fécondes & des mieux peuplées de l'Iſle entiere. On en peut juger par les noms de ſes Plantations, qui ſont Spring Valley, Golden-Valley, Spring-Gardea &c. c'eſt-à-dire la vallée du Printems, la vallée d'or, &c.

7. On trouve enſuite Spanish-town

ou Saint Jago, autrefois capitale de l'Isle, lorsque les Espagnols en étoient les Maîtres, & qui conserve même encore cette prérogative. Avant que les Anglois l'eussent réduite en cendres, en la conquérant, elle contenoit plus de deux mille maisons, avec seize Eglises. Mais depuis qu'ils y ont exercé leur furie, on n'y voit que les restes de deux Eglises, & sept ou huit cens maisons, qui sont encore fort agréables, & fort commodes. Saint Jago avoit été bâtie par Christoph : Colomb, qui lui donna le nom de S n Jago de la Vega, d'où il tira ui même ensuite son titre de Duc de la Vega. Il y a derriere la Ville une plaine spacieuse où l'on voyoit paître du tems des Espagnols, une multitude innombrable de toutes sortes de bestiaux. Ses murs sont arrosés par la Riviere qui se décharge à Passage-Fort. Le Canal en est fort beau & procure mille agrémens à la Ville, mais il n'est pas navigable. Les Espagnols l'appelloient Cobre-Rio, ou Riviere de cuivre, parce qu'elle coule sur des mines de ce métal. Spanishtown est à douze milles de Port-Royal,
&

& les Anglois ont pris tant de gout pour cette Ville, que non ſeulement ils lui ont conſervé le nom de Capitale, mais qu'aux cinq ou ſix cent maiſons qui reſtent de l'établiſſement des Eſpagnols, ils en ont ajoûté plus de quinze cent, ce qui en fait une Place conſidérable. Les Habitans aiment le faſte & les plaiſirs. La plaine qu'ils appellent la Serana, & qui ſert de promenade aux perſonnes de bel air, eſt auſſi remplie vers le ſoir que le Parc de Saint James à Londres & le Cours à Paris. La Ville eſt gardée pendant la nuit par un Guet à pied & à cheval.

8. Sainte Dorothée. C'eſt dans cette Paroiſſe qu'eſt Oldharbour, ou le vieux Port, à quatre ou cinq lieues de Saint Jago. Ce Port, qui eſt une eſpece de petit Golfe, peut contenir cinq cent Vaiſſeaux de la premiere grandeur.

9. La Paroiſſe de Vere. On y trouve Carlile, petite Ville de quarante ou cinquante maiſons, & la Baye de Macary, qui eſt excellente pour la conſtruction des Vaiſſeaux.

10. Sainte Eliſabeth, eſt la dernie-

re Paroisse du côté du Sud. Dans la Baye, où tombe la Riviere de Blewfeld, étoit autrefois située fort proche du rivage, une Ville nommée *Oristan*, qui avoit été bâtie par les Espagnols. Il y a sur cette Côte un grand nombre de rochers, & quelques petites Isles à peu de distance, comme Serranilla, Quitesvena, Serrana, &c. On raconte qu'un Espagnol nommé Serrano, ayant été jetté par un naufrage dans la derniere de ces Isles y passa trois ans seul, tandis qu'un de ses Compagnons qui s'y trouvoit par la même disgrace, y mena aussi une vie solitaire, dans l'opinion que l'Isle n'avoit pas d'autre Habitant que lui. Enfin, s'étant rencontrés, ils vécurent encore quatre ans ensemble, avant que d'autres accidens leur procurassent le moyen d'en sortir. Jusqu'à la pointe de Negril, il y a d'autres Plantations à l'Occident. Cette pointe, qui a une fort bonne Rade, nous sert beaucoup dans les guerres avec l'Espagne, pour observer les Vaisseaux ennemis qui viennent de la Havana ou qui s'y rendent.

Un peu plus loin, au Nord-Ouest

étoit ſituée Seville, ſur la Côte de la Mer. C'étoit la ſeconde Ville que les Eſpagnols avoient bâtie à la Jamaïque. Elle étoit grande. On y voyoit une riche Abbaïe, dont Pierre Martyr, qui a écrit les décades des Indes Occidentales, étoit Abbé. Onze lieues plus loin, à l'Eſt étoit la Cité de Mellila, le premier lieu où les Eſpagnols euſſent bâti, ou du moins qu'ils euſſent honoré du nom de Ville. C'eſt là que Chriſtophe Colomb fit naufrage, en revenant de Veragua au Méxique. Elle étoit ſituée dans la Paroiſſe de Saint Jacques, qui eſt l'onziéme, & qui a peu d'Habitans. La douziéme, qui ſe nomme Sainte Anne, n'eſt pas mieux peuplée. 13. Celle de Clarendon contient un grand nombre d'Habitans, & ne touche à la Mer d'aucun côté. 14. Sainte Marie, qui ſuit celle de Sainte Anne, contient Rio novo, où les Eſpagnols ſe retirerent après avoir été forcés d'abandonner les parties méridionales de l'Iſle. 15. On trouve enſuite Saint Thomas en vallée, où l'abondance répond au ſoin de la culture, & qui eſt ſuivie de Saint George, der-

niere Paroiſſe de la Jamaïque. Saint Thomas fait la partie Nord-Eſt du Païs. On y trouve le Port Francis, nommé par d'autres le Port Antonio, un des meilleurs Ports de la Jamaïque. Il eſt bien fermé & parfaitement couvert. Son ſeul défaut eſt d'avoir une entrée fort difficile, parce que le Canal eſt trop reſſerré par la petite Iſle de Lynch qui eſt à la bouche du Port, & qui appartient aux Comtes de Carlille, de la Maiſon des Stuarts. La Côte du Nord auſſi-bien que celle du Sud, ont pluſieurs Ports excellents; mais c'eſt la Côte du Sud qui eſt la mieux peuplée; l'une & l'autre ſont remplies de curioſités naturelles, dont M. le Docteur Sloane a publié la relation, après avoir paſſé pluſieurs années à la Jamaïque.

On pourra connoître tout d'un coup la proportion des richeſſes de toutes les Paroiſſes, en jettant les yeux ſur la répartition d'une taxe de quatre cent cinquante livres ſterling, qui fut levée dans tout le Païs pour l'entretien de leurs Agens en Angleterre,

	l.	ſ.	d. ſt.
Port-Royal,	49	10	10
Saint André,	52	17	5
Sainte Catherine,	56	16	3
Sainte Dorothée,	25	3	1
Vere,	47	1	8
Clarendon,	42	1	8
Sainte Eliſabeth,	51	6	8
Saint Thomas au Nord Eſt,	27	10	0
Saint David,	16	11	0
Saint Thomas en vallée,	29	9	0
Saint Jean,	15	8	3
Saint Georges,	3	15	6
Sainte Marie,	11	13	7
Sainte Anne,	7	2	6
Saint Jacques,	2	16	8
Kingſton,	19	5	0

Le terroir de la Jamaïque eſt bon & fertile dans toutes ſes parties, ſurtout du côté du Nord, où la terre eſt blanchâtre & mêlée en pluſieurs endroits de terre glaiſe. Au Sud-Eſt elle eſt rougeâtre & ſabloneuſe. Mais en général, le fond de l'Iſle eſt excellent & répond fort bien à l'induſtrie de ceux qui le cultivent. Les arbres & les Jardins y ſont toujours verds, toujours chargés de fleurs ou de fruits, & chaque mois de l'année reſſemble pour l'agrément à nos mois d'Avril & de May. Il y a dans toutes

les parties de l'Isle, mais particulierement au Sud & au Nord, un grand nombre de Savanas, ou de plaines dans lesquelles il croît naturellement du bled d'Inde. On en trouve jusqu'au centre des Montagnes. C'est comme l'azile des bêtes féroces, quoiqu'il y en ait aujourd'hui beaucoup moins qu'à l'arrivée des Anglois. Les Espagnols y nourissoient de grands troupeaux, qu'ils étoient obligés de garder avec beaucoup de soin, & qui se sont tellement multipliés, qu'on en trouve en plusieurs endroits qui sont devenus tout-à-fait sauvages. Les Anglois en tuerent une prodigieuse quantité, lorsqu'ils se furent empatés de l'Isle, ce qui n'empêche point qu'il n'en reste encore beaucoup dans les Montagnes & dans les bois. Les Savanas peuvent passer pour la plus stérile partie de la Jamaïque; ce qui vient uniquement de ce qu'elles demeurent sans culture. Cependant la seule nature y produit de l'herbe si épaisse que les Habitans sont quelquefois forcés d'y mettre le feu & de la brûler.

Comme la Jamaïque est la derniere des Antilles du côté du Nord, elle

eſt celle dont le climat eſt le plus tempéré ; & de tous les Pays qui ſont entre les Tropiques, il n'y en a point où la chaleur ſoit moins incommode. Les vents d'Eſt, les pluies fréquentes, les roſées de la nuit y temperent continuellement l'air ; & juſqu'à la terrible révolution de 1692, on auroit eu peine à trouver au monde un lieu plus agréable & plus ſain. A l'Orient & à l'Occident, l'Iſle eſt plus ſujette aux vents & à la pluie qu'au Nord & au Sud, à cauſe de la multitude & de l'épaiſſeur des forêts. Dans les parties montagneuſes l'air eſt moins chaud, & l'on s'y plaint quelquefois de la fraîcheur exceſſive des matinées.

Avant le terrible ouragan de 1692, on ne connoiſſoit point à la Jamaïque, comme dans les autres Antilles, ces tempêtes furieuſes qui détruiſoient les Vaiſſeaux juſques dans les Ports, & qui faiſoient voler les maiſons dans l'air ; mais depuis ce tems-là elle eſt expoſée à ce fleau comme les Iſles voiſines. En général les mois de Mai & de Novembre y ſont humides, & l'hyver n'y eſt diffe-

rent de l'été que par la pluie & le tonnerre, qui sont alors plus violens que dans les autres saisons : le vent d'Est commence à souffler vers neuf heures du matin, & devient plus fort à mesure que le Soleil s'éleve sur l'horison, ce qui facilite le travail à toutes les heures du jour. Les jours & les nuits sont presque égaux en longueur pendant toute l'année, & l'on n'y apperçoit presque point de difference. Voici d'autres observations, qui paroîtront curieuses.

Pendant la nuit le vent souffle de tous côtés à la fois sur l'Isle de la Jamaïque, de sorte que les Vaisseaux ne peuvent alors en approcher sûrement, ni en sortir avant le jour. Lorsque le Soleil se couche, les nuées qui s'assemblent prennent differentes formes, suivant les Montagnes ; & les vieux Matelots distinguent vers le soir chaque Montagne par la forme qu'ils voyent prendre aux nuées. On a raison d'attribuer ce Phénomene aux arbres qui attirent ou qui arrêtent les nuées, puisqu'à mesure qu'on rase les forêts, les nuées, & par conséquent les pluies deviennent plus rares & moins épaisses. À la pointe de la Ja-

maïque, où eſt ſitué Port-Royal, il pleut à peine quarante fois dans l'année. Vers Port-Morant, on ne voit guéres d'après-midi ſans pluie pendant huit ou neuf mois, à commencer du mois d'Avril, pendant lequel il ne tombe aucune pluie. A Spanish-town, il ne pleut que trois mois dans le cours de l'année.

Les Etrangers qui arrivent à la Jamaïque ſuent continuellement à groſſes gouttes pendant trois quarts de l'année, après quoi cette incommodité ceſſe. Mais une ſueur ſi exceſſive n'affoiblit point. La ſoif, qu'elle procure ſouvent, s'appaiſe avec un peu d'eau-de-vie. La plus chaude partie du jour eſt vers huit heures du matin, lorſqu'il n'y a preſque point de vents.

Dans la Plaine, qu'on appelle des *Magots*, qui eſt au milieu de l'Iſle, entre les Paroiſſes de Sainte-Marie & de Saint-Jean, lorſqu'il pleut, & que la pluie s'arrête dans les plis de quelque habit, elle ſe change, dans l'eſpace d'une demie-heure, en Magots (a). Cependant le ſéjour de cette Plaine n'eſt pas mal ſain; & quoiqu'on y

(a) Petits Vers, ſemblables à ceux qui s'engendrent dans le fromage.

trouve par-tout de l'eau à cinq ou six pieds sous terre, on peut y passer la nuit à découvert sans en recevoir aucune incommodité. Le vent de mer ne se fait point sentir à la Jamaïque avant huit ou neuf heures du matin, & cesse ordinairement à quatre ou cinq heures après-midi. Mais dans les mois d'hyver le même vent souffle quelquefois quatorze jours & quatorze nuits de suite. Alors il n'y a point de nuées, & ce qui tombe du Ciel est seulement de la rosée. Mais pendant le vent du Nord, qui dure quelquefois aussi longtems dans la même saison, il n'y a ni nuées ni rosée. Les nuées commencent vers quatre heures du soir à s'assembler sur les Montagnes, tandis que le reste du Ciel demeure serein jusqu'au Soleil couchant.

Les productions de l'Isle sont les mêmes qu'à la Barbade, & dans la plûpart des Antilles. Mais le sucre de la Jamaïque est plus brillant & d'un grain plus fin. Aussi se vend-il en Angleterre cinq ou six Shellings de plus par cent. En 1670, on ne comptoit à la Jamaique, que 70 Moulins à sucre, qui en produisoient 2000000 de

livres ; mais cette quantité eſt fort augmentée. L'indigo y eſt en plus grande abondance que dans aucune autre Colonie Angloiſe. Le cacao n'y eſt plus auſſi bon qu'il étoit autrefois, parce qu'à force d'en planter, la terre ou le fruit s'eſt alteré. Il faut conſulter M. Sloane pour toutes les autres plantes de la Jamaïque. Elle abonde ſur-tout en drogues & en herbes médecinales, telles que le gaine, la ſalſe-pareille, la caſſe, le tamarin, la vanille, &c. On y trouve des gommes & des racines précieuſes. La cochenille, ou plûtôt la plante qui la produit croît auſſi à la Jamaïque ; mais les Habitans, faute d'induſtrie, n'en tirent pas beaucoup d'avantage ; ſans compter que le vent d'Eſt, qui lui eſt contraire, l'empêche de parvenir à ſa maturité.

Il n'y a peut-être point de Colonie au monde où les beſtiaux ſoient en auſſi grand nombre qu'à la Jamaïque. Les chevaux y ſont à ſi bon marché qu'on en achete de fort bons pour ſept ou huit francs. Les ânes & les mulets s'y donnent auſſi pour rien. Les moutons y ſont gros & fort gras. La chair en eſt fort bonne, mais leur laine

n'eſt d'aucun uſage. Elle eſt d'une longueur extraordinaire & mêlée de mauvais poil. Les chevres & les porcs y ſont auſſi en abondance, & d'un auſſi bon goût que ceux de la Barbade. J'ai déja dit quelle quantité de vaches & de taureaux l'on y trouve dans les Montagnes; mais la difficulté de les tuer fait qu'on en tire des autres Colonies.

Les Bayes, les Etangs, & les Rivieres ſont remplies des meilleurs poiſſons de l'Europe & de l'Amérique. Le principal eſt la tortue, parce qu'on en tire un double avantage. Il s'en trouve une quantité prodigieuſe ſur les Côtes, à la gauche de Port-Negril, & ſur-tout proche des petites Iſles de Camaros, où tous les ans il vient pluſieurs Vaiſſeaux des Iſles Caraïbes, qui en emportent des carguaiſon entieres. La chair de ce poiſſon paſſe pour la meilleure & la plus ſaine de toutes les nourritures de l'Amérique. Le Docteur Stubb a remarqué que le ſang des tortues eſt plus froid qu'aucune ſorte d'eau de la Jamaïque, ce qui n'empêche point que le battement de leur cœur ne ſoit auſſi vi-

goureux que celui des animaux les plus vifs, & leurs arteres aussi fermes que celles d'aucune espece de créature. Il n'y a point d'espece d'oiseaux ni de gibier qui manque à la Jamaïque, & l'on y trouve plus de perroquets que dans toutes les autres Isles. Les fleurs, les fruits, & les herbes, y sont les mêmes qu'à la Barbade.

On remarque néanmoins quelques differences singulieres dans leur nature. Les arbres de la même espece ne meurissent point dans le même tems à la Jamaïque; c'est-à-dire, que dans une rangée de pruniers, par exemple, les uns poussent des feüilles & les autres des fleurs, tandis que d'autres portent déja des fruits. On voit souvent les jasmins pousser leurs fleurs avant leurs feüilles, & pousser aussi de nouvelles fleurs après que leurs feüilles sont tombées. Je ne dirai rien du cacao, qui y croît si heureusement. M. Louth a traité cette matiere avec beaucoup d'étendue. Une seule remarque qui fera juger des profits du Cacao, c'est qu'un arpent a valu, pour ceux qui le cultivoient, jusqu'à deux cens livres sterling de revenu. Le Pi-

ment eſt une autre richeſſe propre à l'Iſle, & qui en tire le nom de *Poivre de la Jamaique*. M. Sloane lui attribue des qualités merveilleuſes pour la guériſon de quantité de maladies.

On ne doute point qu'il n'y ait des mines de cuivre ; & les Eſpagnols rapportent que les groſſes cloches de Saint Jago viennent des mines du Pays. Pourquoi n'y en auroit-il pas d'argent comme dans l'Iſle de Cuba ? Mais les Anglois ſe ſont plus attachés à cultiver la ſuperficie de la terre qu'à chercher des tréſors incertains dans ſes entrailles. Quelques années après mon retour en Europe, un Habitant fort groſſier a eu le bonheur de trouver, ſur les Côtes, une maſſe d'ambre gris qui peſoit cent quatre-vingt livres. M. Louth, en parle dans ſon ſecond Volume, page 492. & M. Tredway, qui avoit vû cette piece, a laiſſé auſſi par écrit, qu'il y avoit remarqué un bec, des aîles, & quelque partie d'un corps; d'où il concluoit que l'ambre gris, dans ſon origine, a été quelque créature animée. Il ajoute même qu'un homme de foi l'avoit aſſuré qu'il avoit vû cette créature en vie; d'autres ſont

perſuadés que c'eſt l'excrement de la baleine; d'autres, que c'eſt le ſuc de quelque arbre, qui ſe diſtille ſur le bord de la Mer par ſes racines.

On pourroit faire beaucoup de ſel à la Jamaïque; car il s'y trouve quantité de lieux propres à cette opération. On ſe borne néanmoins à la quantité néceſſaire pour l'uſage des Habitans. Dans l'année de mon ſéjour on y en avoit fait cent mille boiſſeaux.

Je laiſſe toutes les differentes ſortes d'animaux dont M. Sloane a donné la deſcription. Mais l'impreſſion qui me reſte encore du monſtre, qui ſe nomme Alligator, m'oblige de rapporter ce que j'en ai vû. C'eſt la plus terrible créature que j'aye jamais rencontrée dans mes voyages. Je revenois ſeul de la maiſon de campagne de M. Thorough, où j'avois laiſſé mon fils & ma belle-fille. Une odeur fort agréable, que je ſentis au long de la Riviere, me fit bien juger qu'il s'y trouvoit quelque choſe d'extraordinaire; mais ne penſant à rien moins qu'à la véritable cauſe, je marchois ſans précaution, lorſque je découvris

presqu'à mes pieds une bête dont la seule vûë m'auroit causé le plus vif effroi, quand elle ne m'auroit pas fait rappeller tout-d'un coup ce que j'avois entendu raconter de l'Alligator. Mon bonheur voulut que je ne me trouvasse point dans la ligne directe du monstre, sans quoi je n'aurois jamais échappé à ses cruelles dents. Je retournai tout tremblant sur mes pas, & prenant avec moi mon fils & tous ses gens, nous revînmes bien armés, & nous n'eûmes pas de peine à tuer le monstre, en le prenant comme l'usage en est ordinaire aux Habitans. Il étoit long de dix-huit pieds. Son dos étoit couvert d'écailles impénétrables. J'assistai à l'ouverture qu'on en fit dans la maison de M. Thorough, & je trouvai beaucoup de plaisir à l'odeur qui sortoit de ses entrailles.

Les Alligators sont des animaux amphibies. Ils vivent de chair, & la cherchent avidemment; mais ils dévorent peu d'hommes, parce qu'il est aisé de les éviter. Ils ne peuvent se mouvoir qu'en ligne droite, ce qu'ils font en s'élançant avec beaucoup de

vîtesse ; mais il leur faut beaucoup de tems pour se tourner. Leur dos est défendu par des écailles si fortes qu'elles sont impénétrables ; & la seule maniere de les blesser est de les prendre par les yeux ou par le ventre. Ils ont quatre pieds, ou quatre nageoires, qui leur servent à nager & à marcher. On ne leur connoît aucunes sorte de cris ; ce qui les fait croire aussi muets que les poissons. Voici leur maniere de chasser ; ils se tiennent sur le bord des Rivieres, pour y attendre les animaux qui y viennent boire, & lorsqu'ils les voyent à leur portée, ils se jettent dessus & les dévorent. Comme ils ressemblent beaucoup à de longues pieces de bois, cette forme trompe facilement les yeux, & rend leur chasse plus certaine. Mais le mal qu'ils sont capables de causer est compensé par l'utilité qu'on tire de leur graisse, qui est admirable pour toutes les maladies des os & des jointures. L'excellente odeur qu'ils exhalent sans cesse est une espece d'avertissement contre leurs surprises ; & par un instinct naturel, on voit jusqu'aux bestiaux se détourner

lorſqu'ils commencent à la ſentir. Ils ſont leurs petits comme les crapaux ; c'eſt-à-dire, par des œufs, qui demeurent dans le ſable ſur le bord des Rivieres, & qui reçoivent leur fécondité de la chaleur du Soleil. Ces œufs ne ſont pas plus gros que ceux des poules-d'inde, & leur reſſemblent beaucoup par l'écaille, excepté qu'ils n'ont aucune tache. Dès que les petits en ſortent, ils gagnent auſſi-tôt la Riviere.

La forme générale des Alligators eſt la même que celle des Lezards. Il n'y a point de difference non plus dans leur marche. Mais leurs dents ſont auſſi grandes & auſſi fortes que celles des plus grands chiens. Il eſt ſurprenant qu'un animal ſi terrible puiſſe être tué ſi facilement. Les Domeſtiques de mon fils, qui étoient verſés dans cette ſorte d'expédition, s'en approcherent ſans aucune crainte, en obſervant ſeulement de le prendre de travers, & de tourner à meſure qu'ils le voyoient s'agiter pour regagner la ligne droite. Avec de grands bâtons armés d'un fer pointu, qu'ils avoient apportés, ils lui

firent des blessures si profondes au ventre & derriere les pattes, que nous le vîmes bien-tôt sans autre signe de vie qu'un tremblement qui avoit encore quelque chose d'effroyable.

Entre les curiosités naturelles de la Jamaïque, on compte plusieurs sources d'eau minerale, dont quelques-unes sont naturellement si chaudes qu'on y cuit non-seulement des œufs, mais jusqu'à des écrevisses & des Poulets. On leur attribue des qualités surprenantes, parmi lesquelles on met celle de guérir les maladies vénériennes.

Rien ne donne une si haute idée du commerce de la Jamaïque que le faste des Négocians & des Chefs de Plantations. Ils ne sortent que dans des carosses à six chevaux, précedés & suivis d'une livrée nombreuse à cheval. On y comptoit, pendant mon séjour, soixante mille Anglois, & cent mille Négres. Les plaisirs y sont les mêmes qu'en Angleterre. Il y arriva, peu de tems avant mon départ, un événement qui dut servir d'exemple à tous les Prodigues. Deux jeunes gens, fils de deux freres, se trou-

voient si riches, après la mort de leurs peres, qu'ils passoient pour les plus considérables partis de l'Isle. La passion du jeu, qu'ils entretenoient depuis longtems, leur fit tellement oublier le soin de leurs affaires, & celui de leur établissement, que le jour & la nuit ils étoient enfermés avec des gens moins riches qu'eux, mais plus habiles, qui travailloient ardemment à les ruiner. Quelques parens qui leur restoient, craignant les suites de cette yvresse, & voyant leurs remontrances inutiles, s'adresserent au Gouverneur, pour le faire servir du moins à troubler une societé dont l'exemple pouvoit devenir pernicieux à la jeunesse. Le Duc de Portland entra dans leurs vûës. Il envoya quelques-uns de ses Gardes porter aux Joueurs l'ordre de rompre leur assemblée. Mais ils arriverent dans le tems qu'un des Associés venoit de perdre une très-grosse somme. Le chagrin où il étoit de sa perte, l'ayant porté à faire aux Gardes une réponse fort brusque, ceux-ci la repousserent par d'autres injures, & la querelle devint si vive qu'il y eut de leur part, & de

relle des Joueurs, plusieurs personnes dangereusement blessées. Un mépris si éclatant de l'autorité du Gouverneur choqua toute la Ville. Il en fut lui-même si offensé, qu'il fit enlever sur le champ tous les Joueurs qui se trouverent assemblés, entre lesquels les deux Cousins étoient encore. Ils furent conduits à la Prison publique. Mais au lieu de les y renfermer étroitement, on leur laissa la liberté de voir leurs amis; & malheureusement les seuls qui les visiterent furent des gens qui cherchoient moins à les consoler qu'à contribuer à leur ruine. Ils gagnerent tous ensemble les Geoliers par leurs profusions, & la Prison même devint bien-tôt pour eux un lieu de plaisir & de dissipation, où le jeu, la bonne chere, & toutes les autres débauches furent poussées secretement à l'excès. Les deux Cousins s'y marierent avec les deux filles du Geolier, qui étoient d'ailleurs aimables & fort bien élevées. Mais leur pere, qui croyoit avoir fait la fortune de ses filles, & qui voulut approfondir les affaires de ses Gendres, fut surpris d'apprendre, des Compagnons mê-

mes de leurs débauches, qu'ils devoient aux uns & aux autres la valeur de tout leur bien. A la vérité, c'étoient les dettes du jeu, qui étoient encore ſans autre engagement que leur parole. Cependant il crut devoir s'adreſſer au Gouverneur, pour aſſurer du moins la dot de ſes filles. Le Duc de Portland, aigri par les Parens mêmes des deux Couſins, qui étoient au deſeſpoir de leur infâme conduite, renvoya cette affaire au Tribunal ordinaire de la Juſtice, avec des recommandations particulieres aux Juges pour la pouſſer vigoureuſement. Par leur premiere Sentence, ils nommerent des Curateurs. Mais ce premier remede ne ſervit qu'à rendre le mal plus preſſant. Le ſoin qu'ils prirent pour l'éclairciſſement du bien des deux Prodigues, fit voir que leurs affaires étoient déja ruinées ſans reſſource. Le Geolier, homme violent, fut ſi deſeſperé d'avoir ſi mal placé ſes filles, qu'ayant querellé ſes deux Gendres dans leur Priſon, il en vint aux mains avec eux. La ſupériorité des forces l'emporta. Ils le tuerent à force de coups, & l'une de ſes deux

filles, qui se présenta dans ce furieux moment pour le défendre, eut le même sort que son Pere. Mais cette tragédie n'étoit pas terminée. Celui des deux Cousins qui vit sa femme expirante sous les coups de l'autre, tourna aussi-tôt sa rage contre le meurtrier de ce qu'il aimoit. Il le tua dans le même lieu. Une si affreuse sçene fut bien-tôt suivie de l'exéçution publique du dernier coupable, qui fut condamné quatre jours après à perdre la tête. Ce qui lui restoit de bien, à lui & à son Cousin, fut sauvé des mains des Joueurs, qui n'oserent se présenter pour faire valoir leurs prétentions. La Justice assigna une dot considérable à la Fille du Geolier qui survivoit, & le reste retourna aux héritiers naturels.

Cette Fille, qui devenoit un fort bon parti, & qui ne manquoit d'aucun des agrémens de son sexe, fut recherchée aussi-tôt par quantité de jeunes gens. Mais le chagrin qui lui restoit de son avanture, la fit penser à quitter la Jamaïque, pour aller chercher un établissement en Angleterre. Nous commencions à faire les pré-

paratifs de notre départ. Elle vint nous prier de lui accorder le passage. Rien n'empêchoit que nous ne lui fissions cette faveur. Cependant M. Thorough, qui se trouvoit lié avec un de ses nouveaux Amans, nous pria de la solliciter en faveur son ami, & de nous dispenser même, sous quelques prétextes, de la recevoir dans notre Bord. Elle attribua nos sollicitations à des motifs tout differens; & s'étant figurée que nous attachions quelque honte à l'avanture de sa famille & à la sienne, qui nous faisoit sentir de la répugnance à l'obliger, elle s'accorda pour son départ avec le Capitaine d'un autre Vaisseau.

Le Pere d'Helena, cette jeune Espagnole dont nous avions favorisé la fuite, arriva dans le même tems de Carthagene, avec une suite qui fit prendre une haute opinion de ses richesses. Quoique l'amour paternel lui eût fait perdre tout-d'un-coup le souvenir de l'offense, il n'avoit pas voulu entreprendre le voyage de la Jamaïque sans avoir obtenu un passeport du Gouverneur; & ce soin avoit été la seule cause de son retardement.

Sa

Sa Fille, qui n'avoit reçu dans cet intervalle aucun avis de ses dispositions, commençoit à se croire abandonnée de son Pere, & paroissoit résolue de fixer son établissement à la Jamaïque. M. le Duc de Portland, à qui son avanture avoit donné la curiosité de la connoître, lui marquoit tant d'estime & d'amitié, que la malignité du public l'avoit déja soupçonné de sentir pour elle quelque chose de plus tendre. J'aurois pû servir à la justifier, moi qui la voyois beaucoup plus familiérement, & qui n'avoit pas fait difficulté de la proposer à ma Belle-fille, pour sa compagne & son amie. Je lui dois ce témoignage, que pendant plus de six mois qu'elle passa dans le plus intime commerce avec nous, il n'y eut rien dans sa conduite, ni dans celle de son mari, qui ne répondît parfaitement à la premiere idée qu'ils nous avoient donnée tous deux de leur caractere. Le vieil Espagnol eut la prudence, à son arrivée, de s'adresser à M. Rindekly, & à moi, pour apprendre de nous quelle avoit été la conduite de sa fille, avant que de lui rendre son ami-

tié. Il nous fit d'abord quelques plaintes du ſecours que nous avions prêté à leur évaſion ; mais en lui expliquant les circonſtances, nous lui fîmes confeſſer que l'humanité nous en avoit fait une loi. Il finit par nous en faire des remercimens, & recevant avec une vive ſatisfaction le témoignage que nous lui rendîmes en faveur de ſes enfans, il nous marqua tous les ſentimens d'une vive amitié. M. le Duc de Portland, qui étoit le plus galant de tous les hommes, & qui mêloit peut-être quelques ſentimens de tendreſſe à l'eſtime qu'il avoit pour ſa fille, le traita, pendant ſon ſéjour à Spanish-town & à Port-Royal, avec toute la politeſſe qu'il auroit eue pour un Eſpagnol du premier rang.

M. Rindekly avoit réparé notre Equipage, en recevant à notre ſervice tous les Matelots qui s'étoient preſentés, & les circonſtances ne lui avoient pas permis d'être fort difficile dans le choix. Comme nous ne penſions plus qu'à retourner directement en Angleterre avec une carguaiſon des meilleures marchandiſes de l'Amérique, il ſe préſenta pluſieurs

perſonnes qui nous demanderent le paſſage. Le bonheur de ma famille nous fit recevoir M. Speed, un riche Marchand, qui, ayant perdu depuis quelque tems ſa femme, & ſe trouvant dans un âge fort avancé, avec deux fils qu'il aimoit tendrement, s'étoit déterminé, ſur leurs inſtances, à retourner à Londres avec toute ſa fortune. Il avoit diſpoſé d'une excellente Plantation en faveur d'un Quaker de Philadelphie, qui l'avoit à la vérité payée tout ce qu'elle valoit, mais qui avoit mérité de lui cette préference, par un ſervice fort ſingulier. M. Speed, revenant de la Virginie, où ſes affaires l'avoient conduit, s'étoit embarqué dans un Vaiſſeau qui apportoit du bled & d'autres grains à la Jamaïque. En faiſant le tour des Iſles, comme j'ai remarqué qu'on y eſt preſque toujours forcé dans certaines ſaiſons, il avoit été jetté, par un ouragan, dans l'Iſle de Nevis, où il tomba malade à Charles-town. Le Vaiſſeau qui l'y avoit apporté reprit ſa route, & laiſſa M. Speed à Charles-town, dans un état ſi deſeſperé, qu'il paſſoit pour mort. Cette

nouvelle fut apportée à sa famille, qui faisoit son séjour à Spanish-town, & s'y confirma d'autant plus qu'ayant été plus de six mois sans se rétablir, & sans trouver la moindre occasion pour informer sa femme, & ses enfans de sa situation, il fut réduit à la derniere nécessité dans l'Isle de Nevis. Quelques honnêtes gens, à la vérité, prirent soin de lui, sur la seule foi de ses discours; car il n'y étoit connu de personne. Mais n'ayant pû obtenir qu'on fît les frais de le reconduire exprès à la Jamaïque, le chagrin de se trouver comme abandonné à son infortune, lui fit prendre la téméraire résolution de partir dans une petite Barque, avec deux Matelots à qui elle appartenoit, & qu'il avoit gagnés par la promesse d'une grosse récompense. Leur voile n'ayant pas longtems résisté au vent, ils se trouverent sans secours pour se conduire, & jettés, après deux ou trois jours d'agitation, dans une petite Isle à peine connue, quoiqu'habitée par quelques familles Angloises. Elle se nomme Anguilla. Les Habitans en sont si pauvres, & si accoutumés à la

pareſſe & à l'oiſiveté, qu'on auroit peine à ſe le perſuader d'une Colonie d'Anglois ſi l'on n'en étoit informé par des Relations certaines. Ils ſont ſans commerce avec les Iſles voiſines, ſans Prêtres, ſans Juges, & preſque ſans Chefs; car chaque famille ne reconnoît point d'autre autorité que celle du plus ancien, & n'y defere même que dans les cas où le bien public eſt intereſſé. Leurs occupations, comme leurs richeſſes, conſiſtent dans la culture de leurs terres, dont ils ne tirent que ce qui eſt purement néceſſaire à leur nourriture. Leur ignorance & leur groſſiereté ſont ſi exceſſives, qu'ils ne ſçavent point l'origine de leur établiſſement. Leurs voiſins, dans d'autres Iſles, n'en ſont pas mieux informés; & ſi l'on conſidere qu'il n'y a pas deux ſiecles que nos Anglois occupent quelques-unes des Antilles, on admirera ſans doute que dans un eſpace ſi court les mœurs, & même la raiſon, ſoient capables d'une ſi étrange révolution.

M. Speed fut reçu néanmoins fort humainement de ces Anglois Barbares. Sa maladie, dont l'impatience

de retourner dans sa famille ne lui avoit pas permis d'attendre tout-à-fait la fin, se renouvella avec plus de danger que jamais. Il fut encore près de trois mois à l'extrêmité, dans l'Isle d'Anguilla. Enfin, ses forces étant revenues, il reprit la résolution de se confier aux flots dans sa Barque, avec les secours que ses deux Matelots purent se procurer pour rendre leur navigation plus certaine. Mais en avançant dans une Mer dangereuse, ils donnerent contre un rocher qu'ils n'avoient point apperçu, & qui fendit si malheureusement leur Barque qu'elle coula presqu'aussi-tôt à fond. Ils se trouverent tous trois sans autre ressource que deux rames, qu'ils avoient eu le tems de lier ensemble à la premiere vûe de leur malheur. Ils s'y tinrent si fortement attachés que malgré l'agitation des vagues, ils passerent un jour presque entier dans cette affreuse situation. Vers le soir, un Vaisseau qui alloit d'Antego à la Jamaïque, se trouva si près d'eux qu'ils eussent pû se faire entendre si l'extinction de leur voix ne les eut empêchés de jetter des cris. Mais par le

plus heureux hazard, le Quaker, qui étoit à Bord, apperçut un corps qu'il prit pour quelque monſtre marin. Sans autre ſoupçon, il prit lui-même un croc, qu'il lança deſſus, & qui ſaiſit les rames dans l'endroit où elles étoient liées. La facilité qu'elles eurent à ſuivre lui fit bien-tôt découvrir trois hommes, & l'on trouva auſſi-tôt le moyen de les ſecourir. M. Speed, tout affoibli qu'il étoit encore par une longue maladie, avoit réſiſté plus vigoureuſement que ſes deux Compagnons à l'impreſſion de la crainte & des flots. Il en vit mourir un preſqu'au moment qu'ils furent tirés dans le Vaiſſeau, & l'autre peu de jours après. Son Bienfaiteur, avec les principes de charité qui ſont ordinaires dans ſa Secte, continua, ſans le connoître, de lui rendre tous les ſervices dont il avoit beſoin dans ſa miſere; & par la crainte d'en diminuer le mérite aux yeux du Ciel, il refuſa enſuite toutes les récompenſes que la généroſité & la reconnoiſſance porterent M. Speed à lui offrir. Dans le marché même qu'il fit avec lui pour ſa Plantation, il voulut, par le même motif, qu'elle fût

eſtimée ſa juſte valeur ; de ſorte que l'unique obligation qu'il eut à M. Speed fut de l'avoir préferé à quantité d'autres qui s'étoient préſentés pour l'acheter.

Nous eûmes encore pour Compagnon de voyage, le Colonel du Bourgay, François réfugié, fort aimé de M. le Duc de Portland, qui l'avoit nommé ſon Lieutenant Général dans le Gouvernement de la Jamaïque. Il devoit retourner à Londres ſur le Kingſton, qui l'avoit amené avec M. le Duc; mais une querelle qu'il prit avec le Capitaine lui fit naître l'envie de nous demander le paſſage. Cet Officier François n'eut pas le tems de ſe faire des amis à la Jamaïque par ſon mérite, & s'y fit un grand nombre d'ennemis par ſes prétentions. Ayant vû les appointemens du Gouverneur augmentés juſqu'à cinq mille livres ſterling, c'eſt-à-dire preſqu'au double, il s'étoit crû en droit de demander la même augmentation pour les ſiens, & la faveur de M. le Duc de Portland avoit fait une eſpece de loi au Conſeil de lui accorder ſa demande. Mais tout le monde avoit murmuré

de cette exaction. Son Emploi même étoit un surcroît de charge que la Colonie croyoit inutile lorsque le Gouverneur y faisoit sa résidence, & dont elle avoit esperé se délivrer à l'arrivée du Duc. Cependant ce Seigneur, qui vouloit rendre service à M. du Bourgay, avoit déclaré dans son premier discours, que l'intention du Roi étoit qu'il fût reçu avec des honneurs & des appointemens. L'Assemblée avoit d'abord écouté cette déclaration d'un air fort mécontent, ce qui n'empêcha point qu'elle n'accordât mille livres sterling au Colonel. Mais les désagrémens qu'il prévit dans un Office si peu goûté du public, lui firent prendre le parti de retourner en Angleterre, pour y joüir tranquillement de son titre & du revenu.

Toutes nos affaires étant arrangées avec M. Thorough & mon fils, nous mîmes à la voile dans un tems si serein que nous devions esperer la plus favorable navigation. Cette espérance fut renversée dès le premier jour par une horrible tempête, qui brisa deux de nos mâts, & qui nous fit regarder comme un bonheur d'être jettés

ſur la Côte de Saint Domingue, entre le petit Port de Cereſa & la Capitale Eſpagnole. Le vent ayant changé pendant la nuit, nous aurions pû nous garantir du danger qui nous menaçoit ſi notre Vaiſſeau n'avoit pas eu beſoin de réparation. Mais il s'y étoit fait pluſieurs voies d'eau, qui nous forcerent de demeurer deux jours à l'ancre. Un preſſentiment ſecret m'avoit rendu l'humeur extrêmement chagrine, lorſque nous fûmes abordés par deux Vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, auſquels nous ne vîmes aucune apparence de pouvoir réſiſter. Quoiqu'ils ne nous fiſſent point appréhender d'hoſtilités, & que retournant à Londres en qualité de Marchands, notre malheur ne dût nous en faire attendre que des politeſſes & du ſecours, il n'étoit que trop à craindre, dans des circonſtances où les plaintes des deux Nations augmentoient tous les jours, qu'ils ne nous fiſſent eſſuyer du moins des recherches incommodes. M. du Bourgay, qui étoit homme de courage, paroiſſoit auſſi deſeſperé que nous de n'être pas en état de rejetter toutes les propoſitions dont nous pou-

rions craindre des ſuites déſagréables. Mais il fallut ceder à la néceſſité. Les Eſpagnols, qui n'avoient pas moins de quatre cens hommes ſur leurs deux Bords, vinrent à nous avec toute la hauteur qu'ils pouvoient tirer d'une telle ſupériorité. Ayant reconnu que nous étions chargés en marchandiſes pour l'Europe, il ne leur reſta, pour chercher des prétextes à nous quereller, que de viſiter exactement notre carguaiſon. Elle conſiſtoit en ſucre, en indigo, en ambre gris, & en drogues des meilleures eſpeces, qu'ils ne purent méconnoître pour des effets de la Jamaïque; mais en portant leurs recherches juſques dans la chambre qui m'étoit commune avec M. Rindekly, ils trouverent nos trois caiſſes de perles, dont ils nous demanderent auſſi-tôt l'origine. Comme il ne nous reſtoit de notre ancien Equipage que le Pilote & deux Valets, ils auroient mal réüſſi à tirer de nos gens d'autres lumieres que celles qu'ils reçurent de nous. Je leur avois répondu qu'aïant fait le voyage de la plûpart de nos établiſſemens, j'avois ramaſſé le tréſor qu'ils me voyoient, dans diffe-

rentes Colonies; ils prirent là-dessus plusieurs de nos Matelots à l'écart, & les menaces ne furent pas moins employées que les offres pour leur arracher notre secret. Mais tandis qu'ils se donnoient des mouvemens inutiles, un de leurs gens trouva dans un petit tiroir, qui tenoit à l'une des caisses, le Mémoire qui contenoit non-seulement le nombre des perles, mais quelques observations sur celles qui avoient été pêchées en notre présence, & sur les differens lieux de la Marguerite, d'où nous avions tiré les autres. Si ce n'étoit point assez pour découvrir tout le mistere de notre voyage, il n'en falloit pas tant pour fournir à nos Ennemis le prétexte qu'ils cherchoient. Ils conclurent que les Perles étoient un bien qui venoit des Pays Espagnols, & sur la seule contradiction qu'ils prétendirent trouver entre nos premieres réponses & le Mémoire, ils se saisirent des perles comme d'un vol qu'ils étoient en droit de reclamer. A toutes nos plaintes, ils ne répondirent qu'en faisant valoir la bonté qu'ils avoient de nous laisser notre ambre gris, parce qu'ils

ne voyoient pas si clairement, nous dirent-ils, qu'il vînt des Colonies d'Espagne, quoiqu'ils n'eussent que trop de raisons de le soupçonner. Ils ajouterent qu'ils vouloient nous apprendre les procedés justes & honnêtes, & qu'ils exhortoient notre Nation à profiter de ces exemples. Je ne puis douter que M. Rindekly & M. du Bourgay ne ressentissent des agitations cruelles en se voyant forcés de souffrir cette raillerie. Mais les miennes furent si vives, que m'étant jetté sur mon lit j'y demeurai longtems sans connoissance, & que je ne revins de cet état que pour tomber dans une dangereuse maladie.

Nous eûmes la liberté de remettre à la voile. Ce ne fut pas sans avoir consulté entre nous si nous ne devions pas porter nos plaintes au Gouverneur de Saint Domingue, & lui demander la restitution d'un bien qui nous étoit arraché contre toutes sortes de droits. Mais outre que mille exemples nous apprenoient trop clairement qu'il n'y avoit point de justice à esperer, les deux Vaisseaux de guerre avoient cinglé en pleine Mer, & nous

devions juger que s'ils n'étoient pas partis du Port pour quelque voyage, ils s'éloignoient peut-être pour aller partager nos dépoüilles.

M. Speed, dont le caractere étoit la bonté & la douceur, ne me quitta point un moment pendant ma maladie. Comme il ne pouvoit douter qu'elle ne vint de ma perte, & qu'en s'efforçant de me conſoler, il me donna lieu de lui raconter l'hiſtoire de ma fortune, & combien le malheur qui venoit de m'arriver mettoit de changement dans mes eſpérances, il fut informé par dégrés de la ſituation de ma famille. L'interêt qu'il prit enſuite à ma ſanté me parut encore plus vif. Ses deux fils même partagerent les aſſiduités & les ſoins de leur pere. Enfin, profitant un jour de quelques momens de relâche que la fiévre m'avoit accordés, il me fit tant de queſtions ſur l'âge & le caractere des deux filles qui me reſtoient à marier, que je ne crus pas ſa curioſité ſans deſſein. M. Rindekly me dit le même jour, qu'il lui avoit parlé de moi dans les termes les plus tendres, & qu'il avoit voulu ſçavoir comment

il ſe trouvoit d'avoir épouſé ma fille. Ces diſcours néanmoins ne produiſirent point d'autre ouverture pendant le reſte de notre voyage.

Ma ſanté empirant de jour en jour, M. Rindekly, dont l'amitié pour moi ne s'étoit jamais refroidie, prit la réſolution, ſans me conſulter, de relâcher au premier lieu où je pourrois recevoir du ſecours & du ſoulagement. Nous étions ſans Chirurgien; & dans l'abondance de mille drogues dont notre Vaiſſeau étoit chargé, perſonne ne ſe fioit aſſez à ſes lumieres pour me propoſer d'en faire uſage. Je fus ſaigné trois fois par mon Valet, qui n'avoit que ſon adreſſe naturelle pour me raſſurer; car il portoit des lancettes dont il n'avoit jamais fait d'uſage. Cependant je me trouvai beaucoup mieux en arrivant à la vüë des Canaries, & ſi M. Rindekly s'étoit rendu à mes inſtances, nous aurions continué notre route ſans nous arrêter. Nous avions rencontré depuis deux jours le Kingſton, qui avoit fait une fort heureuſe route, puiſqu'il étoit parti de la Jamaïque après nous. C'étoit une eſcorte qui me

faisoit insister à le suivre. Et M. du Bourgay, qui ne désiroit que de se revoir à Londres, aima mieux se réconcilier avec son ennemi que de manquer l'occasion de hâter son retour. Il nous quitta pour passer dans son Bord, tandis que l'amitié de M. Rindekly, & de M. Speed, fit tourner nos voiles vers le Port de Ferro. Nous connoissions ce lieu, & ce fut la raison qui nous le fit préferer à celui de Canarie; sans compter que le ressentiment dont nous étions remplis contre les Espagnols, nous faisant relâcher à regret sur leurs Terres, le Port où nous pouvions aborder avec moins de répugnance étoit celui où leur Nation étoit en plus petit nombre.

Les hazards ne sont jamais surprenans sur Mer, parce que c'est proprement l'empire de la fortune. Il me parut bien merveilleux néanmoins que le premier visage que je reconnus en débarquant à Ferro fut celui de M. King qui se promenoit sur le Port. Je l'avois laissé dans l'Isle de Java, si content de sa fortune & si accoutumé au Pays, qu'il étoit résolu d'y passer le reste de ses jours. Cepen-

dant la perte de ses enfans, que la petite vérole avoit emportés dans un espace fort court, lui avoit inspiré du dégoût pour son établissement. Il avoit chargé un Vaisseau de tout son bien, & s'y étoit embarqué avec sa femme; il retournoit à Londres pour se procurer la satisfaction de laisser du moins ses richesses à des héritiers qui lui appartinssent de plus près que les Hollandois. Sa femme s'étoit trouvée fort mal sur son Vaisseau, & c'étoit une raison de santé qui l'avoit porté comme nous à relâcher dans l'Isle de Ferro. Il devint bien-tôt l'ami de M. Speed & de M. Rindekly, autant qu'il étoit le mien. Mais sa femme, moins heureuse que moi, mourut, quelques jours après, de sa maladie.

Trois semaines de repos, me retablirent si parfaitement que je fus le premier à parler de notre départ. M. Rindekly n'avoit pas tant perdu le souvenir des Côtes d'Afrique que les désirs de son cœur ne tournassent encore de ce côté-là. Il s'imagina même que dans le regret que je sentois de notre perte, j'aurois plus de faci-

lité à former avec lui quelque nouveau projet, & n'ayant rien de reservé pour M. Speed il me renouvella cette proposition dans sa présence. Mais outre que la cargaison de notre Vaisseau ne nous permettoit pas de risquer témérairement tant de richesses, je commençois à sentir une vive impatience de me revoir à Londres. Les réflexions que notre perte & la douleur même qu'elle m'avoit causée, me faisoient faire tous les jours sur la fragilité des biens de la fortune, m'apprenoient à borner plus que jamais mes désirs, & à me croire trop heureux de pouvoir jouir tranquillement d'une situation aussi douce que celle où j'allois me voir encore. Je considerois que M. Speed, M. King, M. Thorough, après avoir passé toute leur vie à s'enrichir par le commerce, n'en avoient pas d'autre fruit à recueillir que celui que je pouvois déja m'assurer comme eux, & que si j'étois moins riche, je ne laissois pas de l'être assez pour me procurer toutes les douceurs qu'un esprit raisonnable peut attendre des richesses. J'avois sur eux cet avantage qu'é-

tant plus jeune, l'avenir me promettoit plus de tems pour jouir. C'étoit un bien dont je ne pouvois me priver ſans folie, puiſque j'étois capable de le ſentir. Mon Fils & l'aînée de mes Filles étoient heureuſement établis. N'étois-je point en état de faire une condition auſſi heureuſe à mes autres enfans? & pourquoi riſquer non ſeulement ma ſanté & ma vie, mais la certitude préſente de ma fortune pour des eſpérances incertaines? Je fis entrer d'autant plus facilement M. Rindekly dans ces principes, qu'ils furent ſecondés par les raiſonnemens & les conſeils de M. Speed. La triſteſſe que M. King reſſentoit de la mort de ſa femme ne l'empêcha point de fortifier mon parti par ſes réflexions. Enfin nous remîmes à la voile, avec le ſeul déſir d'arriver promptement en Angleterre. Je n'oſe dire que ma modération fut recompenſée par la juſtice du Ciel; mais en paſſant à la vûë de Madere, nous rencontrâmes une Chaloupe montée de ſix perſonnes qui luttoient contre les flots, c'eſt-à-dire, qui ſe ſervoient de toute leur adreſſe & de toutes leurs forces, pour gagner l'Iſle.

Les flots leur étoient ſi contraires que le ſecours des rames paroiſſoit peu leur ſervir. Auſſi-tôt qu'ils nous eurent apperçus, ils abandonnerent tout autre deſſein, pour ſe laiſſer conduire au vent qui les pouſſoit vers nous. A meſure qu'ils approchoient, nous remarquâmes qu'ils étoient ſi moüillés par les vagues qu'on ne pouvoit diſtinguer la couleur de leurs habits. Enfin nous les reçûmes à bord ; mais ce ne fut pas ſans difficulté. Deux femmes qui étoient dans cette malheureuſe troupe tomberent évanouïes, lorſque leur Chaloupe fut accrochée au Vaiſſeau. Les hommes qui les conduiſoient n'étoient guéres dans un meilleur état. Nous apprîmes d'eux en fort peu de mots qu'ils étoient échappés au plus affreux de tous les naufrages, & que voguant depuis deux jours dans la Chaloupe à la merci des flots, ils nous devoient la vie qu'ils recevoient de notre ſecours. La foibleſſe où ils étoient tous ne leur permettant point de parler davantage, ils nous demanderent la liberté de ſe repoſer & le tems de reprendre leurs forces. On tira de la Chaloupe avec eux quelques

malles, & un coffre fort pésant, dont ils nous recommanderent de prendre un soin particulier. Dès le même jour, une des deux femmes, qui paroissoit âgée de cinquante ans, mourut entre les bras de l'autre qui étoit sa fille; & des quatre hommes, deux nous parurent si mal que nous espérâmes peu pour leur vie.

Nous leur faisions rendre toutes sortes de soins, sans permettre à notre curiosité de les interroger. A peine avions-nous pû distinguer leur Nation, parce que nous ayant reconnus pour Anglois, ils nous avoient parlé dans notre langue, mais avec peu d'éxactitude; & nous ne nous trompions point en les croyant Espagnols. Pendant trois jours ils eurent toute la liberté qu'ils souhaitoient, dans une cabane qu'on leur avoit abandonnée. Le quatriéme, ils firent prier le Capitaine d'y passer. M. Rindekly qui avoit toujours porté ce titre, ne laissa point de me demander si je voulois paroître pour lui, & m'en pressa même, par la seule haine qu'il portoit aux Espagnols. J'y consentis pour l'obliger. On me fit approcher d'un homme qui

paroiſſoit expirant. Il lui reſtoit neanmoins aſſez de voix pour faire entendre le diſcours qu'il me tint, & à ſes Compagnous qui étoient dans la même chambre que lui.

Il me declara qu'il étoit Eſpagnol ; & qu'ayant commandé longtems un Vaiſſeau de guerre en Amérique, il revenoit avec ſa famille pour jouir en Eſpagne de quelques richeſſes qu'il avoit amaſſées. Il avoit eſſuié une furieuſe tempête, qui l'avoit forcé de ſe mettre dans ſa Chaloupe avec ſa femme, ſa fille, & trois hommes de ſon Equipage, & ce qu'il avoit pû ſauver de plus précieux. Son Vaiſſeau avoit péri preſqu'au même moment à ſes yeux, & l'intérêt de ſon propre ſalut, lui avoit fait une cruelle néceſſité de s'éloigner du reſte de ſes gens, dont la plûpart s'étoient efforcés inutilement de gagner ſa Chaloupe à la nage. Après avoir erré pendant deux jours, il s'étoit apperçu que la force des vagues lui avoit fait manquer l'Iſle de Madere, & nous l'avions trouvé dans les efforts qu'il faiſoit pour reprendre le deſſus du vent. Il doutoit qu'il y eût pû réuſſir, puiſqu'ayant paſſé deux

jours & une nuit presque sans nourriture, sa vigueur & celle de ses gens étoit aussi épuisée par le besoin que par le travail. J'en pouvois juger par l'état où je les avois trouvés, par la mort de sa femme, & par la sienne qu'il ne sentoit point éloignée. Les trois Espagnols qu'il avoit avec lui étant des domestiques auxquels il n'avoit qu'une confiance médiocre, il se flattoit de pouvoir faire plus de fond sur des gens tels que nous, dont la politesse & l'humanité le prévenoit en notre faveur. Son plus cher trésor étoit sa fille, quoiqu'il n'estimât pas moins de cent mille ducats les coffres qu'il avoit sauvés du Naufrage. Il me la confioit avec tout le bien qui alloit être son héritage ; & puisque nous allions passer au long de l'Espagne, il me conjuroit de la remettre dans le premier Port où elle voudroit débarquer. Il ajoûta qu'il plaignoit le sort de cette chere fille, qui alloit se trouver plus étrangere dans sa Patrie qu'en Amérique, & qu'il ne pouvoit trop se reprocher un malheureux voïage qu'il n'avoit entrepris que par l'ambition

de paroître en Espagne avec une fortune pour laquelle il n'étoit pas né.

Je l'assurai que dans son malheur, il devoit rendre graces au Ciel de l'avoir fait tomber entre nos mains, & je lui promis avec serment que nous nous ferions un point d'honneur de répondre à sa confiance. Il donna ordre à ses gens d'éxécuter toutes mes volontés, & à sa fille de m'obéir comme à lui. Elle n'avoit pas plus de dix-sept ans. L'abbatement où je la voyois me fit craindre que sa vie ne fut pas plus longue que celle de son pere. Je l'embrassai en lui promettant de prendre pour elle tous les sentimens qui pouvoient adoucir sa perte & faciliter ses affaires. Notre familiarité devint plus étroite après cette explication. J'étois à tous momens dans leur cabane, & je leur rendis toutes sortes de soins; mais le pere n'en eut pas besoin longtems. Je le vis mourir entre les bras de sa fille, après m'avoir repeté, dans les termes les plus tendres, la priere qu'il m'avoit faite de lui tenir lieu de ce qu'elle alloit perdre.

M. Rindekly à qui j'avois rendu

un compte fidelle de mes engagemens, n'approuva pas beaucoup la proposition que je lui fis de nous arrêter à Cadis. Il craignoit les Espagnols autant qu'il les haïssoit. Cependant mes promesses étoient si formelles, que l'honnêteté ne me permettoit pas d'y manquer. Je le forçai d'en convenir, & je tirai sa parole qu'il ne s'y opposeroit point. Dans cet intervalle je consolois la jeune Espagnole, qui se nommoit Anna Pelez, & je m'appercevois avec plaisir que mes consolations n'étoient pas inutiles. Elle perdit encore un de ses trois domestiques, & la santé des deux autres ne paroissoit pas plus assurée; mais la sienne se fortifia de jour en jour. Nous commencions à decouvrir les Côtes d'Espagne, sans qu'elle m'eût encore fait connoître ses desseins, & je persistois toujours dans la pensée de nous arrêter à Cadis; mais lorsque je lui en fis la proposition, elle me pria d'écouter ce qu'elle avoit médité depuis la mort de son pere. Elle étoit née, me dit-elle, en Espagne, mais fille d'un soldat, & sans aucune connoissance de sa famille, qui de l'aveu-

de son pere, étoit fort obscure. Il étoit parti avec elle & sa mere, dans un Vaisseau qui menoit quelques troupes à la Havana, & s'étant distingué par son courage & sa conduite, il étoit parvenu de degrés en degrés à commander un Vaisseau de guerre, sur lequel il avoit trouvé les occasions de s'enrichir. Le désir de s'établir dans sa Patrie, lui avoit fait quitter l'Amérique; & sous la conduite d'un pere, elle n'avoit pas douté qu'elle ne pût trouver quelque agrément en Espagne. Mais le malheur qu'elle avoit eû de le perdre changeoit entierement sa situation. A qui s'adresseroit-elle à Cadis, ou dans une autre Ville, lorsqu'elle n'y connoissoit personne; & si elle cherchoit ses parens dans les Asturies d'où elle sçavoit que son pere étoit originaire, comment pourroit-elle supporter le désagrement de tomber dans une famille vile & pauvre, avec l'éducation qu'elle avoit reçue, & l'habitude où elle étoit de vivre dans le commerce des honnêtes gens! Sa repugnance étoit si forte à paroître en Espagne sans connoissances & sans appui,

que dans l'impuiſſance de retourner ſur le champ à la Havana, & remplie de la confiance que celle même de ſon pere lui avoit inſpirée pour moi, elle ne balançoit point à me demander la permiſſion de me ſuivre en Angleterre. Il n'y avoit point de lieu au monde où elle ne pût vivre heureuſe lorſqu'elle y vivroit avec honneur. Je rendrois témoignage de ſon avanture, & de ſa naiſſance. Je la tenois des mains de ſon pere. Elle ne doutoit pas qu'avec le caractere d'honnête homme, tel qu'elle devoit me le ſuppoſer dans ma Patrie, & le témoignage de tous les gens de notre Vaiſſeau, je ne puſſe contribuer à ſon établiſſement.

Sa réſolution me parut ſi bien affermie que je n'entrepris point de la combattre. M. Rindekly & nos autres amis ne manquerent pas de l'approuver. Nous doublâmes la pointe de l'Eſpagne ſans penſer davantage à Cadis, & le reſte de notre route fut heureux juſqu'à Londres. Je dois remarquer ſeulement que Mademoiſelle Pelez ne gardant plus de reſerve avec moi, remit à mes ſoins tous les

biens qui lui restoient de son pere, & qu'elle m'abandonna de même, la disposition de sa demeure & de sa conduite en Angleterre.

J'étois le seul de notre societé qui eût à Londres une maison prête à la recevoir; car M. Rindekly avoit laissé sa femme avec la mienne, qui étoit sa mere, & ne pouvoit pas se donner tout-d'un-coup un autre logêment. M. Speed, avec ses deux fils, & M. King, étoient comme étrangers dans leur Patrie, après avoir passé plus de trente ans dans les Indes. Je ne pouvois leur offrir de les recevoir tous chez moi. Mais leur voyant pour moi tant de confiance & d'amitié qu'ils sembloient compter sur mes services pour leurs premiers arrangemens, je dépêchai mon Valet de Gravesend, pour avertir ma femme & Madame Rindekly de notre arrivée, avec ordre de loüer, dans le voisinage de ma maison, trois appartemens, pour M. Speed, M. King, & Mademoiselle Pelez. L'impatience de nos femmes les amenerent au-devant de nous dans un Bateau de la Tamise. Quelle joie de se revoir en bonne

ſanté, après une longue abſence & de ſi dangereux voyages ! Madame Rindekly avoit mis heureuſement au monde le premier fruit de ſon mariage, & n'avoit pas manqué de le faire apporter avec elle. Mes deux autres filles n'étoient pas moins aimables que leur aînée, & mon ſecond fils s'étoit formé par une fort bonne éducation. Il faut être pere, mari, & auſſi charmés que nous l'étions de tous ces titres, pour juger des tranſports de M. Rindekly & des miens. Quoique ma femme eût déja pris des meſures pour les appartemens que je lui avois fait recommander, elle avoit conçu que nos amis ne ſe ſépareroient pas de moi le même jour, & ſes ordres étoient donnés pour un ſouper magnifique où nous devions tous nous réünir.

Jamais la joie ne produiſit des effets plus vifs & plus naturels. Mademoiſelle Pelez s'attacha dès le premier jour à ma famille, & s'en fit aimer comme ſi j'euſſe été véritablement ſon pere. M. Speed obſerva beaucoup mes filles, & ſes deux fils ne parurent pas moins ſenſibles aux

agrémens de leurs manieres & de leur figure. Notre ſouper fut une des plus délicieuſes Fêtes du monde. Mais lorſqu'on parla de ſe retirer, je fus ſurpris de voir M. Speed appeller ſes deux fils dans une ſalle voiſine, où il fut quelques momens avec eux. Enſuite m'ayant fait prier d'y paſſer auſſi, il m'adreſſa un diſcours auquel j'étois fort éloigné de m'attendre. Les obligations, me dit-il, qu'il avoit à mon amitié, le goût qu'il avoit pris pour moi & pour ma famille, & celui que ſes deux fils venoient de concevoir pour mes filles, ne lui permettoient pas de remettre au lendemain la propoſition de s'unir plus étroitement à mo.i S'il l'avoit differée juſqu'à Londres, c'eſt qu'il avoit ſouhaité, comme il venoit de s'en aſſurer heureuſement, que ſes fils trouvaſſent dans leur propre cœur des raiſons de ſe conformer à ſes volontés. Il ne perdoit pas un moment, parce qu'il prévoioit qu'à mon retour il ſe préſenteroit plus d'un mari pour mes filles. Il me prioit de tenir compte à ſes enfans de l'ardeur qu'ils avoient à s'offrir les premiers ; & ſe trouvant

riche de ſoixante mille livres ſterlings, il me promettoit de leur en donner chacun vingt-cinq mille, en attendant les dix mille autres, qu'il ſe réſervoit pour vivre, & qu'ils partageroient après ſa mort.

Je l'embraſſai avec reconnoiſſance. Mais étant ſans empreſſement pour marier mes filles, qui étoient fort jeunes, & que j'étois bien aiſe de voir quelque tems autour de moi, je me contentai de lui répondre que ſenſible comme je devois l'être à tant d'amitié, je m'engageois volontiers à ne pas recevoir d'autres gendres que ſes fils. J'ajoutai qu'à l'âge où ils étoient encore, un peu de culture étoit néceſſaire à leurs qualités naturelles, & que je travaillerois de mon côté à rendre mes filles plus dignes d'eux. M. Speed prit ce compliment pour une excuſe honnête, & m'en marqua tant de chagrin, que partagé entre le penchant que je me ſentois pour lui & la crainte de bleſſer l'inclination de mes filles, je me réduiſis à lui demander quelques jours pour laiſſer naître leur penchant, contre lequel il ne devoit pas ſouhaiter plus que

moi qu'elles fussent à ses fils. Il ne put rien opposer à cette demande ; mais pour commencer lui-même à les gagner, il leur fit aussi-tôt présent de quelques diamans d'un grand prix, que je ne les empêchai point d'accepter ; & leur offrant ses deux fils, il leur dit galammment que c'étoient deux Amans qu'il leur avoit amenés de l'extrêmité du monde. Ma femme, qui avoit pris de l'inclination pour Mademoiselle Pelez, en apprenant son avanture, & qui craignit les dangers ausquels une personne de son âge pouvoit être exposée dans un appartement de loüage, trouva le moyen de la loger avec mes filles.

Parmi tant de contentemens ; j'eus le lendemain un sujet d'inquiétude dont je craignis les suites. Les Parens de l'Ecrivain que nous avions emmené n'eurent pas plûtôt appris notre retour, que dans la surprise de ne le pas revoir, & de n'en apprendre aucune nouvelle des gens de notre Equipage, qui avoit été renouvellé entierement depuis sa mort ; ils s'adresserent directement à M. Rindekly. Nous avions peu pensé à sa cassette dans un si long

intervalle. Cependant elle ſe trouvoit encore entre les nôtres, & M. Rindekly, après avoir raconté à ſes parens les circonſtances de ſa mort, ne fit pas difficulté de leur remettre tout ce qui lui avoit appartenu. En viſitant la caſſette, ils y trouverent l'ordre du Miniſtere, qui concernoit nos entrepriſes. Des gens avides, qui étoient fâchés que l'héritage de l'Ecrivain ſe réduisît à d'inutiles papiers, s'imaginerent qu'ils avoient quelque récompenſe à prétendre du Miniſtre en lui remettant une Piece qui ſembloit intereſſer le Gouvernement. En effet la Cour ſe rappella les circonſtances où elle avoit donné cet Ordre. M. Rindekly reçut, dès le jour ſuivant, celui de ſe rendre à Saint James, où le Roi lui-même avoit ſouhaité de l'entendre. On le preſſa beaucoup ſur le détail de nos voyages. Il raconta ingénument les entrepriſes que nous avions formées en divers tems, ſans craindre d'avouer les avantages que nous en avions tirés. Il avertit même le Roi que dans la même caſſette, où la Commiſſion de l'Ecrivain s'étoit trouvée, on trouveroit une deſ-

cription fort étendue de toute la Côte Occidentale de l'Afrique, dont le respect que nous avions crû devoir aux Ordres de la Cour nous avoit empêchés de nous saisir ; & ne faisant pas difficulté d'offrir au Roi la lecture de notre Journal, il se fit honneur d'avoir tenté plusieurs projets extraordinaires que la fortune avoit fait réüssir. Le Roi voulut sçavoir pourquoi nous n'étions pas retournés en Afrique après un essai si avantageux. Il répondit que sans y renoncer pour l'avenir, nous avions été refroidis par la difficulté de tomber dans les Cantons qui portent de l'or, après avoir tiré fort bon parti du premier, & qu'assez differens d'ailleurs de la plûpart des Négocians, nous avions sçû borner nos desirs lorsque nos besoins avoient été remplis.

Notre entreprise à la Marguerite surprit beaucoup le Roi. Mais lorsque M. Rindekly lui eut expliqué avec quelle facilité elle nous avoit réüssi, & combien d'autres espérances auroient pû nous réüssir de même si les vents n'avoient été nos plus grands obstacles ; il s'étonna beaucoup plus

qu'à l'égard du moins des Perles, on laissât recueillir aux Espagnols des richesses dont tous leurs droits n'excluent point les autres Nations, puisque c'est du fond de la Mer qu'elles se tirent, & que dans un élement commun à tous les hommes du monde, elles devoient n'être que le partage du travail & de l'industrie. D'ailleurs, en supposant, par des principes assez reçus à d'autres égards, que certaines parties de la Mer n'ayent pas moins leurs Maîtres que les differens Pays de la Terre, l'état de Pyraterie mutuelle où nous étions depuis longtems avec les Espagnols, justifioit assez nos entreprises. Aussi le Roi regreta-t'il beaucoup nos Perles, & nous permit-il de les mettre au rang des vols continuels dont il demandoit la restitution à la Cour d'Espagne.

L'ambre gris, dont nous avions rapporté une quantité fort considérable, fut un autre sujet d'étonnement pour le Prince. Il ne concevoit pas, dit-il à M. Rindekly, comment les Marchands Anglois négligeoient une pêche si riche. Un Seigneur qui étoit présent qui n'igno-

roit aucune des voyes du commerce, lui répondit, avec vérité, que cette pêche dépendoit beaucoup de la fortune, parce que pour une année heureuſe, il s'en trouvoit quinze & vingt qui ne produiſoient rien ; que les vents apportoient vraiſemblablement ces richeſſes par le roulement des vagues, & que notre bonheur conſiſtoit ſans doute à nous être trouvés aux Bermudes dans une excellente année. Il interrogea M. Rindekly, & ſes réponſes, qui ſe trouverent d'accord avec les idées qu'il avoit ſur cette matiere, lui cauſerent beaucoup de ſatisfaction. Le Roi ſouhaita de voir le plus gros morceau d'ambre gris que nous euſſions trouvé ; il peſoit vingt-quatre livres. Nous mîmes en délibération ſi nous ne devions pas l'offrir à Sa Majeſté. Mais, pour m'expliquer franchement, le ſouvenir des ordres dont on avoit chargé notre Ecrivain, nous perſuada que nous pouvions nous diſpenſer de cette généroſité. Le Roi fit ôter les Cartes Géographiques aux Héritiers de l'Ecrivain, & leur donna une ſomme honnête pour leur faire tirer quelque fruit du ſervice de leur Parent.

Pendant ce tems-là, les ſoins que M. Speed ſe donnoit pour ſe loger réguliérement, & mettre de l'ordre dans ſes affaires, ne l'empêchoient point de ſuivre les vûës auſquelles il s'étoit attaché. Quelques jours ſe paſſerent, pendant leſquels ſes deux fils ne s'éloignerent point un moment de ma maiſon. Je découvris aiſément que mes filles les ſouffroient ſans répugnance, & je m'éloignois moins que jamais de ces deux mariages. Mais lorſqu'on vint à s'expliquer ouvertement, il ſe trouva que celle de mes filles, que l'aîné des Speeds aimoit le mieux, étoit celle qui avoit du goût pour ſon frere, & qu'il en étoit de même de l'autre. Ce caprice de l'amour ſuſpendit tous nos projets; car malgré l'extrême jeuneſſe de mes filles, je m'étois rendu au deſir de M. Speed, à la ſeule condition que ſes deux fils paſſeroient un an ou deux à Oxford ou à Cambridge avant que d'entrer dans les droits du mariage. Ils me firent des plaintes de leur malheur, comme s'il eut dépendu de moi d'y remedier. Je m'expliquai avec mes filles, que j'aurois cru trop jeunes encore pour être capables de ces déli-

caresses de cœur. Mais en m'assurant de leur soumission, elles me protesterent qu'il n'y avoit qu'une déclaration absolue de mes volontés qui pût leur faire surmonter leur inclination.

Je ne vis point d'autre ressource que d'envoyer les jeunes Speeds à l'Université, dans l'espérance que le tems rendroit les uns ou les autres plus raisonnables. Leur Pere y consentit à regret. Nous leur permîmes d'écrire chacun à leur Maîtresse, c'est-à-dire, à celle en faveur de qui leur cœur étoit prévenu; mais après l'aveu que mes deux filles m'avoient fait, elles se crurent autorisées à refuser, chacune de leur côté, des lettres qui ne flatoient pas leur inclination; & ce ne fut qu'après en avoir rejetté plusieurs, qu'elles convinrent de se remettre l'une à l'autre celles de l'Amant qu'elles auroient souhaité. Cette comédie ne fut pas sans agrément pour moi. Mais M. Speed en étoit inconsolable. Dans l'absence de ses enfans, il faisoit leur rolle, en s'efforçant de tourner le cœur de mes filles vers celui dont chacune d'elles étoit aimé. Je lui faisois sentir en vain que ce n'étoit que la moitié de ce qu'il dési-

roit, puisqu'il n'y avoit pas moins de changement à faire dans le cœur de ses fils.

Il arriva dans mon voisinage un événement qui changea beaucoup toutes nos idées. M. . . . Chevalier Baronet fut assassiné dans son lit avec les affreuses circonstances qui ont été connues du public. Son Frere, qui étoit sans biens, se trouvant tout-d'un-coup l'héritier de ses richesses & de son titre, me fit l'honneur de venir me demander une de mes filles en mariage. Il s'étoit passé si peu de tems depuis l'infortune de son aîné, que je ne pus me persuader que le desir de se marier lui fût venu tout-d'un-coup. Mes soupçons étoient fortifiés par la demande qu'il me faisoit de la cadette. Elle étoit la plus jolie, quoique sa sœur le fût beaucoup aussi. Je m'expliquai avec politesse, sans m'ouvrir assez pour lui faire connoître mes véritables inclinations. Mais je ne perdis pas un moment pour approfondir la vérité de mes conjectures. Je fis appeller Henriette ma seconde fille, & je lui demandai si elle connoissoit le Chevalier. Sa rougeur

m'instruisit mieux que ses réponses. Elle me dit pourtant qu'elle l'avoit vû dans quelques maisons où elle s'étoit trouvée avec sa mere. Je feignis d'être mieux informé. Elle me confessa que depuis trois ou quatre mois il étoit passionné pour elle, & par d'autres demandes, je lui fis avoüer qu'elle avoit reçu ses soins. J'étois si bon pere que la confiance ne devoit rien couter à mes enfans. Mes caresses, aidant autant que mes instances à faire parler Henriette, elle m'apprit enfin qu'elle aimoit le Chevalier, & que le rolle qu'elle avoit joué jusqu'alors à l'égard des jeunes Speeds, n'avoit été que pour servir sa sœur aînée, qui n'avoit pas en effet d'inclination pour celui de ces deux Amans qui en marquoit pour elle. Cet aveu ne me donnoit pas plus de facilité à satisfaire M. Speed, & me jettoit dans un cruel embarras du côté du Chevalier, à qui je n'avois point de raison honnête à donner de mon refus, lorsque tout s'accordoit réellement en sa faveur. Il étoit fort galant homme. Je pris le parti de lui ouvrir naturellement mon cœur, en

lui apprenant les engagemens que j'avois avec M. Speed, & la bizarre passion de ses deux fils. Le Chevalier, qui comptoit sur le cœur d'Henriette, ne parut point effrayé de cet obstacle. Il consentit aisément à suspendre ses desirs, sur la seule promesse que je lui fis de ne pas forcer l'inclination de ma fille. Je ne sçai comment je me serois délivré de cet embarras, si la mort du fils aîné de M. Speed n'eût servi au dénoument. L'aînée de mes filles, dont l'inclination pour lui s'étoit fortifiée de plus en plus, tandis qu'il n'en avoit que pour Henriette, en fut quitte pour de la douleur & des larmes; après quoi son cœur se tourna facilement vers celui dont elle étoit aimée. M. Speed, consolé de la perte de son fils par ce changement, ne tarda point à me l'apprendre lorsqu'il s'en apperçut. J'entrai avec joie dans toutes ses propositions, & le Chevalier n'ayant pas manqué de prendre le même tems pour me renouveller ouvertement les siennes, j'eus la satisfaction de voir mes deux filles heureuses par deux mariages aussi favorables à leur goût qu'à leur fortune.

J'aurois eû trop à me louer des faveurs du Ciel, si le cours de tant de prosperités n'eût jamais été interrompu. Trois mois aprés le Mariage de mes filles, j'eus le malheur de perdre ma femme, que j'aimois avec la plus constante passion. Elle étoit fille du celebre M. Rogers, qui avoit passé vingt ans dans les Cours du Nord, chargé des plus importantes affaires du Gouvernement. Il n'en avoit rapporté qu'un bien médiocre qui s'étoit dissipé avec le mien dans les malheureux engagemens que nous avions pris au sisteme de la Mer du Sud. Comme il vivoit encore dans une heureuse vieillesse, j'avois eu la consolation, de lui procurer une vie fort douce depuis le retablissement de mes affaires. Il me rendit ce service avec usure par les soins qu'il prit pour calmer la douleur de ma perte. Rien n'eut plus de force pour la moderer que son propre exemple. Il me racontoit qu'étant à Copenhague en 1709, il avoit essuié la même disgrace par un accident beaucoup plus cruel. Il n'étoit pas moins passioné que moi, pour sa femme, & toutes

les demarches de sa vie se rapportoient au bonheur d'une personne si chere. Etant au lit avec elle, dans une chambre sans poële, parce qu'elle n'en pouvoit supporter l'odeur, il l'entendit se plaindre si souvent de l'excés du froid, qu'ayant appellé ses domestiques, il leur donna ordre d'apporter près de son lit un grand bassin de feu rempli de charbons allumés. L'air en devint plus doux, & sa femme s'endormit comme lui; mais en s'éveillant le matin il la trouva morte à son côté. Un malheur de cette nature, dont il se reprochoit d'être la cause, le jetta dans un désespoir si terrible, que n'en écoutant plus que les mouvemens, il resolut de se délivrer de la vie par le même genre de mort qui lui avoit ravi sa femme. Dès la nuit suivante, au lieu d'un bassin de charbon, il en fit mettre plusieurs dans sa chambre, & se faisant un plaisir d'avaler la vapeur empoisonnée, il se flatta de rejoindre bientôt ce qu'il aimoit. Cependant, soit que ses domestiques eussent pris secretement des mesures pour en empêcher l'effet, soit que

ſon temperament ſe trouvât plus fort que le poiſon, il ne parvint pas même à cauſer le moindre deſordre dans ſa ſanté. Ce fut en réflechiſſant ſur l'excés où ſa douleur l'avoit emporté, qu'il reconnut par degrés que le ſort des hommes étant entre les mains du Ciel, il eſt également contraire à la raiſon de ſe plaindre de la mort & de la vie, & que la ſoumiſſion ſeroit indiſpenſable quand elle ne ſeroit pas néceſſaire. Cependant les plus ſages réflexions ont ſi peu de force contre le ſentiment, que j'eus beſoin d'une année entiere pour mettre quelque modération dans mes regrets.

Je n'étois pas d'un âge auquel on pût donner encore le nom de vieilleſſe. J'avois quarante-deux ans, & la fatigue de mes voïages n'avoit point été aſſez violente pour alterer mon temperament. Cette raiſon m'avoit fait penſer, après la mort de ma femme, que la bienſéance ne permettoit plus à Mademoiſelle Pelez de vivre chez moi, & ſa propre vertu lui avoit fait naître là deſſus des ſcrupules. Cependant M. Rogers même, qui de-

meuroit aussi dans ma maison, & mes filles, qui y étoient continuellement, furent d'avis que ce changement n'étoit pas nécessaire. Leur conseil renfermoit d'autres vûës que je ne penetrois pas. Ils avoient jugé que la confiance & l'amitié qu'ils voyoient pour moi à Mademoiselle Pelez, pouvoit être utile à ma consolation, & que tôt ou tard je penserois peut-être à me lier plus étroitement avec elle. Ils m'aimoient; ils me devoient tous leur bonheur; leur passion commune étoit de contribuer au mien. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins qu'ils me firent l'ouverture de leurs idées. Ils commencerent par Mademoiselle Pelez, dont ils voulurent connoître les dispositions. Après avoir employé beaucoup d'adresse à les pressentir, ils crurent s'appercevoir que son attachement pour moi étoit aussi propre que l'amour à lui faire recevoir agréablement la proposition de notre mariage, & de ce moment, ils s'attacherent tous ensemble à m'en inspirer le désir. Je n'ai pas compté de combien cette entreprise avoit précédé la guerison de ma tristesse; mais

il eſt certain que je fus très longtems ſans comprendre leurs intentions. Je voyois dans Mademoiſelle Pelez des bontés & des ſoins que je n'attribuois qu'à ſon amitié. Mes enfans ne s'éloignoient pas un inſtant de chez moi, pour lui donner la facilité d'être inceſſament comme eux dans mon appartement. Je m'applaudiſſois de l'excellence de leur naturel, & je ne demandois pas au Ciel d'autres plaiſirs ni d'autres biens.

Enfin M. Rogers crut l'amour ſatisfait & la bienſéance remplie par une année de deüil. Il me propoſa naturellement, pour la ſatisfaction de mes enfans & pour la mienne, de m'engager dans un ſecond mariage; & ſans me laiſſer le tems de répondre, il me parla de Mademoiſelle Pelez comme d'une femme à qui il verroit occuper avec joie la place de ſa fille. Je laiſſe toutes les objections qui furent priſes encore de ma perte; mais lorſque la raiſon m'eût fait confeſſer que les plus juſtes douleurs ne peuvent être éternelles, j'eus peine à me perſuader qu'une fille de vingt ans pût accepter l'offre de ma main.

On n'attendoit que cette difficulté pour m'aſſurer qu'on ne tarderoit point à la détruire. Sur le champ M. Rogers paſſa chez Mademoiſelle Pelez ; & me l'ayant amenée, je fus ſurpris de lui entendre dire, que la propoſition qu'elle venoit de recevoir étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. En vain je combattis & ſes bontés, & mes propres déſirs, qu'un incident ſi flatteur fit naître avec plus d'empreſſement que je ne m'en ſerois défié. Je lui repreſentai mon âge, ſa jeuneſſe & ſes eſperances. Enfin lui entendant repeter qu'elle ſe devoit toute entiere à ſon pere & à ſon bienfaiteur, je lui propoſai mon Fils, qui n'avoit beſoin que de peu d'années pour être en état de lui offrir ſon cœur & de l'épouſer avec plus d'égalité. Elle ſe plaignit d'être moins heureuſe à m'inſpirer de la tendreſſe que de la géneroſité & de la compaſſion, & la fin de ce combat fut de regler le jour de notre mariage.

Je me dois ce témoignage, que l'eſtime & l'amitié étoient encore les ſeuls ſentimens qu'elle m'eût inſpirés,

Ma complaisance pour mes enfans fit le reste. Mais que de charmes ne decouvris-je point dans cette aimable Espagnole, lorsqu'elle m'eût rendu le maître de son cœur & de tout son bien. Tout ce que je devois à la fortune ne me parut pas comparable à ce nouveau bienfait. Aussi ne puis-je représenter la douceur de ma vie, ni l'air de prospérité & de joie qui sembloit distinguer ma famille entre les plus heureuses de Londres. Il ne me restoit qu'un fils, dont l'établissement ne pouvoit me causer d'inquiétude. Mon Etoile me dispensa encore de ce soin, en lui procurant une fortune independante de moi.

Ma femme m'ayant donné un fruit de notre mariage dès la premiere année, il sembloit que cet accroissement d'héritiers retranchât quelque chose aux espérances de mon Fils. Quoique je fusse assez riche pour ne pas craindre de laisser pauvre aucun de mes eufans, je songeai aussi-tôt à faire tout ce qui dépendroit de moi pour celui qui avoit les premiers droits à mes soins. Je pensois à lui ceder la part que j'avois au fond du commerce

de

de la Jamaïque, & même à le faire partir pour cette Colonie avec un Vaisseau richement chargé dont je voulois lui abandonner la propriété. Mais l'amitié avoit déja pourvû à son établissement dans le cœur de M. Kyng. Ce riche vieillard se trouvoit sans autres héritiers que des parens qu'il connoissoit à peine, & dont la parenté même étoit fort obscure. Il avoit pris de l'inclination pour mon Fils. Aussi-tôt qu'il m'en vit un de ma seconde femme, il forma la résolution d'adopter l'autre; & ce qui n'étoit encore qu'un projet pour l'avenir, lui parut une nécessité pressante lorsqu'il eut appris que je destinois mon fils pour la Jamaïque. Il ne s'ouvrit à moi que pour obtenir mon consentement; & sans me communiquer le détail des articles, il institua, par un Acte dans les meilleures formes, mon fils pour son héritier principal. Sa succession valoit mieux que tout mon bien. Aussi mit-il, pour la premiere clause de l'adoption, que mon fils renonceroit à mon héritage, & prendroit même son nom en se mariant. Il n'eut pas

la consolation de joüir longtems du fruit de sa générosité ; mais ne voulant pas quitter la vie sans avoir achevé son ouvrage, il souhaita au lit de la mort de voir célébrer à ses yeux le mariage de l'héritier qu'il s'étoit donné. Il avoit consulté ses inclinations pour lui choisir une femme qui n'étoit pas sans bien, & qui méritoit encore plus l'attachement d'un honnête homme par son esprit & son mérite. Cependant comme les plus belles espérances se trouvent quelquefois démenties par l'événement, ce mariage n'a pas été le plus heureux de ma famille, & divers incidens, qui n'ont eu que trop d'éclat, ont conduit enfin mon fils & sa femme à leur séparation.

Pendant six ans qui s'étoient passés depuis mon retour des Indes jusqu'à la séparation de mon fils & de sa femme, je n'avois pas eu d'autres chagrins que ceux que j'ai rapportés, & comme ils étoient des suites nécessaires de la condition humaine, j'avois trouvé dans les circonstances de ma situation de quoi me consoler. Mais cette premiere altéra-

tion de la paix de ma famille, & l'impuissance où je me vis, après beaucoup de soins, d'y apporter du remède, fut une source de chagrins qui a répandu de l'amertume sur toute ma vie. Peu de tems après je fus un peu dédommagé par le retour de mon aîné, qui après la mort de M. Thorough, son beau-pere, prit le parti de laisser toutes ses affaires entre les mains d'un Facteur, & de revenir à Londres avec sa femme. Leur fortune, qui étoit déja fort considérable, n'avoit fait qu'augmenter par son application. Mais il s'étoit engagé fort avant dans les nouvelles entreprises de la Georgie; & quand le desir de se revoir dans le sein de sa famille n'auroit pas suffi pour le rappeller en Angleterre, son interêt l'auroit obligé d'y revenir pour solliciter la Cour en faveur de la nouvelle Colonie.

Il étoit un des principaux membres de l'honorable Compagnie qui avoit entrepris de peupler, sous le titre de Georgie, tout ce grand espace qui est au Sud de la Caroline, entre la Riviere de Savannah, celle d'Alatamaha, & les Monts Apalaches. D'une

Riviere à l'autre on compte environ cent milles ; & dans l'enfoncement, depuis la Mer jusqu'aux Monts, on n'en compte pas moins de trois cens. Vers la fin du mois d'Août 1732, le Chevalier Gibert Heathcote avoit obtenu une Charte de Sa Majesté pour l'établissement régulier de cette Colonie. Il en fit avertir le public, pour engager d'autant plus, dans son enprise, les personnes riches & charitables, qu'il se proposoit, avec l'utilité de sa Compagnie, d'aider une infinité de pauvres familles, en leur procurant le moyen de subsister par leur travail. Sans compter que l'espérance qu'on avoit de tirer de la soie de la Georgie, & d'épargner par conséquent à l'Angleterre plus de cinq cens mille livres sterling qu'elle fait passer tous les ans en Italie pour s'en procurer, étoit un avantage considérable pour notre commerce. Mon fils, qui demeuroit encore à la Jamaïque, se sentit porté, par un penchant particulier, à mettre une grosse somme dans cette association, sur-tout lorsqu'il eut appris que le Parlement l'avoit encouragée jusqu'à fournir dix

mille livres sterling. Comme il avoit eu continuellement les yeux sur les essais du premier embarquement, il me communiqua ce qu'il crut propre à orner le Journal de mes Voyages.

Le 6 de Novembre de la même année, le Capitaine Thomas partit de Londres, à bord de l'Anne, Vaisseau de deux cens tonneaux, avec cent hommes destinés à jetter les fondemens de la nouvelle Colonie. Ils emportoient toutes sortes d'instrumens, d'armes & de munitions. Le 15 M. Jacques Oglethorpe, un des Directeurs, qui étoient au nombre de vingt trois, parmi lesquels on comptoit Mylord Antoine Shaftsbury, Mylord Jean Percival, Mylord Jean Tyrconnel, Mylord Jacques Limerick, & Mylord Georges Carpenta, se rendit à Gravesend où il s'embarqua sur le même Vaisseau, & le 15 de Janvier de l'année suivante, ils arriverent heureusement à la Caroline.

Le Gouverneur de cette Province leur fit un accueil favorable. Il chargea M. Middleton, Pilote du Roi, de conduire leur Vaisseau à Port-Royal; il donna des ordres pour faire accom-

pagner de-là l'Equipage jusqu'à la Riviere de Savannah, & ses soins allerent jusqu'à faire construire, sur leur route, des cabannes pour les loger pendant la nuit. En dix heures ils arriverent à Port-Royal. Le 18 M. Oglethorpe prit terre dans l'Isle de Trench, & laissa une garde sur la pointe de cette petite Isle qui commande le Canal, & qui est à moitié chemin, entre Beaufort & la Riviere de Savannah. M. Watts, Lieutenant d'une Compagnie Franche de Beaufort, M. Farrington, Enseigne, & d'autres Officiers des Places voisines, se joignirent encore à lui pour l'escorter; enfin ils arriverent le vingt à la vûë de la Riviere de Savannah, & leur premiere entreprise fut de choisir un lieu pour s'établir. Ils s'arrêterent à dix milles au-dessus de l'embouchure. La Riviere forme dans ce lieu une belle demie-lune en tournant au Sud. La Plaine est large de cinq ou six milles sur la longueur d'un mille. On peut faire remonter jusqu'à ce lieu des Vaisseaux qui demandent douze pieds d'eau. Ce fut au centre de la Plaine, sur le bord de la Riviere, que M. Oglethorpe

résolut de former une Ville. Le Paysage y est d'une beauté infinie.

Toute la Colonie s'y étant rassemblée le 1 de Février, on se logea sous des tentes pour commencer par le travail des fortifications. A cinquante milles, au long de la Riviere, est une petite Nation Indienne qu'on avoit eu la précaution de gagner par des caresses & des présens; de sorte que l'entreprise fut poussée sans aucune crainte. On avoit même plusieurs raisons d'esperer que ces Indiens reconnoîtroient la Jurisdiction de l'Angleterre, & dans une espece de Traité qu'on avoit fait avec eux, on étoit convenu qu'on leur apprendroit notre méthode de cultiver la terre, & qu'on prendroit leurs enfans pour les instruire dans nos Ecoles. M. Oglethorpe donna le nom de Savannah à sa Ville, par la seule raison qu'elle est sur cette Riviere. Il n'en eut pas d'autre non plus pour choisir ce lieu que l'agrément de sa situation, & la persuasion qu'il seroit fort sain, parce qu'il avoit remarqué que les arbres n'y étoient pas couverts de mousse, ce qui marque beaucoup d'humidité.

Tandis qu'on s'animoit au travail, M. Oglethorpe vit arriver de la Caroline le Colonel Bull, chargé d'une Lettre de M. Jones, Gouverneur de cette Province, pour lui apprendre ce que le Conſeil de Charles-town vouloit faire en faveur du nouvel établiſſement. M. Oglethorpe réſolut, ſur cet avis, de ſe rendre lui-même à Charles-town. Mais avant que de s'éloigner de ſes gens, il traça les rues, la place des maiſons, celle du marché. La premiere maiſon fut faite entiérement de planches.

Les ſecours que M. Oglethorpe reçut à Charles-town, conſiſterent en bled, en ſemences, & dans une ſomme d'argent, qu'il employa auſſi-tôt à ſe fournir de beſtiaux. Il retourna auſſi-tôt à Savannah par la Maiſon du Colonel Bull, qui eſt ſituée ſur la Riviere Ashley, où il reçut la viſite de M. Guy, Miniſtre de la Paroiſſe de Saint Jean, qui lui apporta une honnête contribution de ſes Paroiſſiens. En arrivant à Savannah, il trouva que M. Wiggau, ſon Interprête, avoit commencé un Traité fort avantageux avec les Creeks, Nation Indienne

composée autrefois de dix Tribus, mais réduite aujourd'hui à huit, qui ont chacune leur Roi, quoiqu'elles vivent dans une étroite alliance, & qu'elles parlent la même langue. M. Oglethorpe reçut les Chefs de cette Nation dans une des maisons de sa nouvelle Ville. Il y avoit un air de dignité dans leur cortege :

De la Tribu de Coweta.

Yahou Lakee, Roi de la Tribu, qu'ils appellent Mico.

Essaboo, Chef de la Guerre.

Huit Hommes de suite & deux Femmes.

De la Tribu de Cussetas.

Cusseta, Roi ou Mico.

Tatchiquatchi, Chef de la Guerre.

Quatre Hommes de suite.

De la Tribu d'Owseecheys.

Ogecse, Mico.

Neathlouthko, Chef de la Guerre, & Ougaki, Conseiller.

Trois Hommes de suite.

De la Tribu de Cheechaws.

Outhletebva, Mico.

Thlauthothlukce, Chef de la Guerre, Figer & Sootamilla, autres Chefs.

De la Tribu d'Echetas.

Chutabeeke & Robin, deux Chefs de Guerre. Le second avoit été élevé parmi les Anglois.

Quatre Hommes de suite.

De la Tribu de Palachucolas.

Gillatee, Chef de la Guerre.

Cinq Hommes de suite.

De la Tribu d'Oconas.

Oeckachumpa, Mico.

Coowoo, Chef de la Guerre, & quatre Hommes de suite.

De la Tribu d'Eusaule.

Tomanmi, Chef de la Guerre, & quatre Hommes de suite.

Tous ces Indiens s'étant assis, Oeckachumpa, vieillard d'une fort haute taille, fit un discours, qui fut interpreté par M. Wiggan & M. Musgrove. Il commença par reclamer toutes les terres qui sont au Sud de la Riviere de Savannah, comme l'ancienne possession des Creeks Indiens. Il dit ensuite que quoique leurs Peuples fussent pauvres & ignorans, celui qui avoit donné la vie aux Anglois l'avoit donneé aussi aux Creeks, mais qu'à la vérité celui qui avoit donné la sagesse aux uns & aux autres en

avoit donné beaucoup plus aux Blancs; qu'il étoit persuadé que le grand pouvoir qui résidoit au Ciel, (en prononçant ces paroles il étendit les bras, & il leva le son de sa voix) avoit envoyé les Anglois dans le Pays pour l'instruction des Indiens, & pour celle de leurs femmes & de leurs enfans; que par conséquent les Indiens leur abondonnoient volontiers les Terres dont ils ne faisoient pas d'usage; que ce n'étoit pas seulement sa propre opinion, mais encore celle des sept autres Tribus qui composoient la Nation des Crecks, & qui avoient envoyé leurs Chefs avec des présens de peaux, qui étoient toute leur richesse. A ces mots, tous les Chefs jetterent un paquet de peaux devant M. Oglethorpe. Le Prince Creck ajouta, que c'étoit ce que sa Nation possedoit de plus précieux, & qu'elle l'offroit de bon cœur aux Anglois. Il finit en remerciant M. Oglethorpe du bon accueil qu'il avoit fait à un Creck, nommé Tomochichi, qui étoit son parent, & fort brave homme, dit-il, quoiqu'il eût été banni par la Nation des Crecks. Il dit en-

core qu'il n'ignoroit pas que la Na-des Cherokees avoit tué quelques Anglois ; mais que si M. Oglethorpe en marquoit quelque desir, les Crecks feroient une incursion dans leur Pays, ravageroient leurs maisons, & tireroient d'eux une pleine vengeance.

Après cette Harangue, Tomochichi, qui étoit dehors avec quelques Indiens de sa suite, se présenta dans l'Assemblée. C'étoit un homme de fort bonne mine. Il fit une profonde inclination à M. Oglethorpe, & lui dit : J'étois un malheureux banni. Je me suis adressé à vous dans ma pauvreté, avec l'espérance que vous m'accorderiez quelque part à cette Terre, proche le tombeau de mes Ancêtres, mais non sans crainte qu'étant plus fort que moi vous ne me causassiez quelque mal. Vous m'avez reçu humainement ; vous m'avez donné de la nourriture & des terres.

Tous les autres Micos firent successivement leur Harangue ; ensuite on dressa les articles du Traité, qui furent signés par tout les Micos, & par M. Oglethorpe. On leur donna pour présent à chacun, une chemise, un

habit galoné, & un chapeau bordé. Tous les Chefs de guerre eurent un habit & un manteau. On distribua aux gens de la suite, du gros drap pour se vêtir, & d'autres présens de peu d'importance.

Les articles du Traité furent : 1°. Que les Crecks auroient la liberté d'apporter dans les Villes & les habitations de la Colonie toutes sortes d'effets propres au commerce, qui seroient payés suivant le prix dont on conviendroit par le Traité.

2°. Que de part & d'autre les injures seroient réparées, & les restitutions faites avec beaucoup d'exactitude, & que les Criminels seroient jugés & punis suivant les Loix Angloises.

3°. Que les Anglois ne feroient point, avec les autres Indiens, de commerce préjudiciable au Traité.

4°. Que les Anglois posséderoient les Terres dont les Crecks ne faisoient point d'usage; mais à condition qu'à l'établissement de chaque Ville nouvelle les Chefs Anglois s'assembleroient avec les Chefs des Crecks, pour régler les limites de chaque Territoire.

5°. Que les Crecks rendroient tous les Négres qui s'étoient ſauvés des Habitations Angloiſes, & qu'ils les conduiroient eux-mêmes, ou à Charles-town ou à Savannah, ou à Patachucola, à condition qu'on leur payeroit pour chaque Négre deux habits, ou l'équivalent en autres effets; & que pour les Négres qui prendroient la fuite en retournant chez les Anglois, & que les Crecks pourroient tuer & repreſenter morts, on payeroit ſeulement un habit ou l'équivalent.

6°. Que les Crecks ne recevroient point dans le Pays d'autres Blancs, & n'aideroient pas d'autres Nations à s'y établir.

Les Chefs Indiens mirent à ce Traité la marque de leurs familles. C'étoit faire beaucoup que de lier ſi ſolemnellement ces Barbares. M. Oglethorpe chargea MM. Saint Julien & Scott de préſider à la continuation des ouvrages, & ſe rendit à Charles-town pour retourner de-là en Angleterre.

Le 14 de Mai on vit arriver, à la nouvelle Ville de Savannah, le *Jacques*, Vaiſſeau de cent tonneaux, commandé par le Capitaine Yoakley, avec un bon nombre de Paſſagers, &

des provisions pour la Colonie. Il s'approcha contre la Ville, où il reçut le prix qui avoit été proposé pour celui qui remonteroit le premier la Riviere jusqu'à ce lieu. Il trouva l'entrée & le Canal fort bon pour des Vaisseaux d'un beaucoup plus grand poids que le sien. M. Yoakley apportoit des secours considérables pour la Colonie. On appliqua les sommes d'argent à divers usages : Une partie fut employée à des usages religieux, c'est-à-dire, à la construction d'une Eglise, & au salaire des Ministres & des Maîtres d'Ecole. L'Agriculture & la Botanique en emporterent aussi une grande partie. Il se trouvoit déja 14822 livres sterling de dépenses utiles. Le nombre des Habitans de Savannah montoit à 618 personnes, c'est-à-dire 320 hommes, 113 femmes, 102 garçons, & 83 filles, entre lesquels on comptoit 21 Maîtres & 106 Domestiques qui avoient fait le voyage à leurs dépens, & sans autre engagement que leur volonté.

Avant que de partir pour l'Europe, M. Oglethorpe envoya M. Jones pour faire un Traité d'alliance & de com-

merce avec la Nation des Chactaws.
Tel étoit l'état de la Georgie en 1733, lorfque mon fils revint de la Jamaïque à Londres. Il s'employa auffi-tôt pour obtenir du Miniftere, de nouveaux fecours d'hommes & de provifions, & fur tout pour procurer à la Colonie quelques pieces d'artillerie, fans lefquelles on n'eft jamais fûr de contenir les Indiens dans la fou-miffion. Mais l'année fuivante, M. Oglethorpe arriva lui-même à Londres, ayant à Bord le Mico Tomichichi, la Reine Senauki fa femme, le Prince Toonakouki leur neveu, avec Hifpilli, Chef de la Guerre, & cinq autres Chefs, nommés Apakouf-ki, Stimalcki, Sintouki, Stingvitski, & Umpiki. Ils furent logés à l'Office de Georgie, dans la Cour du vieux Palais, où l'on prit foin qu'il ne leur manquât rien. On les fit habiller proprement, & la Cour étant alors à Kenfington, ils y furent conduits par les Officiers du Roi. Tomochichi préfenta au Roi quantité de plumes d'aigles, qui font le plus refpectueux de leurs préfens, & lui fit ce difcours.
» Je vois aujourd'hui la Majefté de

» votre face, la grandeur de votre
» Maiſon, & le nombre de votre
» Peuple. Je ſuis venu pour le bien
» de toute la Nation, qui ſe nomme
» les Crecks, renouveller la paix
» qu'ils ont depuis longtems avec les
» Anglois. J'ai fait un long voyage
» dans mes vieux jours, quoique je
» n'en aie aucun avantage à recueil-
» lir pour moi-même. Je ſuis venu
» pour le bien des enfans de la Na-
» tion des Crecks, afin qu'ils puiſ-
» ſent être inſtruits dans la ſcience des
» Anglois. Ces Plumes ſont des Plu-
» mes d'Aigle, qui eſt le plus leger
» de tous les Oiſeaux, & qui fait le
» tour de toutes les Nations. Elles ſi-
» gnifient parmi nous la paix & l'u-
» nion. Nous vous les préſentons, ô
» grand Roi, comme le ſigne d'une
» Paix éternelle. O grand Roi, s'il
» vous plaît de me charger de vos or-
» dres, je les rapporterai fidellement
» à tous les Rois de la Nation des
» Crecks.

Le Roi fit une réponſe gracieuſe à ce diſcours, en aſſurant Tomochichi de ſon amitié & de ſa protection. Le jour ſuivant un Indien de ſa ſuite

mourut de la petite vérole, & fut enterré à la mode de leur Pays, dans le Cimetiere de Saint Jean. On enveloppa le corps dans deux couvertures de laine; on mit une planche dessus & une dessous, qui furent liées avec une corde, & dans cet état on l'enferma dans un cercueil. Il n'y eut de présent à la sépulture que Tomochichi, trois ou quatre de ses gens, le Marguillier de l'Eglise de Saint Jean & le Fossoyeur. Lorsque le corps fut mis dans la fosse, on y jetta les habits du mort, avec quantité de colliers de verre, & quelques pieces d'argent. On n'oublia point d'y jetter aussi une petite plaque de cuivre, sur laquelle on avoit gravé le nom du mort, sa Nation & le sujet de son voyage.

Les Ambassadeurs Crecks passerent quelques mois en Angleterre, pour attendre un secours extraordinaire qui se préparoit du côté de l'Allemagne, & que les sollicitations de mon fils ne servirent pas peu à faire recevoir. C'étoient des Emigrans de l'Archevêché de Saltzbourg, qui ne firent pas difficulté d'aller à l'extrêmité du

monde pour se dérober aux persécutions de leur Archevêque. Ils s'embarquerent, avec Tomachichi & toute sa suite, à bord du Vaisseau *le Prince de Galles*, sous le commandement du Capitaine Georges Dumbar, qui étoit un des meilleurs amis de mon fils. Ils arriverent le 27 de Décembre à Savannah, d'où M. Dumbar écrivit aussi-tôt cette Lettre à mon fils.

Nous avons heureusement atteint la Côte de la Georgie, & les rives de la Savannah. En débarquant dans la nouvelle Ville du même nom, j'appris que les Espagnols avoient passé la Riviere d'Ogeeche; je remis à la voile aussi-tôt pour aller faire mes observations sur les Côtes. Tomochichi m'auroit accompagné si ses affaires ne l'avoient forcé de retourner chez les siens; mais trois Chefs de la même Nation se sont offerts à me suivre, & sont effectivement avec moi.

Le 8 de Janvier, j'arrivai à Thunderbolt, où les Habitans de cette Colonie ont si bien nettoyé le terrain & l'ont semé avec tant d'industrie, qu'ils ne peuvent manquer de recueil-

lir une Moiſſon abondante à la premiere ſaiſon. Ils y ont déja bâti plusieurs maiſons, & tous leurs projets s'avancent fort heureuſement. Le ſoir je paſſai à Skidaway, où les progrès me parurent encore plus conſiderables, ſoit pour la culture des terres, ſoit pour la conſtruction des édifices. On s'eſt d'ailleurs aſſez bien fortifié dans ces deux nouvelles Places de la Georgie. La garde s'y fait la nuit & le jour avec une régu arité extrême. J'ai laiſſé, ſuivant mes ordres, quatre canons dans chacune. C'eſt autant qu'il eſt néceſſaire pour tenir les Indiens dans le reſpect. Le 9 je continuai ma route, & ſortant de la Savannah, je pris au Sud, en viſitant non ſeulement les Côtes, mais toutes les petites Iſles, juſqu'à celle de Jekil qui eſt à l'embouchure de la riviere d'Altamaha ; mais je ne trouvai nulle part ni d'Eſpagnols ni d'autres Ennemis, & les Indiens que je rencontrai me comblerent de careſſes. Je ſuis retourné le 19 à Savannah, d'où je vous écris par le Hopewell, qui va mettre à la voile. Je ferai ici ma carguaiſon. Je ſuis en marché pour 800

barils de ris, pour de la poix, du tar, & d'autres productions naturelles de la Georgie, dont j'espere de l'avantage. Que ne doit-on point attendre de cette belle Colonie, lorsqu'elle sera fortifiée & soigneusement cultivée ?

Au mois de Mai 1735, les Habitans de Savannah avoient fini presqu'entierement leur Fort, & leurs maisons, dont la plûpart sont de brique, étoient déja en fort grand nombre. Au commencement de Janvier de l'année suivante, cent cinquante Montagnards Ecossois arriverent à Savannah, dans le dessein de s'établir sur la frontiere de cette Colonie qui touche aux Terres des Espagnols. Ils s'arrêterent quelque tems à Savannah, pour attendre M. Oglethorpe qui devoit y retourner de Londres; mais ennuiés de son retardement, ils se rendirent d'eux-mêmes sur les bords de la Riviere Alatamaha, & s'y firent un établissement à douze mille de la mer. Ils commencerent par construire un petit Fort, où ils mirent quatre pieces de canon qu'ils avoient apportées. Ils bâtirent un Corps-de-Garde, un Magasin, une Chapelle, & plusieurs Barraques aus-

miner les raisons qu'ils avoient de souhaiter ce changement. La distance est d'environ une journée de chemin. Il fut surpris de trouver déja un pont de brique, long de quinze pieds & large de dix, bâti sur la riviere, quatre bons édifices de charpente pour l'Eglise & les Ecoles, un Magasin public, un Corps de Garde, & quantité de maisons, que les Saltzbourgeois étoient resolus d'abandonner pour s'établir dans un autre lieu. Il s'efforça de leur ôter cette pensée; mais leurs raisons leur paroissant les plus fortes, il fut obligé de se rendre à leurs prieres & à leurs larmes. Le lieu où il leur permit de fonder une autre Ville a pris le nom du nouvel Ebenezer. M. Oglethorpe alla prendre possession le 12, de l'Isle de Saint Simon, où il arriva en deux jours. Il y laissa du monde pour bâtir un Fort & s'y former aussi un établissement.

Ensuite il visita les Ecossois dans leur Ville de Darien, dont il trouva les ouvrages fort avancés, & la campagne déja changée de forme aux environs. Etant retourné quelques jours après

après à l'Isle de Saint Simon, il n'admira pasmoins la diligence des gens qu'il y avoit laissés. Le Fort dont il avoit tracé le plan devoit être flanqué de quatre Bastions, défendus par un large fossé & par quelques ouvrages exterieurs. Il avoit déja pris sa forme, & l'entreprise fut achevée au mois d'Avril de la même année. Derriere le Fort, M. Oglethorpe marqua le lieu d'une bonne Ville; & distribuant le terrain à ses gens, il les exhorta à profiter de la saison pour la culture des terres autant que pour les édifices.

Après son retour de l'Isle de Saint Simon, le Mico Tomochichi & son neveu vinrent le visiter à Savannah avec un corps de leur Nation, & lui apporterent une si grande quantité de Chevreuils, que pendant plusieurs jours toute la Colonie n'eut pas d'autre nourriture. Ils lui dirent que leur dessein étoit d'aller à la chasse du buffle jusqu'aux frontieres des Espagnols. Mais jugeant par quelques mots qui leur échaperent, qu'ils pensoient à tomber sur les Gardes de l'Espagne, il leur proposa, dans cette crainte, de partir avec eux &

de les accompagner. Tomochichi le prit au mot, en lui disant qu'il étoit bien aise de lui faire voir jusqu'où s'étendoient les Terres de sa Nation. Le premier jour ils le conduisirent dans une Isle qui est à l'entrée du Sund de Jekil, où il fut charmé de la situation d'un lieu qui lui parut commander absolument les embouchures de cette Riviere. Il y laissa un parti d'Ecossois, sous la conduite de M. Hugh Mackay, & leur ayant tracé le plan d'une Ville, il la nomma Saint André. Toonakowki, neveu du Mico, ayant tiré par hazard une montre qu'il avoit reçuë à Londres de M. le Duc Cumberland, on en prit occasion de donner à l'Isle le nom d'*Isle de Cumberland*.

Le jour suivant, ils passerent le Clothogotheo, qui est une branche de la Riviere d'Alatamaha, après laquelle ils découvrirent une autre Isle, de la longueur d'environ seize milles, qui charma leurs yeux par la multitudes d'Orangers, de myrthes, & de vignes sauvages qu'ils y apperçurent. On lui donna le nom de l'*Isle Amelie*. Le troisiéme jour, étant assez près

des Vedettes Eſpagnoles, M. Oglethorpe remarqua que ſes Indiens ſembloient ſe diſpoſer à leur aller faire une inſulte. Il eut aſſez de pouvoir ſur Tomochichi pour l'en empêcher, & deſcendant la Riviere de Saint Jean, il doubla la pointe de Saint Georges, qui eſt du côté Septentrional de cette Riviere, & le point le plus Méridional du Domaine des Anglois, dans le Continent de l'Amérique. Les Eſpagnols ont une Garde de l'autre côté de la Riviere.

M. Mackay, dont on a déja cité le nom, ayant reçu ordre de faire par terre le voyage de Darien à Savannah, pour meſurer l'éloignement, trouva 70 milles de diſtance en droite ligne, & 90 par les chemins praticables.

La Ville de Savannah eſt augmentée aujourd'hui juſqu'à 140 Maiſons régulieres, outre les Barraques & les Magaſins. Elle a une Cour de Juſtice, qui ſe tient toutes les ſemaines. Avec les Villes d'Ebenezer, de Puryſbourg, & les autres lieux que j'ai nommés, on fonda, dans le cours de la même année, la Ville d'Auguſta, dans un

canton fort agréable,& si fertile, qu'un arpent de terrain produit près de trente boisseaux de bled d'Inde, qui est l'aliment ordinaire pour toutes les personnes du commun, & qui continuera vraisemblablement de l'être, comme dans nos autres Colonies du Continent. Augusta de la Georgie s'est déja fait un commerce fort avantageux avec les Indiens ; & le voisinage de tant de Nations, avec lesquelles le tems ne manquera point de la lier, pourra la rendre quelque jour un de nos meilleurs Etablissemens. Elle est par eau à deux cens trente six milles de l'embouchure de la Riviere, & les plus grandes Barques peuvent descendre jusqu'à la Ville de Savannah. Il s'y rend au printems une multitude d'Indiens de la Caroline & de la Georgie. On y compte déja près de six cens Blancs, & les Directeurs y entretiennent une petite Garnison, qui sert beaucoup à fortifier le commerce par la sûreté qu'elle y établit. La Ville est située sur un terrein assez élevé, au bord de la Riviere. On a ouvert des chemins de plusieurs côtés, de sorte qu'on peut aller sûrement par terre

d'Augusta à Ebenezer, à Savannah, & dans les Habitations des Cheokees, qui sont au Nord-Ouest d'Augusta. Les Crecks sont à l'Ouest; leur principale Habitation se nomme Cowetas, à deux cens milles d'Augusta; & sur leur frontiere, on a bâti un petit Fort nommé Alhamas. Au delà des Crecks on trouve les Chickesaws, qui habitent les bords de la Riviere de Mississipi; de sorte qu'en faisant alliance avec cette Nation nous pouvons participer au commerce de ce grand Fleuve.

On a formé quantité d'Habitations au Sud de Savannah, dont les principales portent le nom de Highgate & de Hamstead; le reste de la Province commence à n'être pas plus désert. L'Isle de Saint-Simon se peuple aussi, & la Ville de Frederica est déja fort augmentée. Dans le voisinage est une belle prairie de trois cent vingt arpens, où l'on nourrit toutes sortes de bestiaux. A quelque distance, M. Oglethorpe a formé un Camp pour le Regiment qui porte son nom. Il a distribué des terres aux Soldats, dont la plûpart sont mariés; & dès

la premiere année ils ont produits 55 enfans. Les Habitans de Frederica ont commencé à faire de la biere & d'autres liqueurs. Les femmes des Soldats filent du cotton du Païs. Il y a dans cette Ville une Cour de Justice, qui préside à la partie méridionale de la Province, & qui a le même nombre d'Officiers que celle de Savannah.

La Georgie étoit une partie de la Caroline, & c'est à ce titre que les Propriétaires de la Caroline ont vendu leur droit à la Couronne. C'est une preuve fort claire, que les Espagnols qui ont reconnu le droit des Anglois sur la Caroline dans tous leurs Traités avec l'Angleterre, seroient mal fondés à former des prétentions sur la Georgie, comme ils l'ont tenté nouvellement.

La latitude de cette nouvelle Colonie, qui est entre 29 & 32 degrés, montre quelle doit être l'excellence du climat & du Terroir pour les Habitans & pour les fruits de la terre. Outre les productions naturelles du Païs, on a déja remarqué qu'il est favorable à toutes les semences & à

toutes les plantes de l'Europe.

Il n'y a personne qui ne sente de quel avantage la Georgie est aux Anglois pour la sûreté de leur commerce & de toutes les autres Colonies dans le Continent de l'Amérique. C'est une garde continuelle contre les Espagnols ; car Savannah, qui en est la Capitale, ne se trouve qu'à 77 milles au Sud-Ouest de Charles Town, Capitale de la Caroline, & à 150 milles au Nord-Est de Saint Augustin Capitale de la Floride Espagnole & le plus grand obstacle au commerce Anglois entre le Golfe du Méxique & leurs Provinces.

On pourroit s'imaginer qu'un Païs aussi désert que les Anglois ont trouvé la Georgie, étoit couvert d'arbres, qui pouvoient rendre l'air mal sain pour les Habitans. Mais on ne s'est apperçu de rien qui ait confirmé cette crainte. A mesure qu'on nettoiera le terrain, ce qu'on a fait jusqu'ici sans relâche, il arrivera que ces arbres dont la quantité seule est incommode, tourneront à l'avantage des Habitans. Les plus communs sont le Chêne, l'Orme, le Cedre, le Noyer,

le Cyprès, le Myrthe, la Vigne & le Murier. C'eſt du dernier qu'on eſpere le plus; & la principale attente de tous ceux qui ſont allés former la Colonie, eſt fondée ſur les vers à ſoye. Dès le premier embarquement, deux ou trois Piemontois firent le voïage pour apprendre aux Habitans la methode d'élever les vers. Ils y porterent des œufs d'Italie, & les premieres experiences furent ſi favorables qu'on en vit bien-tôt quelque fruit en Angleterre. Le Chevalier Thomas Lombe à qui l'on envoya pluſieurs paquets de ſoye de la Georgie, & qui paſſe avec raiſon pour l'homme du monde le plus entendu dans ces matieres, en ayant fait l'épreuve à Derby avec ſa machine, aſſura » que cette ſoye étoit la » meilleure qu'il eût jamais vûë, & » qu'elle ſurpaſſoit celle qu'on appel- » le la ſuperfine du Piemont. » On eſt donc ſûr de la qualité; & ce qui manque encore eſt un nombre d'Ouvriers ſuffiſant pour nous en procurer une grande abondance. Les autres productions de la Georgie ſont les mêmes que celles de la Caroline. L'avenir nous apprendra s'il s'y trouve

des mines; mais quoique rien n'empêche encore de s'en flatter, ce n'est pas cette espérance qui a fait naître la Colonie, & l'on peut se borner aux richesses exterieures du Païs, sans fatiguer la terre jusque dans ses entrailles. Le prix des vivres & des denrées y est déja fort médiocre. (*a*) Le bœuf y est à deux sols la livre; le porc & le veau au même prix, le mouton à quatre sols, la bierre forte à trois sols la quarte, le cidre à quatre sols, le vin de Madere à douze sols, le thé à un écu la livre, le caffé à dix-huit sols, la fleur de farine à un sol, le ris à cinquante quatre sols le quintal.

(*a*) Cette évaluation est suivant la monnoye d'Angleterre, de sorte que c'est à peu près le double en monnoye de France. On sçait que l'Etablissement de la Georgie a été ruiné par les Espagnols : mais il se rétablit.



SUPPLEMENT A L'HISTOIRE DE LA BAYE DE HUDSON.

MON Fils s'étant aſſocié à la nouvelle Compagnie qui a recommencé le commerce de Pelleterie dans la Baye de Hudſon, m'a communiqué le Mémoire qu'il a fait faire de l'état de cette entrepriſe, & de ce qui s'eſt paſſé dans ce Pays-là depuis les premieres Relations des Anglois & des François.

On ſçait qu'en 1576 le Capitaine *Martin Frobisher* entreprit ſon premier voyage pour la découverte d'un paſſage à la Chine & au Cathay, par le Nord-Oueſt, & que le 12 de Juin ayant découvert la Terre de Labrador à 63 degrés huit minutes, il entra dans le Détroit auquel il a donné ſon nom. Il revint en Angleterre le 2 d'Octobre. L'année ſuivante ayant

remis à la voile pour la même découverte, il regagna le même Détroit, & tous ses efforts furent employés à lier quelque commerce avec les Naturels du Pays, dans l'espérance d'en tirer les lumieres qui convenoient à son dessein; mais il les trouva si féroces qu'ils ne chercherent qu'à le détruire avec tous ses gens. Il revint encore au commencement de l'hyver; & le printems d'après il tenta pour la troisiéme fois ce dangereux voyage, mais avec aussi peu de succès. Nous avons ses trois Relations, qui ne contiennent que le détail de ses périls & de ses craintes.

Six ans après, c'est-à-dire en 1585, Jean David partit de Darmouth dans les mêmes espérances, parvint à la latitude de 64 degrés 15 minutes, & continua de s'avancer jusqu'au 64e degré 40 minutes. L'année d'après il alla jusqu'au 66e degré 20 minutes, & suivit les Côtes au Sud jusqu'au 56e degré. Reprenant ensuite au 54e degré, il trouva une Mer qui s'ouvroit à l'Ouest, & qu'il prit pour le passage qu'il cherchoit; mais la saison devenant fort orageuse, il fut

forcé de retourner en Angleterre. Il recommença la même entreprise l'année suivante.

Ce dessein fut ensuite abandonné jusqu'en 1607, qui est celle de la découverte du Capitaine Henry Hudson. Il s'avança jusqu'à 80 degrés 23 minutes, sous un climat si froid que que la seule Relation est capable de glacer le Lecteur & l'Ecrivain. En 1608, il se remit en Mer, & revint sans avoir rien ajouté à ses découvertes. Deux ans après, c'est-à-dire, (a) en 1610, il recommença encore le voyage, toujours résolu de trouver un passage au Nord-Ouest. Il s'avança cent lieues plus loin qu'on n'avoit encore fait, jusqu'à ce que l'excès du froid, l'abondance des glaces, & la force du danger, l'obligerent de s'arrêter. Se trouvant même coupé pour son retour, il passa l'hyver dans ces terribles lieux, & son courage n'ayant fait que s'animer par le péril, il continua au printems de pousser ses découvertes. Mais il fut pris par les Sauvages avec sept de ses Compagnons.

(a) La Relation de M. Jéremie met faussement ce voyage en 1612.

Le reste de ses gens n'eut point un sort plus heureux. Enfin il perit d'une maniere misérable, payant ainsi bien cher l'honneur d'avoir donné son nom à cette Baye.

On a prétendu que c'étoient les Danois qui avoient fait cette découverte, & qu'ils avoient appellé ce Détroit *Christiana*, du nom de Christiern IV. qui étoit alors leur Roi régnant. Mais sans entrer dans cette discussion, il est sûr du moins que c'est Henry Hudson qui a pénetré le premier jusqu'au fond de la Baye.

L'année de sa mort, Sir Thomas Button entreprit, sur les instances du Prince Henry, de continuer le même voyage. Il passa les Détroits de Hudson, & laissant la Baye au Sud, il s'avança l'espace de deux cens lieues au Sud-Ouest, où il découvrit un grand Continent qu'il nomma la *Nouvelle Galles*. Il y passa l'hyver dans un lieu qu'on a nommé depuis le Port de Nelson; il visita toute la Baye qui a pris ensuite le nom de Baye de Button, & il retourna dans l'Isle de Digg.

En 1616, M. Baffin entra dans la Baye de Sir Thomas Smith, jusqu'au

78e degré, & revint après avoir perdu l'espérance de découvrir un passage de ce côté-là.

Ainsi toutes les entreprises de nos Avanturiers, du côté du Nord, n'avoient pour but que de trouver un passage à la Chine.

En 1631, le Capitaine James fit voile au Nord-Ouest, & marchant au hazard dans ces Mers, arriva dans l'Isle de Charlton, où il passa l'hyver au 52e degré. Le Capitaine Fox fit aussi cette année un voyage dans la même vûë; mais il n'alla pas plus loin que le Port Nelson.

Les guerres civiles d'Angleterre firent perdre assez longtems le goût de ces découvertes. On ne trouve le nom d'aucun Avanturier jusqu'en 1667, que Zacharie Gillam passa les Détroits de Hudson, & la Baye de Baffin jusqu'au 75e degré; ensuite reprenant vers le Sud au 51, il entra dans une Riviere, nommée depuis la Riviere du Prince Rupert, où il lia une correspondance assez favorable avec les Sauvages. Il y bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort Charles, & revint en Angleterre.

Pendant ce tems-là deux François, l'un nommé M. des Groſeliers, & l'autre M. Ratiſſon, ſon beaufrere. étant au Canada vers le Lac d'Aſſimponalo, pouſſerent ſi loin qu'ils ſe procurerent quelque connoiſſance de la Baye de Hudſon. Etant retournés à Quebec, ils ſe joignirent à quelques Bourgeois, armerent une Barque, & prirent la réſolution d'entreprendre de nouvelles découvertes. Après avoir navigué longtems au Nord, ils entrerent dans une Riviere où ils firent un Etabliſſement du côté du Sud, dans des Iſles qui ſont à trois lieues de l'embouchure. Pendant l'hyver, tout étant glacé, les Canadiens, que M. des Groſeliers avoit avec lui, étant à la chaſſe au long de la Mer, trouverent, avec beaucoup de ſurpriſe, un Etabliſſement d'Européens. Ils retournerent promptement vers leur Chef ſans avoir été découverts. M. des Groſeliers ne manqua point de faire armer auſſi-tôt tous ſes gens, & de ſe mettre à leur tête pour approfondir la vérité de cette avanture. Il fit ſes approches, & ne voyant qu'une mauvaiſe chaumine, couverte de

terre, dont la porte n'étoit pas même fermée, il y entra les armes à la main. Il y trouva ſix Matelots Anglois, qui mouroient de froid & de faim, & qui, loin de ſe mettre en défenſe, s'eſtimerent fort heureux de ſe voir Priſonniers des François, puiſque cette rencontre leur aſſuroit la vie. Ces ſix Matelots avoient été abandonnés, par un Navire qui avoit armé à Boſton, dans la nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoiſſance des voyages entrepris à Londres. Etant arrivé fort tard, le Capitaine les avoit envoyé à terre dans ſa chaloupe pour chercher un lieu d'hyvernement. Mais le froid étoit devenu ſi grand pendant la nuit, que les glaces ayant entraîné le Navire, ils n'en avoient plus entendu parler.

Pendant le cours de l'hyver, M. des Groſeliers ſe lia avec quelques Sauvages du Pays, qui lui apprirent qu'à ſept ou huit lieues de ſon Etabliſſement, il y en avoit un d'Anglois. C'étoit celui du Port Nelſon. Il ſe diſpoſa auſſi-tôt à les aller attaquer; mais comme ils étoient fortifiés, il eut beſoin de précautions. Il attendit le jour des

Rois, pour les ſurprendre dans l'yvreſſe. Cette idée lui réuſſit avec tant de bonheur, que quoiqu'ils fuſſent au nombre de 80, & que celui des François ne ſurpaſſât point quatorze, il ſe ſaiſit d'eux ſans la moindre réſiſtance. Ainſi M. des Groiſeliers demeura maître abſolu du Pays.

L'été ſuivant, ayant laiſſé ſon fils avec cinq hommes pour garder le poſte qu'il avoit conquis, il revint à Quebec avec Ratiſſon, chargé de Pelleteries & d'autres marchandiſes Angloiſes. Mais quoiqu'ils euſſent aſſez réuſſi dans leur entrepriſe pour avoir mérité d'être bien reçus, on les chagrina beaucoup ſur quelques pillages prétendus dont ils n'avoient pas donné connoiſſance aux Armateurs. Le reſſentiment qu'ils en eurent les fit paſſer en France, où ils ſe promirent plus de juſtice de la Cour. Ils preſenterent des Mémoires, ils employerent beaucoup de tems & d'argent pour ſe faire écouter, & leur malheur voulut qu'ils ne le furent pas plus qu'à Quebec. L'Ambaſſadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris, apprenant leurs plaintes, s'imagina qu'ils pou-

voient rendre ſervice à ſa Nation, & leur perſuada de paſſer à Londres. Ils y furent bien reçus de pluſieurs perſonnes de qualité & d'un grand nombre de Marchands qui n'avoient pas perdu le ſouvenir des anciennes entrepriſes. Le Capitaine Gillam fut invité à ſe remettre en mer avec eux. Ceux qui firent les frais de cette nouvelle entrepriſe obtinrent du Roi Charles II. une Patente pour eux & pour leurs ſucceſſeurs, ſous le nom de Compagnie de la Baye de Hudſon, dont la datte eſt le deux de Mai 1670, la vingt-deuxiéme année du Régne de ce Prince.

Les premiers Proprietaires furent le Prince Rupert, le Chevalier Jacques Hayes, MM. Guillaume Young, Gerard Weymans, Richard Cradock, Jean Letton, Chriſtophe Wrenn, Nicolas Hayward.

La Baye prend depuis le 64e degré de latitude du Nord juſqu'au 51e degré, & peut avoir ſix cens mille de longueur. L'entrée des Détroits eſt au-deſſus. A la bouche même eſt l'Iſle qu'on a nommée la Réſolution. L'Iſle Charles, l'Iſle Saliſbury, &

l'Isle de Notingham, sont dans les Détroits, & servent à les former. Celle de Mansfield est à la bouche de la Baye.

On donne aux Détroits d'Hudson, qui conduisent à la Baye, environ cent vingt lieues de longueur. La terre des deux côtés est habitée par des Sauvages qui sont peu connus. La côte du Sud porte le nom de Terre de Labrador. Celle du Nord a reçu autant de noms differens qu'il y est venu de differentes Nations qui ont prétendu à l'honneur de la découverte. A l'Ouest de la Baye les Anglois ont fondé, comme on l'a déja remarqué, le Port Nelson, & tout ce Pays est connu à present sous le nom de Nouvelle Galles. La Baye porte en ce lieu le nom de Button ; c'est l'endroit le plus large de toute la Baye de Hudson, il n'a pas moins de 130 lieues. Sur la côte de Labrador sont plusieurs Isles qui portent differens noms. Le fond de la Baye, par où l'on entend toute cette partie qui s'étend depuis le Cap Henriette Marie au Sud de la Nouvelle Galles, jusqu'à *Redonda*, au-dessous de la Riviere du Prince Rupert, a

quatre-vingt lieues de longueur. Les François prétendent que le Continent qui est au fond de la Baye fait partie de la Nouvelle France; effectivement il faut confesser que depuis la Riviere de Sainte Marguerite, qui se jette dans celle du Canada, jusqu'à la Riviere du Prince Rupert, qui est au fond de la Baye de Hudson, il n'y a pas plus de 150 milles.

J'ai dit que M. Gillam avoit bâti sur la Riviere de Rupert un Fort auquel il avoit donné le nom de Fort-Charles. Les Anglois n'avoient jamais eu d'établissement dans ce lieu, & ne seront peut-être jamais tentés d'y en former un nouveau, car le Païs n'est guéres habitable. L'excessive rigueur du froid les forçoit de s'y tenir renfermés dans leurs Hutes. Au long de la nouvelle Galles est une Isle longue de 5 ou 6 lieuës, qu'on appelle Little-Rocky-Isle, ou la petite Isle aux rochers, qui n'est en effet qu'un affreux amas de rochers & de pierres, & dans laquelle on ne laisse pas de voir quantité de grands oiseaux. Environ trois milles au dessous de la partie de cette Isle qui est au Sud-Sud-Est on

rencontre un dangereux banc de sable.

L'Isle de Charlton, qui est aussi dans la Baye, est composée d'un sable blanc & leger, & couverte de mousse blanche. On y voit des arbres en grand nombre. Cette Isle présente un spectacle agréable à ceux qui après un voïage de trois ou quatre mois au milieu d'une Mer extrêmement dangereuse & parmi des Montagnes de glace, qui exposent continuellement un Vaisseau à mille dangers, commencent à découvrir ici de la verdure, du moins si leur navigation se fait au Printems.

Si l'air au fond de la Baye est excessivement froid pendant 9 mois, il est très chaud pendant les trois autres mois. Sur les deux Côtes de Labrador & de la nouvelle Galles, la terre ne produit aucune sorte de grains; mais vers la Riviere de Ruper on trouve dans la bonne saison quelques fruits tels que des groseilles, des fraises, &c. Le Soleil se couche dans le cours du mois de Decembre à deux heures trois quarts, & se leve à neuf heures & demie. Pour peu qu'il paroisse, & que le froid soit temperé, on tue autant

de perdrix & de lievres qu'on en désire. A la fin d'Avril les oyes, les outardes, les canards & quantité d'autres oiseaux y arrivent, pour s'y arrêter environ deux mois. On voit aussi dans le même tems une quantité prodigieuse de cariboux. Ces animaux viennent du Nord & vont au Sud. On auroit peine à croire quel est leur nombre. Ils occupent en profondeur le long des rivieres plus de soixante lieuës d'étenduë, & les chemins qu'ils font dans la neige sont plus entrecoupés que les rues des plus grandes Villes. La maniere de les prendre, pour les Sauvages, est d'abbatre des arbres qu'ils entassent les uns sur les autres, entre lesquels ils laissent des ouvertures où ils tendent des collets. Aux mois de Juillet & d'Août les mêmes troupes retournent du Sud au Nord; & lorsqu'elles passent les Rivieres & l'eau, les Sauvages les tuent facilement de leurs Canots, à coups de lance.

Mais ce qui peut engager les Européens à mépriser les obstacles que la nature leur oppose dans ces horribles lieux, est la multitude de castors, d'orignaux, de renards noirs & d'autres

animaux qui fourniſſent les plus précieuſes pelleteries, avec la certitude de ſe les procurer preſque ſans aucuns frais. Voici une piece curieuſe qui fera juger du profit des Marchands. C'eſt le tarif des échanges de la Compagnie. J'en ai tiré de ma propre main cette copie ſur l'original.

Regle d'échange pour les Marchandiſes de la Compagnie

Un Fuſil,	dix bonnes peaux de Caſtor.
Poudre à tirer,	un Caſtor pour une demie livre.
Plomb à tirer,	un Caſtor pour quatre livres.
Haches,	un Caſtor pour une grande & une petite.
Couteaux,	un Caſtor pour ſix grands couteaux.
Grains de colliers,	un Caſtor pour une livre.
Habits galonnés,	ſix Caſtors pour un habit.
Habits ſans galon,	cinq Caſtors pour un habit rouge,

Habits de femme avec galon,	six Castors pour un habit.
Habits de femme sans galon,	cinq Castors.
Tabac,	un Castor pour une livre.
Boëte à Poudre de corne,	un Castor pour une grande boëte ou pour deux petites.
Chaudron,	un Castor pour le poids de chaque livre.
Peigne & Miroir,	deux peaux.

On voit par ce tarif quel immense profit la Compagnie devoit faire à la Baye de Hudson si ce commerce eut été bien soutenu. On ne gagna pas d'abord moins de 400 pour cent; mais à mesure qu'on avança, la paresse ou d'autres obstacles arrêterent tellement le progrés, que les charges monterent bien-tôt plus haut que les retours.

En 1670 la Compagnie envoia Charles Baily, avec le titre de Gouverneur.

verneur. Il partit accompagné de M. Ratiſſon, un de ces mêmes François qui avoient fait le voïage avec M. Gillam. Ils menoient avec eux vingt hommes, qui devoient reſter au Fort Georges, bâti par M. Gillam ſur la Riviere de Rupert. M. Bayly nomma pour ſon Secretaire, Thomas Gorſt, & lui donna ordre de tenir un Journal de leur voïage que j'ai actuellement entre les mains : mais j'y trouve tant de remarques triviales & qui ſont dans toutes les autres Relations, que je n'en tirerai que les plus curieuſes.

Le Chef des Sauvages qui habitoient les environs du Fort, reçut de nos Anglois le nom de Prince. Peu de jours après leur arrivée il vint avec d'autres Indiens & leurs familles demander des vivres au Gouverneur, en lui declarant que ſes Sauvages ne pouvoient rien tuer cette année, & qu'ils mouroient de faim. Cet incident fit faire de terribles réflexions aux Anglois qui n'avoient que des proviſions médiocres, & qui ne faiſoient pas trop de fond ſur l'eſpérance d'en recevoir d'Angleterre. Cepen-

dant M. Bayly nourrit le Prince & ſ famille, avec pluſieurs autres qui s'é toient adreſſés à lui les premiers. Mai les excitant auſſi à ne rien néglige pour ſe procurer des vivres, il ſe mi à leur tête avec une partie de ſes gens & les conduiſit à la chaſſe dans de lieux affreux. Ils n'y tuerent que dou ze Renards, qui ne pouvoient leur fai re une nouriture fort abondante ni for agréable. Tout leur paroiſſoit excel lent, parce que la faim devenoit plu preſſante, & que l'air étant inſupor table, on devoit compter pour u bonheur de trouver quelques-uns d ces animaux hors de leurs trous. Quel ques jours après cette chaſſe le Princ Sauvage apporta de fort bonne foi a Gouverneur 4 jeunes Chevreuils qu'i avoit tués, ſuivant la convention qu'il avoient faite enſemble de ſe commu niquer mutuellement leurs proviſions

Pendant ce tems là M. des Groſeliers qui étoit demeuré au Port de Nelſo avoit cherché des routes pour gagne la Riviere de Rupert, mais ſans e pouvoir découvrir. Il trouva dans ſe courſes pluſieurs baraques qu'il recon nut pour d'anciennes habitations d

quelques Européens qui s'étoient retirés ou qui avoient peri de froid. Il trouva aussi les débris du Vaisseau de Sir Thomas Button ; & ses Compagnons rapporterent par curiosité quelques pieces de ses meubles qui s'étoient conservées depuis soixante ans. M. des Groseliers retourna sans avoir réussi dans son entreprise, quoiqu'il fût sûr que la Riviere étoit dans la Baye où il faisoit ses recherches.

M. Bayly, qui s'étoit soutenu avec les provisions qu'il avoit apportées d'Angleterre, tomba dans une horrible frayeur au passage des Oies qui commencerent à se rendre du Nord au Sud. C'étoit la marque que le froid alloit augmenter, & que l'hiver dont il n'avoit encore senti que les approches devoit être extrémement rude. Quelle attente pour lui & pour ses gens ! N'ayant néanmoins aucune espérance de pouvoir gagner un climat plus temperé, il commença par se précautionner contre l'excès du froid en faisant couvrir toutes les hutes des peaux qu'il avoit & de celles que les Sauvages lui apporterent en abondance. Il fit couper une grande quantité de bois, afin

de l'avoir prêt autour du Fort dans les tems où il n'espéroit pas que ses gens pussent supporter la rigueur de l'air. Il envoya sa Chaloupe à la pointe de Confort, entre la Riviere Rupert & l'Isle de Charlton, pour y ramasser des coquillages dont on pouvoit tirer une espece d'huile qui servoit au defaut de chandelles, secours absolument nécessaire dans un Païs où les nuits sont si longues. Ensuite s'imposant des loix séveres dans la distribution des alimens qui lui restoient, il exhorta ses gens & les Sauvages qui avoient lié commerce avec lui à faire de nouveaux efforts pour rendre leurs chasses plus heureuses. Ils s'y employerent effectivement pendant huit jours avec un peu plus de bonheur; mais il tomba tant de neige dans une seule nuit que la terre en étant couverte à deux pieds de hauteur, il fallut abandonner la chasse. Les Oyes & d'autres oiseaux de passage, qui continuoient de traverser le Païs, voloient si haut, qu'il étoit impossible d'y prétendre par les armes à feu. L'unique espérance qui leur resta fut que la gelée durcissant bien-tôt la neige, on pourroit re-

commencer la chaſſe & tuer toujours par intervalles quelques bêtes ſauvages. M. Bayly à qui l'on a reproché depuis d'avoir accordé trop facilement la communication de ſes vivres au Prince Sauvage & à ſes gens, ſe justifioit en répondant que toute compenſation faite il avoit tiré plus de ſecours de ces Barbares qu'il ne leur en avoit donné; ſans compter qu'étant plus entendus que les Européens à chaſſer dans des lieux qui ſont autant d'horribles précipices pour ceux qui ignorent comment il faut avancer au milieu de la glace & de la neige; jamais nos Anglois n'auroient pû trouver l'art de tuer le moindre animal au milieu de l'hiver.

Enfin le froid devint ſi perçant, la glace ſi dure, & la neige ſi épaiſſe que les Sauvages confeſſerent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vû d'exemple d'un hiver ſi rigoureux. Mais ce qui fut beaucoup plus terrible que le froid, c'eſt que la faim paroiſſant augmenter à meſure que les proviſions diminuoient, on ſe vit à la veille de manquer tout-à-fait d'alimens. M. Bayly ſe reduiſit comme tous ſes gens à une

demie livre de biſcuit par jour & un quarteron de viande ſalée. Le Prince Sauvage à qui l'on déclara qu'il falloit renoncer au ſecours des Anglois, ſe remit à chaſſer, au mépris de la ſaiſon, mais avec ſi peu de ſuccés que ſouvent dans quatre jours il ne tuoit pas une ſeule piece de venaiſon. Soit que les bêtes ſauvages ſe fuſſent retirées au Sud, ſoit que gardant leurs tanieres dans ces froids extraordinaires, elles y vivent quelque tems ſans nourriture; ſoit enfin, comme les Sauvages le prétendent, qu'elles s'entremangent dans leurs tanieres mêmes; on couroit des jours entiers ſans appercevoir ſur la neige aucune trace de leurs pas. Dans une chaſſe où nos Anglois accompagnerent les Sauvages, ſur le recit d'un de ces Barbares qui avoit decouvert la piſte de quelques bêtes, on tua deux Ours blancs d'une prodigieuſe groſſeur; mais ces animaux, affamés eux-mêmes, avoient attaqué ſi furieuſement les chaſſeurs, qu'ils avoient tué pluſieurs Sauvages & bleſſé deux Anglois. M. Bayly en laiſſa un au Prince, & ſubſiſta de l'autre pendant quelques jours.

On n'étoit encore qu'au milieu du mois d'Octobre, de ſorte que ces premiers embarras ſembloient annoncer de cruelles extremités dans le cours de l'hiver. La neige avoit déja ſept ou huit pieds de hauteur; & la néceſſité de l'écarter preſque continuellement des huttes n'étoit pas une peine médiocre. M. Bayly en exhortant ſes gens à la patience leur annonça, que ſi le tems ne s'adouciſſoit point, ou ſi la chaſſe ne devenoit pas plus abondante dans l'eſpace de quinze jours, la portion de nourriture ſeroit réduite encore à la moitié. Cette crainte faiſoit déja trembler tout le monde, lorſque le 23 d'Octobre on vit paroître un grand nombre de Perdrix auſſi blanches que la neige. Nos Anglois en tuerent d'abord cinquante, qui leur firent un feſtin délicieux; mais le bruit de la poudre les ayant bien-tôt effarouchées, l'approche en devint ſi difficile, qu'en huit jours de tems ils n'en purent tuer que douze. Il fallut ſe cacher dans la neige pour les ſurprendre, & la violence du froid y fit périr trois hommes. M. Bayly eut le viſage gelé, c'eſt-à-dire que ſon

nez, ſes levres, ſes oreilles & pluſieurs endroits de ſes joües devinrent abſolument inſenſibles & demeurerent dans cet état juſqu'à la fin de l'hiver.

Le 25 de Janvier il arriva au Fort trois Indiens qui apporterent un Caſtor & trois douzaines de Perdrix. C'étoient des Chaſſeurs du Prince qui s'étoient fort écartés de leur habitation; & qui avoient riſqué de paſſer pluſieurs nuits dehors, ce qu'aucun de leurs Compagnons n'oſoit entreprendre. Ils apportoient leur proie à M. Bayly plus volontiers qu'à leur Prince, dans l'eſpérance d'obtenir quelques verres d'eau de vie, dont il reſtoit encore pluſieurs barils aux Anglois. Ils raconterent qu'à pluſieurs journées de la Riviere ils avoient trouvé quelques corps morts, qu'ils croyoient être de la Nation des Onachanves, parce qu'elle avoit été en guerre avec celle des Nodwayes, & qu'elle en avoit beaucoup ſouffert. Le premier de Février on s'apperçut ſenſiblement qu'il dégeloit, & ce changement dura trois jours. Les Anglois n'avoient pas ſenti juſqu'alors, qu'en vivant preſ-

qu'uniquement de viande salée ils avoient gagné le scorbut. Mais quoique leurs douleurs devinssent cuisantes pendant le degel, ils profiterent si heureusement de cet intervalle pour la chasse des perdrix, que pénétrant dans des lieux où elles n'étoient point encore effrayées, ils en tuerent un fort grand nombre. Cependant la gelée recommença le 4, & fut en deux jours plus insuportable que jamais. La provision de perdrix qu'on avoit faite, & quelques autres animaux qu'on avoit tués dans le même tems, servirent à faire passer assez tranquillement le reste du mois.

Au commencement de Mars il arriva plusieurs Indiens des Nations écartées, qui construisirent des Hutes à l'Est du Fort, se proposant d'y passer le reste de l'hyver pour être à portée de tráfiquer au commencement du printems. Ceux qui se trouverent les plus voisins du Fort, étoient de la Nation des Cuscudahs. Leur Prince envoya dire à M. Bayly de lui venir parler. Cette sommation parut incivile aux Anglois, & quoiqu'il ne soit pas question de politesse avec des

Barbares, M. Bayly ne jugea point à propos de les accoutumer à ces airs de hauteur. Il ſortit du Fort le 23 de Mars, accompagné de Jean Abraham & de dix autres de ſes gens. Mais au lieu de ſe rendre aux Hutes du Prince des Cuſcudahs, il affecta de paſſer outre, & d'aller juſqu'à la pointe de Confort, aux Tentes des autres Nations, où il acheta toute la viande fraiche qu'on voulut lui ceder.

Le Prince des Cuſcudahs prit la peine de venir lui-même au Fort le 27. Il ſe fit préceder de ſix de ſes gens pour annoncer ſon arrivée. Elle ne produiſit pas beaucoup de changement parmi les Anglois. On le conduiſit au Gouverneur, qui lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & qui attendit enſuite ce qu'il avoit à lui demander. Le Prince Sauvage lui dit qu'il avoit aporté peu de caſtors, parce qu'il avoit été obligé d'en envoyer cette année un grand nombre en Canada; mais qu'il avoit néanmoins quelques belles peaux, dont il étoit prêt à faire l'échange. Il ajouta que pour marquer ſon affection au Gouverneur il vouloit l'avertir que la Nation des Nod-

wayes, sur les Terres desquels il avoit passé, étoit résolue de venir au printems attaquer & détruire les Anglois. Ensuite il fit présent à M. Bayly d'une fort belle peau, qu'il avoit apportée pour lui.

Le 31 de Mars on commença de tous côtés à voir paroître les oyes, les canards, les outardes, & plusieurs autres sortes d'oyseaux qui annoncent l'approche du printems. Les Anglois en prirent un si grand nombre qu'on se trouva dans l'abondance au Fort. Pendant ce tems-là les Indiens étoient toujours dans leurs cahutes. Le bruit s'étoit répandu parmi eux, qu'ils devoient être attaqués par quelques Nations Sauvages que les Missionaires avoient animés contr'eux, parce qu'ils tournoient leur commerce du côté des Anglois. Les François du Canada n'avoient pas employé moins d'artifices pour les empêcher de nous apporter leurs pelleteries. Ils les leur avoient payées beaucoup plus cher; & quelque tems avant l'hyver, ils étoient venus former un Etablissement à huit journées de chemin du Fort Anglois de la Riviere de Rupert. M. Bayly

mit en délibération s'il ne devoit pas transporter son Etablissement dans un autre lieu. Le Conseil fut assemblé le 3 d'Avril 1674. L'opinion de M. Bayly fut de quitter un lieu dangereux. Mais le Capitaine Cole soutint que ce changement le seroit encore plus. Ce fut pendant ce débat que M. de Groseliers, arriva heureusement au Fort avec quelques-uns de ses gens. Il fut d'avis que sans abandonner le Fort, qui étoit en état de faire une bonne défense, il falloit aller trafiquer dans d'autres lieux avec les Barques, & prendre pour cela le tems où les Nations Indiennes dont on avoit à se défier, seroient occupées à la chasse.

Pendant ce tems-là les Indiens qui étoient venus pour le trafic, bâtirent leurs Wigawams ou leurs Hutes fort près du Fort; & se retranchant avec presqu'autant d'habileté que les Anglois, ils avoient étendu si loin leurs palissades qu'elles touchoient presqu'aux nôtres. Cependant la communication étoit encore assez libre. Un de ces Barbares, devenu jaloux de sa femme, & l'ayant trouvée dans le

Fort des Anglois, tira une hache qu'il portoit cachée ſous ſon habit, & la bleſſa mortellement à la tête. La crainte d'être puni lui fit prendre auſſi-tôt la fuite dans les bois. Un exemple ſi dangereux porta M. Bayly à donner ordre qu'on ne reçût plus dans le Fort que le Prince de Cuſcudah, avec un petit nombre de ſes principaux Courtiſans, & l'on mit à la porte une garde bien armée.

Comme la neige, & la glace même, commençoit à fondre, elle manquoit ſouvent ſous les pieds des Sauvages; mais ils ſe tiroient d'embarras en nageant & en barbottant comme des canards, de ſorte qu'il y en eut fort peu de noyés. Le grand dégel arriva le 20 d'Avril. Alors les Anglois, qui avoient conſumé leur eau-de-vie, leur bierre, & leurs autres liqueurs d'hyver, recommencerent à boire de l'eau. Les oiſeaux & les animaux de toute eſpece devinrent ſi communs qu'on fut dédommagé des ſouffrances paſſées par l'abondance des vivres. Le commerce alloit fort bien avec les Sauvages. Outre les peaux qu'ils avoient apportées, ils ſe répan-

doient déja dans les forêts, où leurs chaſſes étoient fort heureuſes. Le Gouverneur ayant été trompé par les Indiens de la pointe de Confort, qui lui avoient vendu beaucoup de mauvaiſe viande, les alla retrouver avec une partie de ſes gens, & ſe fit faire ſatisfaction.

Le 20 de Mai, douze Indiens, ſujets du Prince des Cuſcudahs, arriverent dans ſept Canots. Leur Prince les amena au Fort. Ils dirent au Gouverneur qu'il ne falloit pas s'attendre cette année à voir venir beaucoup de Sauvages des Terres d'en haut, parce que les François les avoient engagés à tourner du côté du Canada. Cet avis n'empêcha point le Gouverneur de faire préparer ſa Chaloupe pour remonter la Riviere. L'arrivée des douze Indiens, entre leſquels étoit le Frere de leur Prince, fut l'occaſion d'une Fête éclatante pour tous ces Barbares. Ils s'aſſirent tous en cercle. Un homme de la Troupe, qui étoit parent du Roi, partagea la viande, & ſur-tout la graiſſe, en petites pieces. Le Roi fit enſuite un petit diſcours, dont la ſubſtance fut

qu'ils devoient prendre courage contre leurs Ennemis. Alors toute l'Assemblée jetta un grand cri, après quoi le Distributeur fit le partage de la viande. Il est impossible de s'imaginer la prodigieuse quantité de nourriture que ces affamés dévorerent. La chair de toutes sortes d'animaux les flattoit indistinctement. Ils avaloient, pour liqueur, l'eau qui avoit servi à la cuire, grasse, épaisse, & noire comme de l'encre. Ce dégoutant repas ne dura pas moins d'une heure. Ensuite on distribua dans l'Assemblée de petits bouts de tabac. Ils commencerent à fumer tous ensemble. Ce fut comme le second acte de la Fête. Le troisiéme fut la danse, & le chant, au son d'une espece de timbale, c'est-à-dire d'un chaudron sur lequel ils avoient tendu une peau sechée. Ils passerent dans cet exercice le jour entier jusqu'à la nuit; & lorsqu'ils se retirerent, chacun apporta les restes du festin pour en faire part à sa famille; car il est rare qu'ils y amenent leurs femmes.

Le 22 de Mai il y eut une autre cérémonie, qui ne parut pas moins ex-

traordinaire à nos Anglois. Les Indiens avoient avec eux une ſorte de Devin, ou de prétendu Magicien. Ils lui bâtirent une petite tour, haute d'environ huit pieds, découverte par le ſommet ; mais ſi bien environnée de peaux que la vûë n'y pouvoit pénétrer. A l'entrée de la nuit, le Devin, qu'ils nommoient Pouaou, ſe renferma dans la Tour. Tous les Sauvages, s'étant attroupés aux environs, vinrent ſucceſſivement le conſulter ſur les événemens dont ils vouloient ſçavoir le ſuccès. Quelques-uns lui demanderent s'il n'étoit point à craindre que les Nodways vinſſent les attaquer. Il répondit qu'ils viendroient bien-tôt, & que ſa Nation devoit être ſur ſes gardes, auſſi-bien que les Miſtigouſes ; c'eſt le nom qu'ils donnent aux Anglois.

Ils renouvellent ſouvent cette cérémonie, ſuivant leurs craintes ou leurs eſpérances ; mais ſur-tout lorſqu'ils commencent leurs chaſſes, & lorſqu'ils ſe marient. Chaque Sauvage a communément deux femmes, qu'il tient dans une dépendance qui approche de l'eſclavage. Ils leur font cou-

per du bois, faire du feu, nettoyer les peaux. Les hommes tuent les animaux ſauvages, & ce ſont les femmes qui les ramaſſent, qui en coupent les chairs, & qui prennent ſoin de les conſerver ou de les préparer.

Le 24 de Mai, M. Baily, accompagné de quelques Anglois, & de quelques Sauvages, alla juſqu'au fond de la Baye, pour découvrir les Nodways, & s'aſſurer ſi le bruit qui s'étoit répandu de leur approche avoit quelque fondement; mais il ne rencontra ni eux, ni perſonne qui pût l'éclaircir.

A la fin de Mai, les oyes partirent pour gagner le Nord, où elles vont faire leurs œufs.

Le 27, il arriva, ſur vingt-deux Canots, cinquante Sauvages, tant hommes que femmes & enfans. Ils avoient peu de caſtors. Leur Nation étoit celle des Pichapacanos, qui eſt fort voiſine de celle des Eſquimaux. Elles ſont également pauvres. M. Bayly conçut mieux que jamais que les François attiroient vers eux la meilleure partie du commerce. Cependant, comme il avoit fait ſes préparatifs pour

remonter la Riviere, il envoya M. des Groſeliers, le Capitaine Cole, & M. Gorſt, avec quelques autres Anglois, & pluſieurs Sauvages, pour tenter quelque choſe par cette route. Ils revinrent, après un voyage de quinze jours, avec deux cens cinquante peaux. Le Chef de la Nation des Tabitis leur avoit dit que les Miſſionnaires Jéſuites engageoient tous les Indiens de cette Contrée à fuir les Anglois, & à ſe lier avec les Nations qui étoient en Traité avec les François.

M. Bayly réſolut d'attendre pendant une partie de la belle ſaiſon, à quoi pourroit aboutir le commerce de ceux qui venoient volontairement. Dans les entretiens qu'ils avoient avec eux par le moyen de M. des Groſeliers & de quelques Anglois qui ſçavoient leur langue, il leur demanda comment ils avoient fait dans un hyver auſſi rude que le dernier, pour ſe procurer des alimens. La plûpart avoient eu des proviſions ſi abondantes qu'ils s'étoient peu reſſentis des incommodités de la ſaiſon. Mais ils avouerent que dans d'autres tems, lorſqu'ils avoient été preſſés par la faim, ils avoient été

jusqu'à tuer leurs enfans pour les manger. Il s'étoit même trouvé des occasions où le mari & la femme s'étoient battus jusqu'à ce que le plus fort avoit tué & mangé l'autre. Ces affreux recits se trouvent confirmés par toutes les Relations. Un Sauvage, qui avoit dévoré dans un hyver sa femme & six enfans, disoit qu'il n'avoit été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres, & qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché de l'affection naturelle qu'un pere doit ressentir pour ses enfans. La pitié l'avoit tellement saisi qu'il n'avoit point eu la force de lui casser les os pour en succer la moële.

Quoique ces gens-là essuient beaucoup de misere, ils ne laissent pas de vivre fort vieux. Lorsqu'ils arrivent dans un âge tout à fait décrepit, qui les met hors d'état de travailler, ils font un festin, si leurs facultés le permettent, auquel ils invitent toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue par laquelle ils les invitent à se bien conduire & à vivre dans une parfaite union, ils choisissent celui de

leurs enfans qu'ils aiment le mieux, ils lui présentent une corde qu'ils se passent eux-mêmes au col, & prient cet enfant de les étrangler pour les délivrer de cette vie où ils se croient à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas d'obeir aussi-tôt aux ordres de son pere & l'étrangle le plus promptement qu'il lui est possible. Les Vieillards s'estiment heureux de mourir à cet âge, parce qu'ils croyent qu'en mourant vieux ils doivent renaître dans un autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle & vivre de même toute l'éternité; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils croyent renaître vieux, & par consequent toujours incommodés comme les vieilles gens.

Cependant ils n'ont aucune espece de religion; chacun se fait un Dieu suivant son caprice. Ils l'appellent Maneto; & dans leurs besoins ou dans leurs maladies, ils ont recours à ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant, en hurlant autour du malade, & en faisant des contorsions & des grimaces moins propres à le secourir qu'à précipiter sa mort. Ils

n'ont pas moins de confiance à leur Pouaou. Ils croyent si aveuglément ce que ce Charlatan leur dit qu'ils n'osent rien lui refuser, de sorte qu'il en obtient tout ce qu'il veut dans leurs maladies. Lorsqu'on lui demande la guerison de quelque fille ou de quelque jeune femme, il ne consent à les servir qu'après en avoir obtenu quelque faveur. Quoique tous ces Barbares vivent dans une ignorance & une grossiereté qui fait honte à la nature, ils ne laissent pas d'avoir une connoissance confuse de la création du monde & du déluge, dont les Vieillards font des histoires absurdes aux jeunes gens.

Ils sont d'ailleurs fort charitables à l'égard des veuves & des orphelins. Ils donnent tout ce qu'ils possedent avec beaucoup de désinteressement. Aussi sont-ils aussi riches les uns que les autres. Leurs tentes sont de peaux d'Orignaux ou de Cariboux, qu'ils portent l'esté sur leur dos lorsqu'ils décampent d'un lieu pour aller dans un autre ; & l'hiver ils les traînent sur la neige. Ils se servent de raquettes pour marcher sur la neige, com-

me les Sauvages du Canada.

Il y a beaucoup de Castors dans la Baye de Hudson, & meilleurs même que ceux du Canada. Mais il est surprenant de voir la peine que les Sauvages ont à les prendre en hiver, parce que la peau n'en vaut rien l'Eté & qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & d'autres ferremens, quoique la glace ait dans le fort de l'hiver plus de quatre ou cinq pieds d'épaisseur. Ces animaux ont un instinct particulier pour se loger. Ils choisissent une petite Riviere qu'ils barrent dans l'endroit le moins large, pour arrêter l'eau qui leur sert d'étang, au bord duquel ils font une cabane qu'ils couvrent de terre assez épaisse. Ils y font leurs amas de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces cabanes. Ils ne mangent point dans le lieu où ils couchent, pour n'y pas faire de saleté. Le jour, ils n'approchent de leurs lits que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils sont ordinairement dans ces cabanes, deux, quatre ou six, toujours nombre pair, mâles



& femelles, parmi lesquels il y a un maître qui a soin de faire travailler les autres. S'il se rencontre quelque paresseux, les autres le battent tant qu'ils le contraignent d'abandonner la cabane & de chercher parti ailleurs. Les castors ont les jambes fort courtes. Leur ventre traîne toujours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux dessous, deux dessus, avec lesquelles ils coupent le bois si facilement que dans un espace très court, ils abbatent un arbre aussi gros qu'un homme l'est par le corps. Ils ont la queüe platte comme une truelle de Maçon, avec laquelle ils portent la terre & maçonnent leurs cabanes & leurs écluses ; avec plus d'industrie que l'Artisan le plus habile.

Outre le Castor, il se trouve des Loups cerviers, des Ours, des Martres, des Pequans, des Orignaux, des Elans ; enfin de toutes sortes d'animaux dont les peaux sont les plus recherchées en Europe. La Baye de Hudson est sans contredit le lieu de toute l'Amérique, qui est le plus fecond dans cette sorte de richesse. On y a aussi l'agrément de la pêche pen-

dant l'Eté. On tend des filets dans les Rivieres, avec lesquelles on prend des Brochets, des Truites, des Carpes, & quantité de cette sorte de poissons qu'on appelle du poisson blanc. Il ressemble à peu près au Harang blanc, & c'est sans contredit la meilleure espece de poisson qu'il y ait dans l'univers. On en peut faire des provisions pour l'hiver, en les mettant dans la neige, comme on y met la viande qu'on veut conserver. Lorsqu'ils sont une fois gelés, ils ne se gâtent plus jusqu'à ce qu'il dégele. On conserve aussi de cette maniere, des Oyes, des Canards & des Outardes, que l'on met à la broche pendant l'hiver, pour accompagner les Perdrix & les Lievres; de sorte que pour ceux qui ayant passé la belle saison dans le Païs ont eu le tems de se précautionner pour l'hiver, il y a mille moyens de se rendre la vie commode sous un si mauvais climat, pourvû qu'on y ait seulement du pain & du vin de l'Europe. Quoique l'Eté soit fort court, il donne le tems de cultiver de petits jardins, d'où l'on tire des laitues, des choux verds & d'autres légumes

qu'on peut même saler pour l'hiver.

Enfin les Nodways se firent voir à un mille du Fort, & l'allarme fut aussi vive parmi les Indiens que pour les Anglois. Mais l'ennemi n'eut point la hardiesse d'avancer plus loin. M. Bayly se mit en marche pour tomber sur ces Barbares dans leur retraite. N'ayant pû les joindre, il profita de la tranquillité que leur départ lui laissa pour faire un voyage sur differentes Rivieres, d'où il rapporta 1500 peaux. Le 24 de Juin, tous les Indiens qui étoient proche du Fort abandonnerent leurs Wigwams pour commencer leur grande chasse.

Le Gouverneur entreprit un autre voyage pour découvrir la Riviere de Shechitawam, dans le dessein de gagner de là le Port Nelson où l'on n'avoit point encore bâti de Fort. Dans le même tems M. Gorst qui étoit demeuré dans le Fort avec la qualité de Lieutenant, envoya quatre hommes bien armés dans une Barque jusqu'à la Riviere des Nodways, à laquelle ils trouverent cinq mille de largeur dans le lieu où les chutes d'eau les obligerent de s'arrêter. Elle est pleine

de Rocs & de petites Isles, qui servent de retraite à une prodigieuse quantité d'Oyes.

Après deux mois d'absence M. Bayly revint au Fort, & fit cette relation de son voyage. Il avoit trouvé la Riviere de Shechitawam où les Anglois n'avoient point encore pénetré. Il y étoit demeuré jusqu'au 21 de Juillet, à la recherche des Castors dont il n'avoit trouvé qu'un fort petit nombre. Cette Riviere est belle. Elle est au 52e degré de Latitude du Nord, Ses bords & les environs sont habités par une Nation assez nombreuse dont il avoit vû le Roy. Ayant promis à ce Prince de venir l'année suivante avec un Vaisseau bien fourni de Marchandises, on s'étoit engagé aussi à tenir prête une bonne provision de Castors, & à faire naître aux Indiens d'enhaut l'envie de venir trafiquer avec les Anglois. Le 21, M. Bayly ayant continué de voguer dans sa Chaloupe vers le Cap Henriette-Marie, avoit decouvert à quatorze lieuës de l'embouchure de la même Riviere, une grande Isle, entre le Nord-Nord-Est, & le Sud-Sud-Est, Il ne lui croioit pas moins de trente lieuës de tour, &

ne lui connoiſſant point de nom il lui donna celui d'Iſle de Viner.

Le 23, ſuivant la Côte pour doubler une pointe, il decouvrit une épaiſſe fumée, qui lui fit prendre le parti de deſcendre à terre. Il trouva ſept Indiens dans une affreuſe langueur. Les ayant pris dans ſa Chaloupe, il les conduiſit juſqu'à une petite Riviere nommée Equan, au bord de laquelle on trouva pluſieurs cadavres de Sauvages. La mortalité s'étoit miſe parmi eux après les ſouffrances du dernier hiver. M. Bayly laiſſa des vivres à ceux qu'il avoit laiſſés à bord, & leur vit remonter la Riviere d'Equan dans un Canot; mais la trouvant trop étroite, il n'oſa s'y engager avec ſa Chaloupe.

Le 27 ſa Chaloupe faillit d'être ſubmergée entre les glaces. Son Pilote étoit un Sauvage de la Nation des Washaos, qui avoit aux deux machoires une double rangée de dents. Il ne pouvoit ſupporter la préſence de l'aiguille aimantée, parce qu'il la prenoit pour quelque dangereux animal; ce qui le rendit ſi incommode aux gens de M. Bayly qu'on prit de con-

[illegible] le temps de le mettre à terre. On ne trouvoit point de Castors, & quelques Sauvages, qu'on rencontroit toujours sur les Côtes assurerent qu'au delà du Cap, la Mer étoit encore remplie de glaces. Les vivres d'ailleurs commençoient à manquer dans la Chaloupe. M. Bayly resolut de s'en retourner au Fort. Il fut forcé, dans son retour, de relâcher à l'Isle de Charlton, où il souffrit pendant deux jours une faim violente, sans y rien trouver qui fut propre à la soulager. Enfin il arriva au Fort le [illegible] d'Août.

Quelques jours après son arrivée, on vit descendre dans la Riviere un Canot, chargé de deux hommes. L'un étoit un Missionnaire Jesuite, né en France de parens Anglois; & l'autre, qui n'étoit avec lui que pour l'accompagner, se donna pour un Sauvage de la Nation des Cussidahs & parent du Prince. Le Jesuite présenta au Gouverneur Anglois une lettre du Gouverneur de Quebec, dattée le 8 d'Octobre 1673, par laquelle il prioit les Anglois, en vertu de la bonne intelligence qui regnoit entre les deux Couronnes, de traiter civilement ce-

Miſſionaire. Il étoit parti depuis long-tems de Quebec, mais il avoit été arrêté par divers avantures & par l'exercice de ſa Miſſion. Quoiqu'il prétendît que ſa lettre n'étoit qu'une recommandation hazardée, pour les occaſions où il pourroit rencontrer des Anglois, M. Bayly s'imagina avec beaucoup de vraiſemblance qu'il étoit envoyé pour obſerver nos établiſſemens; & ſans le traiter avec moins de civilité, il prit le parti de le garder juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux d'Angleterre. Ces ſoupçons furent augmentés par une lettre que le Miſſionaire remit à M. des Groſeliers. Elle étoit de ſon Gendre, qui demeuroit à Quebec, & qui s'étant mis en chemin avec le Jeſuite & trois autres François, pour venir juſqu'à la Baye de Hudſon, s'étoit rebuté des fatigues du voyage & du riſque de paſſer entre tant de Nations Sauvages. Il étoit retourné à Quebec avec les trois François. M. des Groſeliers même ne fut pas à couvert de la défiance de M. Bayly, & tous les Anglois ne jugerent pas mieux de cette correſpondance avec ſon Gendre.

Cependant lorſqu'on eut donné des habits au Jeſuite, qui avoit été dépoüillé des ſiens dans ſa route, & qu'on lui eut fait aſſez de careſſes pour lui inſpirer de la reconnoiſſance & de la tranquillité, il s'ouvrit d'un air ſi naturel qu'on revint aiſement ſur le ſujet de ſon voyage. Quelque zele qu'il conſervât pour la converſion des Sauvages, il déclara que ſes ſoins ayant eu peu de ſuccès, il n'étoit pas d'humeur à recommencer un voyage de quatre cens milles pour regagner Quebec, & que ſon deſſein étoit de repaſſer en Europe ſur les Vaiſſeaux Anglois.

M. Bayly étoit ſouvent alarmé par la crainte des incurſions d'un certain nombre de Nations Indiennes, qui s'étoient retirées mécontentes, parce qu'elles prétendoient que les Anglois leur avoient vendu leurs denrées trop cher. Il fit mettre toutes ſes marchandiſes en ſûreté dans ſa grande Barque, & ſe voyant à la veille de manquer de bien des choſes néceſſaires, il commença ſerieuſement à reflechir ſur ſa ſituation. On étoit au 7 de Septembre, & juſqu'alors il n'étoit point en-

core arrivé de Vaisseau d'Angleterre plus tard que le 22. La poudre lui manquoit. Il ne lui restoit pas plus de trois cens livres de farine ou de biscuit. Il ne falloit plus compter sur la viande fraîche, puisque ses gens ne pouvoient plus faire usage de leurs fusils, & les provisions de chair salée n'étoient pas assez abondantes pour lui faire envisager tranquillement l'avenir. La pêche étoit une ressource ; mais il se souvenoit que la patience avoit manqué plus d'une fois à ses gens, & de quoi ne devoit-il pas se croire menacé si la saison se passoit sans qu'ils vissent arriver aucun Vaisseau d'Angleterre ? Toutes ces réflexions lui causerent tant d'inquiétude, que dans le chagrin qu'il eut lui-même de se voir négligé par la Compagnie, il fixa un terme, au-delà duquel il prit la résolution de tout entreprendre pour retourner en Angleterre. C'étoit le dix-sept qu'il devoit partir, & ce dessein, qu'il déclara publiquement fut applaudi de tout le monde. On n'avoit à la vérité qu'une Chaloupe & deux grandes Barques ; mais le désespoir rend tout fa-

cile, ou fait perdre du moins la vûë du danger à des gens accoutumés à la Mer.

Telle étoit la diſpoſition de toute la Colonie, lorſque le Jéſuite, étant vers le ſoir dans ſes exercices de Religion, à quelque diſtance du Fort, avec M. des Groſelliers, & un autre Catholique crut avoir entendu fort diſtinctement ſept coups de canon. Ils revinrent au Fort dans le mouvement de leur joie, pour communiquer cette nouvelle au Gouverneur. On tira auſſi-tôt les plus gros canons du Fort, quoique ſur une nouvelle ſi incertaine on eut peut-être mieux fait d'épagner la poudre. Cependant un Sauvage de la pointe de Confort vint donner avis le jour ſuivant qu'on y avoit entendu pluſieurs coups de canon. Comme on avoit fait partir la Chaloupe pour aller à la découverte juſqu'à cette pointe, l'impatience fut extrême juſqu'à ſon retour. Le jour entier ſe paſſa ſans qu'on la vît paroître, & tout le monde auguroit mal de ce retardement. Enfin elle ſe fit voir, mais ſans ſignal Ce. fut un nouveau ſujet de défiance qui rédui-

fit tous les Anglois presqu'au désespoir. Mais à son approche on découvrit six Matelots, qui n'étoient pas du Fort, & qui avoient été députés pour avertir que le Capitaine Gillam étoit arrivé à la pointe de Confort, commandant le Prince Rupert, à bord duquel il avoit M. Willam Lyddal nouveau Gouverneur.

Le jour suivant M. Baily & M. Gorst se rendirent à la pointe de Confort, où le Shafhbury, commandé par le Capitaine Shepherd, arriva aussi d'Angleterre. Le nouveau Gouverneur ayant lû sa Commission, tout le monde ne pensa plus qu'à réparer les Vaisseaux qui avoient beaucoup souffert du voyage, & qu'à les charger promptement, avant que la saison devînt plus mauvaise pour le retour.

Le 18 de Septembre M. Lydal arriva au Fort, & prit possession de son Gouvernement. Mais l'air étoit déja si froid, & les pronostics si fâcheux pour l'hyver suivant, que les Matelots les plus expérimentés commencerent à douter s'il n'y auroit pas trop d'imprudence à se remettre en Mer. On tint là dessus plusieurs Conseils. En-

fin l'on résolut que les deux Vaisse
passeroient l'hyver dans la Baye,
que, pendant quelques beaux jours
restoient à esperer, les deux Equi
ges s'employeroient à couper du bo
à bâtir des maisons pour eux-mêm
& à construire quelques édifices co
muns.

Mais en calculant les provisions
étoient arrivées par les deux Vaissea
& le nombre de bouche qu'il y av
à nourrir pendant un hyver, dont
durée pouvoit aller jusqu'à dix mo
M. Baily fit confesser à M. Lidal
la résolution du Conseil étoit bea
coup moins prudente que celle du
part. Il se trouvoit, par un com
clair, qu'on ne pouvoit faire fo
pour chaque tête que sur quatre liv
de farines par semaines. M. Lidd
qui avoit l'humeur fort vive, répo
dit à cette objection que le pis al
étoit de mourir de faim tous ense
ble. Mais les raisonnemens de
Baily prévalurent enfin, & les de
Vaisseaux retournerent cette ann
avec une partie des gens qui avoie
souffert les rigueurs de l'hyver pr
cedent. Entre plusieurs curiosités qu'

rapporterent, on a conſervé, dans les papiers de la Compagnie, quelques mots du langage des Indiens de la Baye, que M. Bayly même avoit pris ſoin d'écrire de ſa main.

Arakana,	du pain.
Aſtam,	venez ici.
Aſſine,	du plomb.
Apit,	un gril.
Arremitogiſy,	parler.
Anotch,	tout-à-l'heure.
Chickahigon,	une hache.
Eſckon,	des ciſeaux.
Pishihs,	une petite choſe.
Paſtoſigon,	un canon.
Piſtoſigou à hish,	un piſtolet.
Pihikeman,	un grand couteau.
Petta à Shum,	donnez-moi une piece.
Pe guish à con gau moon,	je mange du potage ou du pudding.
Spog,	une pipe.
Stenna,	du tabac.
Shckahoun,	un peigne.
Tapoy,	cela eſt vrai.
Manitohinggin,	un habit rouge.
Metus,	des ſouliers.

Mokeman,	un couteau.
Mickedy, *ou* Pickau,	de la poudre.
Mekihs,	des colliers.
Moüſtodauhish,	une pierre.
No munnish e to ta,	je ne vous entens point.
Owma,	celui-ci, ceci.
Tancey,	ou.
Tiniſonec iſo?	comment appellez-vous cela?
Tequan?	que dites-vous?

M. Bayly, à ſon retour en Angleterre, rendit compte de toutes ſes obſervations, & des facilités qu'on pouvoit trouver à donner plus d'étendue à notre commerce dans la Baye de Hudſon. Les eſpérances qu'il fit concevoir, dépendant particuliérement de la certitude des vivres pendant l'hyver, on réſolut de pourvoir ſi libéralement à cet article, qu'il y eût toujours pour chaque tête le double de la nourriture néceſſaire. Ce fut ſur ce fondement qu'on réſolut de fortifier l'année ſuivante Port Nelſon, qui avoit été ſi négligé juſqu'alors, que M. des Groſeliers avoit été forcé de

l'abandonner avec le petit nombre d'Anglois qu'il y avoit eu pendant quelque tems. M. Jean Bridger fut nommé pour cette entreprise, sous le titre de Gouverneur de la partie Occidentale de la Baye de Hudson, depuis le Cap Henriette Marie, qui fut compris dans le Gouvernement de la partie Occidentale.

M. Jean Nixon succeda l'année suivante à M. Liddal, & ce fut sous lui que la Compagnie transfera l'Etablissement du Fort Rupert à la Riviere de Chickewan, lieu plus fréquenté par les Indiens. L'isle de Charlton commença aussi dans le même tems à se peupler, & à devenir le rendez-vous de tous les Facteurs de la Baye, qui y transporterent leurs marchandises, pour y charger les Vaisseaux à mesure qu'ils arrivoient d'Angleterre.

Ce ne fut qu'en 1682, que M. Bridger s'embarqua pour le Port Nelson. Avant qu'il y put arriver, Benjamin Gillam, Capitaine d'un Vaisseau de la nouvelle Angleterre, & fils du Capitaine Gillam, qui commandoit le Prince Rupert au service de la Compagnie, s'étoit établi au même lieu;

& par un autre hazard, à peine y avoit-il passé quinze jours que MM. des Groseillers & Ratisson, qui avoient quitté le service de la Compagnie Angloise sur quelques mécontentemens, y étoient venus aussi du Canada, à la tête d'une nouvelle Compagnie de François. Gillam n'avoit point été assez fort pour les repousser. Mais il étoit demeuré au Port Nelson, où M. Bridger arriva dix jours après les François. A son arrivée MM. des Groseliers & Ratisson lui firent signifier, sur son Vaisseau, qu'il eût à se retirer promptement, parce qu'ils avoient pris possession de ce lieu au nom du Roi de France. M. Bridger ne laissa point de débarquer une partie de ses marchandises, & de mettre ses gens à l'ouvrage pour former son Etablissement. Les François demeurerent aussi sans aucune marque d'hostilité. M. Ratisson se lia même fort étroitement avec M. Bridger, & cette amitié dura depuis le mois d'Octobre 1682 jusqu'au mois de Février de l'année suivante; mais sur quelque differend qui s'éleva, Groseliers & Ratisson se saisirent de Bridger, de

Gillam, & de leurs gens, & de tous leurs effets. Les ayant gardés Prisonniers pendant quelques mois, ils partirent enfin pour Quebec, où ils menerent avec eux Bridger & Gillam; mais ce fut après avoir embarqué le reste des Anglois dans une fort mauvaise Barque, avec laquelle ils eurent le bonheur de joindre un Vaisseau Anglois près du Cap Henriette Marie.

Groseliers & Ratisson repasserent de Quebec en France. La Compagnie d'Angleterre ayant appris leur retour en Europe, leur écrivit pour leur promettre d'oublier le tort qu'ils lui avoient fait, & de les employer avec des appointemens considérables, s'ils vouloient entreprendre de chasser du Port Nelson les François qu'ils y avoient établis, & faire tomber entre les mains des Anglois toute la pelleterie qu'ils y avoient amassée, comme une sorte de dédommagement pour les pertes que la Compagnie avoit essuyées. Cette proposition leur fut si agréable, que s'étant rendus en Angleterre, ils reprirent la route du Port Nelson, d'où ils chasserent en en effet leurs compatriotes. Le Ca-

pitaine Jean Abraham fut nommé Gouverneur à la place de M. Bridger, & conserva cet emploi jusqu'en 1684.

De l'autre côté, M. Nixon, Gouverneur du Fort Rupert, fut rappellé en 1683, & reçut pour successeur Henry Sergeant, sous lequel, ou du moins par les instructions duquel je trouve que cet Etablissement fut transféré sur la Riviere de Chickewan, qu'on a nommée depuis la Riviere d'Albany. On y bâtit un nouveau Fort, dont le Gouverneur fit le lieu de sa résidence. Il est au fond de la Baye, au-dessous de la Riviere Rupert. M. Sergeant eut ordre d'apporter tous les ans, au commencement du printems, toutes les pelleteries qu'il auroit amassées à l'Isle de Charlton, pour y attendre les Vaisseaux de la Compagnie, & de visiter les autres Etablissemens, pour en faire apporter la pelleterie au même rendez-vous.

Les choses demeurerent dans cet état jusqu'en 1686, que M. le Chevavalier de Troies vint de Quebec avec un corps de François, qui nous chasserent de nos Etablissemens. Nous y rentrâmes en 1696; mais l'année sui-

vante, nous perdîmes dans les glaces, à l'entrée de la Baye deux Vaiſſeaux, le *Hamshire* & l'*Owners.* Cette perte découragea la Compagnie, & le commerce fut languiſſant juſqu'à la guerre du commencement de ce ſiécle, qui nous fit tout perdre, à l'exception du ſeul Fort d'Albanie, où M. Knight eut l'art de ſe ſoutenir juſqu'en 1706, qu'il reſigna ſon Poſte à M. *Fullerton.* Rien ne marque mieux la décadence de nos affaires que le ſilence de tous nos gens de Mer juſqu'à la paix d'Utrecht. Mais on trouve dans la relation d'un étranger, nommé M. Jeremie, le récit ſuivant. Il parle comme témoin.

» J'étois de l'embarquement qui ſe fit en France par les ſoins de M. de la Forêt. Nous nous rendimes à Plaiſance avec quatre Vaiſſeaux, dont M. d'Iberville Gouverneur du Canada, prit le commandement. Il s'embarqua ſur le *Pelican*, de 50 canons. M. de Serigny, ſon frere commandoit le *Palmier*, de 40 canons. Le *Profond*, étoit commandé par M. du Gué; & M. de Chartier commandoit le *Veſpe.*

Lorſque nous fûmes entrés dans le Détroit de Hudſon, les glaces nous

forcerent de nous ſeparer. M. d'Iberville prit le devant & M. du Gué fut pouſſé par les courans, tout-à-fait du côté du Nord, où il rencontra trois Navires Anglois contre leſquels il ſe battit depuis huit heures du matin juſqu'à onze heures du ſoir, ſans que les Anglois le puſſent prendre. M. d'Iberville arriva le 5 de Septembre à la rade de Port Nelſon, que les François avoient nommé en 1694 le Fort Bourbon, comme ils avoient donné à la Riviere le nom de Sainte Thereſe, parce qu'ils avoient réduit ce jour-là le Païs ſous leur obeiſſance. Il envoya ſa Chaloupe à terre, avec 25 hommes de ſon Equipage.

Le 6 les Navires Anglois arriverent. M. d'Iberville ſe diſpoſa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Le voyant ſeul contre trois, ils ſe flattoient de l'enlever; mais ils furent extrêmement ſurpris de l'intrépidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès ſa premiere volée, il en traita un ſi mal qu'il le força de ſe rendre ſans oſer plus remuer. Enſuite, il perça le côté à l'Amiral qui étoit de 50 pieces de canon, contre lequel il fit tirer ſi à propos ſa volée, qu'a-

vant que les Anglois eussent le tems de changer de bord, ils virent la moitié de leurs voilures dans l'eau, & coulerent à fond devant leur troisiéme Vaisseau qui ne pensa qu'à se sauver. M. d'Iberville lui donna la chasse, mais il ne put l'empêcher de s'éloigner à la faveur de la nuit, & retournant vers sa prise il s'en mit en possession.

La nuit du sept au huit, il s'éleva une si furieuse tempête du vent du Nord, que M. d'Iberville & sa prise furent jettés sur la Côte sans pouvoir l'éviter. Le Navire Anglois fut perdu comme l'autre, avec vingt trois hommes qui se noïerent. Tous les autres se sauverent à terre, parce qu'heureusement la marée se trouva basse.

Tous nos Vaisseaux s'étant rassemblés, nous commençâmes l'attaque du Fort. Les Anglois firent peu de resistance, & lorsqu'ils eurent appris de leurs gens mêmes le sort de leurs Navires, ils se rendirent sans capitulation. M. d'Iberville ayant fait son entrée dans le Fort, y mit l'ordre qui convenoit aux interêts de la France; après quoi il s'embarqua le 24 de Septembre sur le Profond pour re-

tourner en Europe. Il n'emmena que le Vespe, parce que le Palmier avoit cassé son Gouvernail en touchant sur une barre; & M. Serigny qui le commandoit, demeura Gouverneur du Fort.

En 1698, il vint un autre Navire à qui l'on avoit eu soin de faire apporter un Gouvernail, parce que dans tout ce Païs, qui n'est couvert que de Sapins, on ne trouve point de bois qui puisse servir à cet usage. Alors les deux Vaisseaux repasserent en France, & M. de Serigny laissa le commandement du Fort à M. de Matigny son parent. Pour moi j'y restai avec le titre de Lieutenant & ma qualité d'Interprete. Il y eut successivement trois Gouverneurs, sous lesquels il ne se passa rien de remarquable.

En 1707, après avoir demandé plusieurs fois mon congé à MM. de la Compagnie pour repasser en France, j'eus le bonheur enfin de l'obtenir. A mon arrivée à la Rochelle, je fus proposé à la Cour pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon. C'étoit alors M. de Lille, frere de M. de Saint Michel, qui étoit autrefois Capitaine de Port à Rochefort.

Je levai une nouvelle Garnison à la Rochelle, avec laquelle je partis en 1708. Mais lorsque nous eûmes gagné l'entrée de la Baye de Hudson, les vents nous furent si longtems contraires, qu'ils nous forcerent de relâcher à Plaisance, où nous tirâmes des vivres du Canada. L'année suivante ayant eu le vent plus favorable, je me rendis au Fort Bourbon, & j'y trouvai M. de l'Isle dans le dernier embarras. Il étoit à la veille de manquer de vivres. Comme j'étois arrivé fort tard, & que le Navire avoit été fort maltraité par les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une perte considérable à MM. de la Compagnie, qui avoient tout à la fois deux Garnisons, avec un gros Equipage, à payer & à nourrir. Pendant l'hiver M. de l'Isle fut attaqué d'un asme dont il mourut. Je suis resté pendant six ans Gouverneur du Fort Bourbon, où j'avois eu l'honneur d'être établi par une commission du Roy que je garde encore, quoique mes Prédecesseurs n'eussent jamais eu cet avantage; & je n'ai quitté mon emploi qu'en 1714, lorsque je reçus des

ordres de la Cour, avec des lettres de M. de Pontchartrain, pour remettre le Poste aux Anglois, suivant le Xe & le XIe article du Traité d'Utrecht, par lesquels la France restituoit aux Anglois tout ce qu'ils avoient possedé dans la Baye de Hudson, avec les Stipulations contenues dans ces deux articles.

J'ai acquis dans un si long intervalle des connoissances dont je ne suis redevable qu'à mes observations. Quoique le Fort soit bâti sur la Riviere que nous avons nommée Sainte Therese, c'est par la Riviere de Bourbon que descendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette Riviere est d'une si grande étendue qu'elle passe par plusieurs grands Lacs, dont le premier, éloigné de la Mer d'environ 150 lieues, n'a pas moins de 100 lieues de circonférence. Les Sauvages le nomment Tatusquoiaousecahigan, ce qui veut dire Lac des Forts. Il s'y décharge du côté du Nord une Riviere que l'on nomme Quisisquatchiouen, c'est à dire *Grand courant*. Cette Riviere prend sa source d'un Lac éloigné du premier de plus de

300 lieuës, qui se nomme *Michinipi* ou *Grande Eau*, parce qu'en effet il est le plus grand & le plus profond de de tous les Lacs. Il a plus de 600 lieues de tour, & reçoit plusieurs Rivieres, dont les unes correspondent avec la Riviere Danoise & les autres dans le Païs des Placotes de Chiens. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres, il y a quantité de Sauvages, dont les uns se nomment Gens de la grande Eau & les autres sont les Assinibouels. Il faut remarquer qu'autant que les Esquimaux sont farouches & barbares, autant ceux-ci sont humains & affables, aussi-bien que ceux avec qui l'on entretient commerce dans la Baye de Hudson, Ils ne traitent les François qu'avec les noms de peres & de patrons, Ils sont amis de la vérité & de la justice, & le mensonge passe parmi eux pour un grand crime.

A l'extrêmité du Lac des Forts, la Riviere Bourbon reprend son cours, qui procede d'un autre Lac, nommé Anisquaounigamou, c'est à dire, jonction des deux Mers, parceque dans son milieu les terres s'approchent & se joignent presqu'entierement. La



partie du côté de l'Eſt, qui eſt ſituée en long, à peu près Nord & Sud, eſt un Païs de terres épaiſſes, où l'on trouve beaucoup de Caſtors & d'Orignaux. Là commence le Païs des Criſtimaux. Le climat y eſt beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'Oueſt de ce Lac eſt rempli de fort belles prairies, dans leſquelles il y a quantité de beſtiaux. Ce ſont des Aſſinibouels qui occupent tout ce Païs. Ce Lac n'a pas moins de 400 lieues de tour, & 200 lieues environ du premier.

A 100 lieues plus loin, vers l'Oueſt-Sud-Oueſt, toujours le long de cette Riviere, il y a un autre Lac qu'ils nomment Ouenipigouchi, ou la petite Mer. C'eſt à peu près le même Païs que le précedent. Ce ſont des Aſſinibouels, des Criſtimaux & des Sauteurs, qui occupent les environs de ce Lac. Il a 300 lieues de tour. A ſon extrémité, eſt une Riviere qui ſe décharge dans un Lac que l'on nomme Tacamiouen, & qui eſt moins grand que les autres. C'eſt dans ce Lac que ſe décharge la Riviere du Cerf, qui eſt d'une ſi grande éten-

due

due que les Sauvages de la Baye n'ont encore pû aller jusqu'à sa source. Par cette Riviere on en peut joindre une autre, qui porte son courant du côté de l'Oueſt, au lieu que toutes celles, dont je viens de parler, se déchargent dans la Baye de Hudson, ou dans la Riviere du Canada. J'ai fait tous mes efforts, pendant que j'étois au Fort de Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté là, dans la vûë de découvrir s'il n'y a point quelque mer dans laquelle cette Riviere se décharge. Mais ils sont en guerre continuelle avec une Nation qui leur barre le passage : j'ai interrogé des Prisonniers de cette Nation que nos Sauvages avoient amenés exprès pour me les faire voir. Ils me dirent qu'ils étoient en guerre avec un autre Nation beaucoup plus éloignée qu'eux à l'Oueſt ; & cette Nation, ajouterent-ils, avoit pour voisins des hommes barbus qui se fortifient avec de la pierre & se logent de même. Ces hommes portant barbe ne sont pas vêtus comme eux & se servent de chaudieres blanches. Ils cultivent la terre avec des outils qui sont aussi,

d'un métal blanc ; & de la maniere dont le Sauvage que j'interrogeois me dépeignit le grain qu'ils recueillent, il faut que ce soit du maïs.

Pendant que j'étois à Quebec, M. Begon, Intendant du Canada, me pria de lui donner les connoissances que j'avois de ce Pays-là, pour faire entreprendre quelque découverte par la nouvelle France. Mais elle seroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, si nous possedions encore le Fort Bourbon. Outre que le chemin seroit beaucoup plus court, ce sont presque toujours de beaux Pays, où l'on ne manqueroit point de chasse par la quantité d'animaux de toutes sortes d'especes qu'on rencontre dans toutes ces Contrées ; sans compter que la terre y produit quantité de fruits sans culture, tels que des pommes, des prunes, du raisin, &c. Au Sud-Ouest du Lac Tacamiouen, on trouve une Riviere qui se décharge dans un autre Lac, nommé le Lac des chiens, & qui n'est pas fort éloigné du Lac supérieur, où nos Voyageurs vont tous les jours par la Riviere de Montreal.

La Riviere de Sainte Therese, que les Anglois nomment Riviere de Port Nelson, n'a pas plus d'une demie lieue de large à son embouchure où le Fort est situé. En 1710, on fit bâtir, à deux lieues du Fort, du côté du Sud, le Fort Phelipeaux, & un grand Magasin, pour servir de retraite dans les cas pressans. C'est dans ce lieu que commencent les Isles dont la Riviere est entrecoupée. A vingt lieues du Fort, elle se partage en deux bras, & celui qui vient du côté du Nord, que les Sauvages nomment *Apitsibi*, ou Riviere du Batefeux, communique à la Riviere de Bourbon. C'est par cette route que la plûpart des Sauvages qui viennent en traite, descendent, à l'aide d'un Portage qu'ils font, du Lac des Forêts jusqu'à cette Riviere.

Vingt lieues au-dessous de cette premiere division, il y en a une autre qui vient du Sud, & qui communique à la Riviere des Saintes Huiles dont je vais parler. Le bras qui vient de l'Ouest n'a pas beaucoup d'étendue. Il est divisé en plusieurs petits ruisseaux, sur lesquels on trouve

quantité de castors, de loups-cerviers, de martres & d'autres pelleteries.

Entre le Fort Bourbon, & celui de Phelipeaux, est une petite Riviere, qu'on nomme l'Egarée, par laquelle on tire quelquefois du bois de chauffage; commodité précieuse, parce qu'il est fort rare autour du Fort. Plus bas, tout-à-fait à l'ouverture de la Mer, il y a une autre petite Riviere, nommée la Gargousse, dans laquelle les hautes marées amenent quantité de Marsoüins. Elle est si étroite qu'il seroit facile d'y tendre une pêche; & si cette entreprise étoit une fois bien établie, on y feroit tous les ans plus de six cens Bariques d'huile. Les premiers frais ne monteroient peut-être pas à 2000 écus, & la dépense annuelle de l'entretien ne surpasseroit pas 2000 francs; ce qui seroit néanmoins d'un grand profit en France, où les huiles valent toujours de l'argent.

Il n'y a de remarquable au long de la Mer, vers le fond de la Baye de Hudson, que la Riviere que nous nommons des Saintes Huiles, & que

les Anglois appellent Hayes, où ils avoient formé un Etablissement pour faciliter leur commerce avec les Sauvages. Mais se voyant attaqués par les François, ils mirent volontairement le feu à leur Fort, & brûlerent tout ce qu'ils ne purent emporter. Leur espérance étoit de se réfugier par terre au Fort Bourbon; mais ils furent poursuivis & faits prisonniers. Alors ce poste fut abandonné jusqu'en 1702, que M. de Flamanville, Commandant au Fort Bourbon, reçut ordre de MM. de la Compagnie de Canada d'envoyer M. de Beaumesnil son frere pour le rétablir. Il y fit construire une petite Maison, qu'on ne put entretenir plus de deux ans, parce qu'il en coutoit plus à la Compagnie qu'elle n'en retiroit de profit. Cependant le haut de cette Riviere est rempli de castors. Il y viendroit quantité de Sauvages en traite. On pourroit même y attirer une grande quantité de ceux qui trafiquent avec les Anglois, & qui sont établis au fond de la Baye. La Riviere est fort plate à son entrée, ce qui n'en permettroit l'accès qu'à des Bâtimens de 50 à 60 tonneaux. Il seroit facile

de s'y loger, parce que le bois y est commun. Je ne connois pas le Continent de la Baye qui tire vers le poste que les Anglois occupoient pendant la durée de mon emploi. Mais pour revenir au Fort Bourbon, j'ai reconnu que ce poste est très-avantageux pour son commerce lorsqu'il est bien entretenu. On y traite avec les Sauvages à des conditions très-favorables, pourvu qu'on ait des marchandises telles qu'ils les demandent. Le Fort est situé au 57e degré de latitude du Nord. Par conséquent le froid y est extrême pendant l'hyver, qui commence à la Saint Michel & ne finit qu'au mois de Mai. Le Soleil se couche dans le mois de Décembre à 2 heures $\frac{1}{4}$, & se leve à 9 heures $\frac{1}{4}$. Lorsque le tems s'adoucit un peu, les perdrix & les lievres y paroissent en abondance. Pendant un hyver que M. de la Grange, Capitaine de Flute du Roi, passa au Fort Bourbon avec son Equipage, nous eûmes la curiosité de compter combien il en feroit apporter au Fort. Au printems nous trouvâmes qu'entre 80 hommes que nous étions, tant de Garnison que d'Equipage, nous

avions mangé 90 mille perdrix & 25 mille lievres.

A la fin d'Avril les oyes, les outardes, & les canards, arrivent dans le Pays pour s'y arrêter deux mois. Ces animaux sont en si grand nombre qu'on en peut tuer autant qu'on en veut, & lorsque les Chasseurs de la Garnison sont occupés au travail, on envoye des Sauvages à la chasse, en leur donnant une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt oiseaux qu'ils sont obligés d'apporter. Les cariboux passent aussi dans ce tems, pour repasser au mois d'Août, & leurs troupes sont véritablement innombrables. On les tue dans les bois, & plus facilement encore au passage des Rivieres, qu'ils traversent à la nage.

Quoique les peuples qui habitent tous ces Pays soient fort dociles, & naturellement amis des François, il m'arriva une avanture fort triste à l'occasion des cariboux. En 1712, je me trouvai dans la nécessité d'envoyer une partie de mes gens à cette chasse, parce que je n'avois point reçu de secours de France depuis que j'en étois parti en 1708, & que je n'avois plus

assez de plomb & de poudre pour faire chasser au gibier avec des fusils. J'avois député mon Lieutenant, les deux Commis, & les meilleurs hommes de ma Garnison, ausquels je m'étois efforcé de donner tout ce que je pouvois retrancher de ma poudre,& de mon plomb. Ils se camperent malheureusement proche d'un camp de Sauvage, qui jeûnoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas en trafiquer avec eux, & que je la conservois précieusement pour ma défense. Ces Sauvages se voyant bravés par mes gens, qui tuoient toute sorte de gibier, & qui faisoient bonne chere à leurs yeux sans leur en faire part, formerent le dessein de les massacrer pour se saisir de leur proie. Il y avoit deux François qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour les surprendre, ils les inviterent à une fête qu'ils devoient faire la nuit dans leurs Cabanes. Les deux François s'y rendirent sans défiance, & leurs Compagnons, qui étoient au nombre de six, se coucherent tranquillement, parce qu'ils se croyoient en sûreté. Lorsque les deux Convives voulurent entrer dans la

Cabane des Sauvages, ils trouverent ces perfides rangés en haye, avec des bayonettes à la main, dont ils se servirent pour les poignarder. Après cette exécution, ils ne penserent qu'à prendre des mesures pour égorger les six autres. Ils prirent des armes à feu avec leurs bayonettes, & fondant sur ces malheureux, qui étoient ensevelis dans le sommeil, ils commencerent par faire leur décharge, & les acheverent à coups de poignard. Il y en eut un néanmoins, qui n'ayant eu que la cuisse percée d'un coup de balle, feignit d'être mort : les assassins le voyant sans mouvement se contenterent de lui ôter ses habits comme aux autres, avec toute la précipitation qu'inspirent le remord & la crainte. Mais lorsque le François se vit seul, & qu'il n'entendit plus de bruit, il laissa ses compatriotes étendus, & se traîna de son mieux jusqu'au bois, où dans l'effort qu'il fit pour se lever, il s'apperçut que le coup n'avoit percé que les chairs. Il boucha ses plaies avec des feüilles d'arbres, parce qu'il perdoit tout son sang, & revint au Fort, nud, & presque sans forces. Il

avoit fait dix lieues dans cet état. Son recit me causa autant d'inquiétude que de douleur. Je ne pensai plus qu'à me tenir sur mes gardes, dans la crainte que ces perfides ne fissent quelque tentative sur le Fort. Comme nous ne restions que neuf hommes, en y comprenant l'Aumonier, un petit garçon, un Chirurgien, il m'étoit impossible de garder les deux Postes. Je rappellai autour de moi la petite garnison qui me restoit, pour faire bonne garde nuit & jour, sans oser sortir du Fort. Les Sauvages affamés de nos marchandises autant que de nos vivres, vinrent au Fort Phelipeaux, où ils ne trouverent personne. Ils pillerent tout ce qui tomba sous leurs mains; & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour moi, ils me prirent onze cens livres de poudre que je n'avois pas eu le tems de faire transporter au Fort Bourbon, & qui étoit absolument mon reste. Ainsi nous passâmes tout l'hyver dans le Fort sans oser mettre le pied hors du Fort, sans vivres & sans poudre, toujours dans la crainte de revoir ces malheureux à notre porte. Mais heureusement ils n'ont pas paru depuis.

En 1713, Messieurs de la Compagnie envoyerent un Navire qui nous apporta toutes sortes de rafraîchissemens, & de marchandises pour la traite. Les Sauvages avoient un besoin extrême de notre secours; car il y avoit quatre ans qu'ils étoient dans la disette parce que je n'avois plus de marchandises à trafiquer avec eux. Aussi en étoit-il mort de faim un grand-nombre. Ayant perdu l'usage des fleches depuis que les Européens leur portent des armes à feu, ils n'ont d'autre ressource pour la vie que le gibier qu'ils tuent au fusil. Ils ne sçavent ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des légumes. Ils sont toujours errans, & jamais on ne les voit plus de huit jours dans le même endroit. Lorsqu'ils sont tout à fait pressés par la faim, le pere & la mere tuent leurs enfans pour les manger; ensuite le plus fort des deux mange l'autre. »

Voilà ce que j'ai pû tirer des Relations Françoises, pour remplir le vuide des nôtres depuis le commencement de ce siécle. Le Traité d'Utrecht ayant été fidellement exécuté,

nos Anglois recommencerent à former des projets de commerce, & d'établissement dans la Baye de Hudson. Mais après un si long intervalle il ne se trouvoit personne qui connût assez cette Mer & le Pays pour faire renaître la confiance des Marchands. Il se passa quelques années, pendant lesquelles il n'y eut point de Compagnie réguliere, & le premier Vaisseau qui fut envoyé dans la Baye, n'ayant trouvé que des masures dans les Forts, ne rapporta rien qui fût propre à ranimer les espérances. Le Fort d'Albanie & l'Isle de Charlton paroissoient toujours les lieux les plus commodes & les plus sûrs pour rentrer dans les anciennes voies. On sçavoit que les raisons qui avoient déterminé la premiere Compagnie à choisir l'un pour le principal établissement, & l'autre pour l'entrepôt de toutes les marchandises, étoient celles qui devoient encore engager les Marchands au même choix. Mais il falloit un guide, dont la fidélité & les lumiéres fussent également sûres, & ce n'étoit pas du hazard qu'on devoit l'attendre. Enfin il se présenta un Ca-

pitaine de Vaiſſeau, nouvellement arrivé d'Antejo, nommé Georges Beſt, arriere-petit-fils d'un des premiers Avanturiers, qui avoient fait, avec le Chevalier Frobisher, la découverte des Pays qu'on nommoit alors *Meta incognita*. Il conſervoit dans ſa famille un Mémoire de ſon Ayeul, qui faiſoit foi des lumieres qui s'y étoient perpétuées. Cette Piece mérite d'autant plus de voir le jour qu'elle en peut jetter beaucoup ſur les anciennes Relations de Frobisher.

MEMOIRE DU CAPITAINE BEST.

DEux Voyages qu'on avoit fait ſucceſſivement au Nord, dans l'eſpérance de trouver quelque ouverture qui conduisît à la Mer du Sud, & de pénétrer juſqu'au Catay par cette route, n'avoient encore procuré que la connoiſſance de pluſieurs Terres igno-

rées ; mais le mauvais succès de ces deux entreprises, & les dangers terribles qu'on y avoit essuyées, n'avoient pas refroidi l'ardeur des Matelots, ni diminué les espérances de la Cour. Les derniers Avanturiers avoient rapporté une grande quantité de pierres minerales, où quelques veines jaunes qu'on y voyoit briller, faisoient espérer de trouver de l'or. Soit qu'ils fussent persuadés de la réalité de ce trésor, soit que ce fût une amorce pour exciter leurs Compatriotes à favoriser leurs projets, l'opinion qui s'en répandit servit beaucoup à répandre la même ardeur dans toute la Nation. La Cour nomma des Commissaires pour examiner la matiere minerale, & leur rapport, vrai ou feint, fit recevoir ces nouvelles espérances comme une religion. Enfin la Cour, après avoir fait toutes sortes de caresses au Chevalier Frobisher, & à ses Compagnons, résolut d'envoyer un plus grand nombre de Vaisseaux à la découverte, & de leur faire prendre la route du Nord-Ouest. On fit faire une maison portative qui pouvoit se démonter, & l'on régla que cent hom-

mes, dont quarante feroient Matelots, trente Soldats, & le refte pour les Mines, hyverneroient dans ce Pays-là, & feroient provifion de marcaffites pour l'année qui fuivroit leur hyvernement. On leur donna un Chef, des Rafineurs, des Boulangers, des Charpentiers; & tous ceux-ci furent compris fous le nom de Soldats.

La Flote, qui fut de quinze Vaiffeaux, mit à la voile le 31 de Mai, avec un vent fi favorable que le 6 Juin nous étions déja fur les Côtes d'Iflande, à la hauteur du Cap Cleare. Nous fîmes route au Nord-Oueft avec un vent médiocre. La force du Courant nous fit dériver, fuivant notre calcul, beaucoup plus au Nord que nous ne le fouhaitions. On jugea que ce Courant portoit aux Côtes de Norvegue, & aux parties les plus Septentrionales. Il reffembloit à celui que les Portugais trouverent au Sud de l'Afrique, & qui les porta du Cap de Bonne Efperance au Détroit de Magellan. Ce Courant ne paffe point dans le Détroit, parce que la Mer y eft trop preffée; mais il revient du Sud au Nord dans le Golfe de Me-

xique, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son cours au Nord-Est. Du 6 au 20 de Juin nous naviguâmes sans voir de terre, & sans rencontrer aucun autre animal vivant que quelques oiseaux. Le 20 à deux heures du matin notre Amiral cria terre. C'étoit celle d'*Oueftfrise*, qui fut nommée cette fois-ci *Oueft Angleterre*. L'Amiral débarqua avec quelques Volontaires. Il prit possession de ce Pays au nom de la Nation. On y découvrit un fort bon Havre pour nos Vaisseaux, & quelques Cabanes des Habitans du Pays, construites à peu près comme celles qu'on avoit vûes dans les premiers voyages. Ces Gens sauvages & farouches, s'imaginant sans doute qu'ils étoient seuls au monde, ne nous virent pas plûtôt paroître qu'ils se mirent à fuir, abandonnant leurs Cabanes, & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvâmes entr'autres choses une espece de tiroir avec des clous, des harangs, des feves rouges, des planches de sapin assez bien faites, & plusieurs autres choses qui portoient des marques d'industrie; d'où nous conclûmes que si les Sau-

vages ne ſont pas plus adroits que ceux des autres Pays, ils doivent être en commerce avec quelqu'autre Peuple plus poli qu'eux. Nous ne leur prîmes que deux chiens, que nous amenâmes; & pour échange on leur laiſſa des ſonnettes, de petits miroirs, & quelques bagatelles de verre. On pourroit croire que cette Oueſtfriſe, que nous nommâmes Oueſt Angleterre, ne fait qu'un même Continent avec le *Meta incognita*, par le côté de cette derniere Terre qui regarde le Nord-Eſt, & qu'elle peut même être jointe au Groenland. Cette conjecture eſt fondée ſur la reſſemblance des Habitans d'Oueſtfriſe avec ceux de Groenland, & ſur ce que leurs Cabanes, & leurs armes ne ſe reſſemblent pas moins.

Nous remîmes à la voile le 23 & nous prîmes avec un bon vent vers le Détroit, auquel M. Frobisher avoit donné ſon nom. Le trente nous vîmes des Baleines en ſi grand nombre, que nous les prîmes pour des Marſouins. Un de nos Vaiſſeaux paſſa à pleines voiles ſur un de ces monſtrueux animaux, mais non ſans danger, puiſqu'il demeura d'a-

bord comme échoué ſur ſon corps ; ſans aucune ſorte de mouvement. La Baleine ſe hauſſant enſuite, fit rejaillir l'eau d'un grand coup de queüe, & replongea auſſi-tôt. Deux jours après ayant trouvé un très monſtrueux poiſſon mort & flottant ſur l'eau, nous fûmes perſuadés que c'étoit celui ſur lequel le Vaiſſeau avoit ſillé. Le 2 de Juillet, nous eûmes la vûe de Queenſ-Fore-land, que M. Frobisher avoit découvert dans ſon premier voyage. C'eſt un Cap fort haut qui eſt à la bouche du Détroit auquel il avoit donné ſon nom. Après avoir ſillé toute la journée au travers des glaces, nous voulûmes entrer le ſoir dans le Détroit ; mais nous le trouvâmes abſolument fermé par les glaces, accumulées à l'entrée, qui formoient comme une multitude de Montagnes. Dans les efforts que nous fîmes pour gagner un Havre, nous perdîmes de vûë deux de nos Vaiſſeaux, la Judith & la Minerve, & nous paſſâmes vingt jours ſans en avoir aucune nouvelle. Le ſort du Denis fut beaucoup plus triſte. Il fut briſé par les glaces à la vûë du reſte de la

Flotte. Tout l'Equipage se sauva dans la Chaloupe, mais nous perdîmes avec ce Vaisseau une partie de la maison portative qui étoit destinée pour hiverner.

Un affreuse tempête qui suivit cette perte nous fit apprehender la même infortune. Nous étions environnés de glaces qui ne nous permettoient pas de retourner & beaucoup moins d'avancer. Dans cette situation nous essuiâmes en pleine Mer un orage du Sud-Ouest. Il fut terrible par la nécessité où nous étions continuellement de nous défendre contre le choc des glaces. Nous ne pouvions nous en garentir que par des cables, des planches & des paillasses dont nous armions les flancs des Vaisseaux. Il y falloit joindre le secours des piques, des planches & des crocs pour detourner l'impétuosité des coups. Encore y en eut-il de si violens que des planches de trois pouces d'épaisseur furent coupées plus net qu'elles ne le seroient avec la hache. La pression des glaces qui nous serroient de tous côtés éleva plusieurs de nos Bâtimens au dessus de l'eau. Nous

passâmes quatorze heures dans cette effrayante ſituation. Enfin l'obſcurité ſe diſſipa, & le vent d'Oueſt-Nord-Oueſt chaſſa les glaces. Tout le monde apporta ſes efforts à relever les Mats & à radouber les Vaiſſeaux; après quoi l'on reſolut de tenir la Mer juſqu'à ce que le Soleil & le vent euſſent achevé de fondre les glaces.

Nous tournâmes le 7 de Juillet vers la terre que nous prîmes, pour la Côte Septentrionale du Détroit. On crut que ce pouvoit être le *North Foreland.* Mais le brouillard & la neige ne nous permettoient pas d'en porter un jugement certain. Notre ſituation fut dangereuſe pendant vingt jours que le brouillard nous cacha notre route. Nous avions été pouſſés au Sud-Oueſt par un courant du Nord-Eſt; & lorſque nous nous croyions au Nord-Eſt du Détroit de Frobisher, nous nous trouvions au Sud-Oueſt de Queen's Foreland.

Ici nous découvrîmes une pointe, que nous prîmes mal-à-propos pour le Mont Warwick dans le Détroit. Cependant les plus habiles de nos Matelots ne purent ſe perſuader qu'en

si peu de tems on se fût si fort avancé. Les courans étoient à la vérité plus sensibles, & faisoient tourner nos Vaisseaux comme des tourbillons. Mais M. Beare, Lieutenant de l'Anne, qui avoit dressé dans les deux voyages précédens une Carte exacte des Côtes, ne put se reconnoître ; & notre premier Pilote, homme fort entendu, déclara que la terre que nous découvrions ne pouvoit être dans l'interieur du Détroit.

Le brouillard & la neige continuant d'obscurcir le jour, on balança si l'on ne devoit pas retourner au travers des glaces, pour chercher une Mer libre, ou se livrer au courant pour se laisser porter dans une Mer inconnue. Le Vice-Amiral, à bord duquel étoit notre premier Pilote, & deux autres Vaisseaux perdirent la Flotte de vûë & prirent le parti de tenir la Mer. L'Anne qui s'égara seul, fit la même chose, & rejoignit néanmoins la Flotte aussi-tôt que le tems fut éclarci. L'Amiral & toute la Flotte, à la reserve des trois Vaisseaux égarés firent plus de 60 lieues en se flattant toujours d'être dans le Détroit,

Mais la neige ou le brouillard, qui recommençoient ſans ceſſe, nous déroboient à tous momens les uns aux autres. L'Amiral auroit avancé à tout hazard, s'il n'eût eu des ordres précis de ne pas s'éloigner de ſa Flotte ; car il ne doutoit pas que cette route ne pût le conduire dans la Mer du Sud. Il remarquoit, en avançant, que la Mer s'élargiſſoit & qu'on y rencontroit moins de glaces, parce que la force des courans les écartent à l'Eſt & au Nord. Suivant le rapport de quelques-uns de nos gens, ils trouverent à plus de 60 lieues dans ce prétendu Détroit, une terre peuplée, fertile en pâturage, abondante en gibier & en bétail. Ils trafiquerent même avec les Habitans du Païs, des couteaux, des ſonettes, des miroirs, &c. pour des Oiſeaux, & de la Pelleterie. Leur déſir auroit été d'enlever quelques Sauvages, mais ils ne purent en engager un ſeul à ſe laiſſer approcher, & leur traite ſe fit en laiſſant ſur le bord de la Mer ce qu'ils vouloient donner en échange. Après une navigation de pluſieurs jours, l'Amiral jugea que ſon devoir le rappelloit vers

la Flotte. On fit voile entre une Côte qui est le derriere du Continent de l'Amérique & la terre de Queenſ-Fore-land. Mais en faiſant route dans ce parage, on remarqua une eſpece de Baye qui s'étendoit juſqu'au Détroit de Frobisher. On y envoya le *Gabriel*, pour eſſaïer ſi l'on pouvoit la traverſer d'un bout à l'autre & rentrer enſuite par l'autre côté dans le Détroit. Cette entrepriſe réuſſit, & l'on ne put douter après cela, que Queens-Fore-land ne fût une Iſle. Il y a beaucoup d'apparence qu'une partie de ces terres ſont auſſi des Iſles. Enfin comme la ſaiſon demandoit qu'on cherchât ſerieuſement les Havres, où nos Vaiſſeaux devoient ſe délivrer de leur charge ; nous reprîmes vers l'entrée du Détroit de Frobisher par un tems extrêmement obſcur, à travers diverſes terres, & entre des Rochers à fleur d'eau ; c'eſt-à-dire dans un continuel danger. L'Anne tourna pendant plus de vingt jours autour de Queens-Fore-land pour découvrir le Havre où nous devions relâcher, ſans pouvoir s'ouvrir un paſſage au travers des glaces. Il eut enfin le bonheur

d'arriver le ving-trois de Juillet à Haſ-tons-Headland, dans le Détroit, où nous étions à l'ancre au nombre de ſept Vaiſſeaux. Le François nous rejoignit auſſi le 24. Il nous donna des nouvelles du Vice-Amiral, du Bridge-water, & des deux autres qui nous manquoient. Le Gabriel étoit entré dans le Détroit de Frobisher par une autre ouverture que nous, où il avoit trouvé le courant ſi impétueux que ſans un vent favorable, il ne l'auroit pas ſurmonté. Le 27 nous vîmes arriver le Bridgewater près de nous, en ſi triſte état que pour le tenir à flot on en tiroit par heure une prodigieuſe quantité d'eau. Nous apprîmes de lui que le Détroit étoit barricadé par les glaces, & que le paſſage étoit impoſſible pour nous rendre à la Baye de Warwick.

Ce rapport jetta une conſternation incroiable dans tous les Equipages. Les plaintes & les murmures s'étant bien tôt fait entendre, l'Amiral qui ſçavoit combien j'étois attaché à notre entrepriſe, me chargea de ramener les Mutins à la ſoumiſſion. Mais ſans me ſoucier des murmures, je fis

donner

donner brusquement le signal pour se rendre à bord, à quoi l'on obeit avec joie, dans l'opinion que c'étoit un ordre pour le retour. L'Amiral par mon conseil mit aussi-tôt à la mer. En dérivant à petites voiles vers les glaces, il y trouva heureusement un passage. La Flotte suivit sans rien distinguer à la route; & le 31 de Juillet, après mille inquietudes & mille fatigues, l'on se vit enfin réunis au lieu qu'on cherchoit. A l'entrée de la Baye de Warwick, l'Amiral fut heurté si violemment par un glaçon, qu'après avoir sauté de dessus ses ancres, il s'y fit une large voie d'eau. Le Lieutenant Amiral, commandé par M. Fenton, arriva dix jours après les autres.

Tous les Officiers étant à terre, on tint conseil sur l'ordre qu'on devoit observer, & sur le lieu qu'on choisiroit pour bâtir un Fort & une maison. Le second jour d'Août, après avoir fait débarquer les Soldats & les Travailleurs, on en fit la revûë & l'on publia au nom de l'Amiral Frobisher les resolutions du Conseil. Mais sur l'examen qu'on fit ensuite de ce que chaque Vaisseau avoit apporté

pour l'édifice de la maiſon, il ſe trouva qu'il n'y avoit de matiere que pour deux côtés. Outre ce qui s'étoit perdu dans le Denis, il avoit fallu employer diverſes planches, des appuis, des poteaux & d'autres pieces de bois contre le tranchant des glaces. Dailleurs l'abſence de 4 Vaiſſeaux qui nous manquoient encore, retardoit néceſſairement le travail, parce qu'ils avoient à bord les meilleurs Ouvriers, & la plus grande partie des proviſions de bouche. On reconnut après un calcul exact, que ſi les 4 Vaiſſeaux ne reparoïſſoient pas, on n'auroit point aſſez de boiſſon pour les cent hommes qui étoient deſtinés à paſſer l'hiver dans le Païs. Je m'offris d'hyverner à toutes ſortes de riſques avec ſoixante hommes. On appella les Maçons & les Charpentiers, qui demanderent neuf ſemaines pour conſtruire un logement capable de mettre ſoixante hommes à couvert. Ils ſuppoſoient même qu'on pût leur fournir aſſez de bois. Mais comme on ne pouvoit retarder le départ de la Flotte plus de 26 jours, l'Amiral conclut qu'il falloit renoncer au deſ-

ſein de faire une habitation, & cette réſolution fut enregiſtrée pour en rendre compte à la Cour & à la Compagnie de Commerce. Le 6 d'Août trois de nos Vaiſſeaux gagnerent avec beaucoup de peine la pointe de Leycester, dans l'eſpérance de trouver le côté méridional du détroit ſans glaces; mais ils furent pris d'un calme qui leur ôta le pouvoir d'avancer, & bien-tôt ils ſe trouverent plus engagés que jamais dans les glaces qui étoient ſans ceſſe amenées par le courant.

Tant de diſgraces, les dangers continuels dont on étoit menacé, & l'impoſſibilité de s'arrêter plus longtems dans une Mer où les cordages durciſſoient tellement par la gelée qu'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, ſembloient faire une loi de prendre inceſſament d'autres reſolutions. On propoſa au Conſeil de chercher un Port dans le Détroit, pour rétablir les Vaiſſeaux & l'Equipage, & de retourner enſuite en Angleterre. Mais cet avis me parut ſi honteux que je le combattis de toute ma force, en proteſtant que je demeurerois

plutôt ſeul que de me couvrir d'opprobre par un retour ſi précipité. Je repreſentai auſſi que chercher un Port dans un lieu ſi dangereux, c'étoit augmenter le danger; qu'il falloit pour cela ranger longtems les Côtes, & que ſi l'on avoit le bonheur d'éviter les rochers qui y étoient en grand nombre, on n'échapperoit pas ſi près du rivage à la fureur des glaces, que les courans & les marées y jettent continuellement. Dailleurs que faire dans un Port, où l'on courroit riſque d'être renfermé tout l'hyver! L'air étoit déja ſi froid qu'il menaçoit d'une violente gelée. Mon ſentiment fut donc qu'il valoit mieux tenir la Mer, & continuer, ſuivant les occaſions, nos recherches & nos découvertes. J'avois dans mon Vaiſſeau une Chaloupe de cinquante tonneaux en fagots, qui avoit été deſtinée pour ceux qui devoient hyverner. J'offris de la monter, & de m'en ſervir pour eſſayer de franchir les glaces. Je promettois de courir au long de la Côte, & de chercher ſi les Vaiſſeaux qui nous manquoient n'auroient pas trouvé quelque abri où ils étoient peut-être à ſe ra-

douber. Enfin je m'en tins à la résolution de croiser le plus longtems qu'on pourroit dans le voisinage de la haute Mer, parce qu'il y avoit moins à craindre des glaces ; & si l'on vouloit chercher un bon moüillage, je soutins qu'il falloit laisser ce soin aux Chaloupes, sous la conduite de deux ou trois de nos meilleurs Pilotes, mais que les Vaisseaux ne devoient plus s'exposer au risque de s'écarter les uns des autres.

Malgré la vérité de ces raisonnemens, qui fut reconnue du plus grand nombre, l'*Ipswich* nous quitta la nuit suivante pour retourner en Angleterre. Mais je ne laissai pas d'exécuter ce que j'avois proposé. J'allai, avec la Chaloupe & le Canot de la Lune, vers les Isles qui sont situées au-dessous de Hatton's-head-land. Il fallut beaucoup de précautions & d'adresse pour nous défendre des glaces. Enfin je trouvai un ancrage qui me parut assez bon, dans une grande Isle dont la terre est noirâtre, & ressembloit beaucoup à celle d'où l'on avoit tiré de la matiere minerale. Je ne perdis pas un moment pour en faire

mon rapport aux Equipages, & j'engageai deux de nos Vaisseaux à venir tenter l'avanture. Nous trouvâmes en effet dans l'Isle une si prodigieuse quantité de mineral, que si la bonté eût répondu à l'épreuve qu'on prétendoit en avoir faite à Londres, il y auroit eu de quoi satisfaire les plus avides. Une découverte qui nous parut si heureuse me fit donner mon nom à l'Isle, avec l'addition d'un mot qui marquoit mon bonheur, *Best-Blessing*. Mais la joie que tout le monde en ressentit fut troublée par le malheur de l'Anne, qui en entrant dans le Havre échoua sur un rocher à fleur d'eau. On le délivra neanmoins d'un si grand danger, & pendant que les Travailleurs se hâtoient de recueillir le plus de matiere minerale qu'il leur fût possible, les Matelots n'épargnerent rien pour radouber & calfeutrer les Vaisseaux. J'entrepris de faire monter la Chaloupe que j'avois apportée en fagot; mais il se trouva qu'il ne nous restoit plus assez de clous & de chevilles de fer pour achever cette ouvrage. J'avois heureusement un Forgeron dans mon Equipage, quoique

je n'eusse ni enclume ni marteau. La nécessité excite l'industrie. Deux petits soufflets tinrent lieu d'un grand ; une piece d'artillerie servit d'enclume, les pincettes, les grils, & les pêles furent employées à faire des cloux & des chevilles de fer. Tandis qu'on poussoit cet ouvrage, je pris avec moi quelques-uns de mes gens, & j'allai au Cap de Hatton's-headland, qui est la partie la plus élevée de tout le Détroit, dans le dessein de monter au sommet, & non-seulement d'y découvrir, autant qu'il seroit possible, s'il restoit beaucoup de glaces dans le passage, mais encore d'y lever le plan de toutes les parties basses de cette Côte. Je n'eus pas autant de peine que je l'avois apprehendé à gagner le sommet du Cap. Dans la saison où nous étions encore, tandis que la Mer étoit remplie de glaces, les terres étoient découvertes, & dans un grand nombre d'endroits elles ne se sentoient plus des rigueurs de l'hyver précedent. Nous trouvâmes en chemin quantité de cette matiere qu'on croyoit propre à donner de l'or. Etant arrivé le 13 d'Août

au ſommet du Cap, j'y fis dreſſer une Croix de pierre, pour marquer qu'il y étoit venu des Chrétiens. Après avoir levé mes plans, ſans avoir tiré beaucoup d'éclairciſſement de ma ſituation pour ce qui concernoit les glaces, je ne penſai qu'à rejoindre nos Vaiſſeaux. Mais en deſcendant au long d'une forêt de ſapins, nous vîmes venir à nous un grand ours blanc, qui ſembloit chercher ſa proye. Nous penſâmes ſi peu à l'éviter que ſouhaitant au contraire d'en faire notre nourriture, nous nous diſpoſâmes à l'attaquer. L'entrepriſe n'étoit pas téméraire puiſque j'avois ſix hommes avec mois. Cependant il ſe défendit avec tant de force & de furie que deux de mes gens furent bleſſés, & qu'après avoir eſſuyé cinq ou ſix coup de feu, il paroiſſoit encore en état de ſe faire redouter; mais un coup de pique, la ſeule que nous euſſions avec nous, l'abbatit à nos pieds; & le bras de celui qui l'avoit frappé fut ſi vigoureux, que le tenant ferme contre la terre au bout de ſa pique, il nous donna le tems de l'achever avec nos autres armes. Comme nous n'a-

vions qu'à descendre, il nous fut aisé de faire rouler ce monstrueux animal jusqu'au rivage, & de le mettre dans la Chaloupe. Les vingt hommes dont mon Equipage étoit composé eurent de quoi se nourrir de sa chair pendant plusieurs jours.

Le 18, ayant trouvé à mon retour la Chaloupe montée par l'industrie de mes Matelots, je résolus de m'y hazarder avec les plus résolus, pour trouver, au travers des glaces, le moyen d'entrer dans le Détroit de Frobisher. Tout le monde s'efforça de me faire abandonner cette entreprise, & les Charpentiers mêmes qui avoient monté la Chaloupe me protesterent qu'ils ne s'y hazarderoient pas eux-mêmes, parce que ce petit Bâtiment n'étoit lié qu'avec de mauvaises chevilles de fer. Leur témoignage refroidit ceux qui devoient m'accompagner. Je n'aurois pas voulu moi-même qu'on eût pû m'accuser d'obstination & d'imprudence. Ainsi me tournant vers mon Lieutenant, & mes plus fideles Matelots, je leur representai que l'honneur ne nous permettoit pas d'abandonner légerement notre entreprise; qu'il fal-

loit du moins retrouver notre Amiral ; dont nous n'avions point eu de nouvelles depuis plusieurs jours ; qu'avec le grand dessein de trouver une route à la Mer du Sud, qui faisoit l'attente commune de toute l'Angleterre, nous avions le motif de nous enrichir par le mineral que nous avions découvert, & qu'il falloit nous donner le tems de recueillir ; qu'à la vûe seule il paroissoit plus riche que celui dont on avoit déja fait l'essai à Londres, quoiqu'au fond il pût fort bien être vrai que l'un & l'autre ne fussent que des pierres inutiles ; mais enfin que le bon sens nous obligeoit de ne pas négliger de si belles apparences. Et m'adressant ensuite aux Charpentiers, je les sommai publiquement de me dire en conscience si la Chaloupe étoit assez forte pour s'y pouvoir hazarder. Après s'être consultés un moment, ils me répondirent qu'oüi, pourvu qu'on évitât les glaces, & qu'il ne s'élevât point d'orage.

Il ne m'en falloit pas davantage, & je m'apperçus aisement que la réponse des Charpentiers avoit rendu

le courage à mes Matelots. Ceux mêmes de quelques autres Vaisseaux s'offrirent à partager avec moi les perils & la gloire de mon entreprise, & Jean Gray Pilote de l'Anne, declara genereusement que rien ne seroit capable de l'en empêcher. Je partis enfin dans la Chaloupe, accompagné de dix-neuf personnes, avec des vivres & d'autres provisions. Mon Vaisseau que je laissai à l'ancre, demeura sous la conduite de mon Ecrivain, rien n'ayant pû engager mon Lieutenant & mon Pilote à me voir partir sans me suivre.

Il fallut ranger d'abord la côte en ramant l'espace de trente lieues, c'est à-dire jusqu'à l'endroit le plus dangereux du Détroit. Nous passâmes alors à l'autre bord, & le suivant au Nord, nous tinmes route vers l'Isle Comtesse dans la Baye de Warwick, esperant ainsi découvrir l'Amiral & les autres Vaisseaux qui nous manquoient, ou trouver quelques debris de leur naufrage. Ce ne fut pas sans risque que nous traversâmes vers l'autre rivage. La force du courant nous fit dériver avec tant de vitesse, que la nuit sui-

yante nous fûmes obligés de mouiller entre des rochers, près de la Côte brisée de l'Isle de Gabriel, un peu au-dessus de la Baye de Warwick. Nous trouvâmes près du rivage des pierres élevées en Croix, signe qu'il y étoit venu des Chretiens.

Le 22 d'Août nous eûmes la vûe de la Baye de Warwick. Nous descendîmes à terre pour nous en assurer encore davantage, en la reconnoissant du sommet d'une Colline. Nous continuâmes de ranger la Côte du Nord; mais en passant sous une montagne, nous apperçûmes de la fumée, & lorsque nous fûmes plus près du Rivage, on distingua des hommes qui faisoient voltiger une espece de drapeau. L'usage des naturels du Païs étant de nous donner ces figures quand ils apperçoivent quelque Chaloupe, nous fûmes portés à croire que c'étoient des Sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes, & l'on distingua la couleur de ces drapeaux qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voyoit ni Vaisseau ni Havre à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on ne s'imaginoit pas qu'au-

tun de nos gens eût pris cette route, on ne sçavoit à quel jugement s'arrêter. Je résolus, à tout hazard, de descendre à terre avec la meilleure partie de mes gens, & si c'étoit des Sauvages, de fondre brusquement sur eux; non pour leur causer aucun mal, mais dans l'espérance d'en saisir quelqu'un au milieu du désordre, pour les engager au contraire à traiter sans crainte avec nous. Aucun de nos Vaisseaux n'avoit encore pû parvenir à commercer personnellement avec eux, & nous admirions néanmoins la bonne foi avec laquelle ils n'avoient pas manqué d'apporter des équivalents pour nos marchandises dans les lieux où nous leur en avions laissées.

Notre incertitude ne dura pas longtems. C'étoient les gens de l'York, notre Vice-Amiral, qui se hâterent de venir au-devant de nous. On s'embrassa tendrement, avec toute la joie qu'on devoit trouver à se revoir, après avoir essuyé tant de dangers. Leur Vaisseau étoit depuis peu de jours dans un fort bon Havre, qu'ils avoient découvert sur cette Côte, & s'étant hazardés à pénétrer plus de dixlieues

dans les Terres ſans avoir pû joindre un ſeul Sauvage, ils y avoient trouvé une mine qu'ils avoient foüillée fort heureuſement. Ils m'aſſurerent que le Chevalier Frobisher étoit dans la Baye de Warwick. Je pris le parti de le chercher auſſi-tôt, pour lui faire voir le mineral que j'avois découvert dans l'Iſle Beſt-bleſſing, & dont j'avois apporté des montres. La route me fut ſi facile, que ne perdant point la terre de vûe, rien ne m'empêcha d'y deſcendre à chaque occaſion que j'eus de voir quelque Hute des Sauvages, & d'eſperer de pouvoir les y joindre. Après l'avoir tenté deux fois inutilement, je me déterminai enfin, aux premieres Hutes que j'apperçus, à demeurer caché le long du rivage juſqu'à l'entrée de la nuit; & ſuivant dans l'obſcurité la route que mes yeux s'étoient tracés pendant le jour, je gagnai, avec dix de nos gens, une Hute dont je me flattai que les Habitans ne pourroient pas m'échapper. La porte en étoit fermée. J'avois apporté une chandelle & tout ce qui étoit néceſſaire pour allumer du feu. Mais ayant frapé modeſtement à la

porte aussi-tôt que j'eus de la lumiere, je fus obligé de redoubler mes coups pour m'assurer que la Hute étoit sans Habitans, puisqu'il ne s'y faisoit aucun bruit, & qu'elle tardoit si long-tems à s'ouvrir. Il ne fallut pas de grands efforts pour l'enfoncer. Nous n'y trouvâmes personne; mais quelques instrumens de fer, & quantité de pieux qui paroissoient avoir été travaillés nouvellement me firent juger que les Sauvages y étoient venus pendant le jour. Je résolus d'y passer le reste de la nuit, dans l'espérance qu'ils y reviendroient le lendemain, & qu'ils ne pourroient point nous échapper. En effet, un quart d'heure après la pointe du jour, nous vîmes, par un trou que nous avions menagé dans le mur, deux hommes qui s'approchoient, avec une femme qui portoit un enfant dans ses bras. Nous les laissâmes venir si près, qu'étant sortis brusquement à leur rencontre, ils prirent en vain la fuite pour se dérober à nous. Nos caresses les firent bien-tôt revenir de leur effroi. Ils étoient vêtus de peaux de chiens matins. Nous les conduisîmes à la Cha-

loupe, où tout l'Equipage s'empressa par mon ordre de les traiter avec amitié, & lorsqu'on les eut fait bien boire & bien manger, je remis l'un des deux hommes sur le rivage avec plusieurs petits présens, dans l'espérance qu'il retourneroit aussi-tôt vers les gens de sa Nation. Mais, soit que la femme & l'enfant fussent à lui, & que cette raison le retint, soit qu'il fût arrêté par d'autres motifs que nous ne pûmes pénetrer, il ne s'éloigna pas d'un seul pas, comme s'il eut attendu pour partir qu'on lui rendît les autres. Je balancai si je ne les emmenerois pas tous trois. Enfin je leur rendis la liberté, & je me figurai que s'il restoit quelque espoir de tirer d'entre leurs mains cinq hommes qu'ils nous avoient pris dans les navigations précedentes, c'étoit par la douceur qu'ils pourroient s'y laisser engager. Mais je ne voulus point m'écarter sans avoir retourné vers leurs Hutes. Celles que nous avions vûes n'étoient que des especes de tentes qui leurs servent dans la belle saison. M'étant avancé avec la meilleure partie de mes gens, je découvris



une douzaine de ces misérables, qui prirent la fuite à notre approche. Nous apperçumes leurs Habitations d'hyver, ou plûtôt leurs trous, que nous ne pûmes regarder sans surprise & sans compassion. Ce sont des lieux souterrains qui ont deux toises de profondeur sous terre, & qui sont rondes comme nos fours. Ils sont si près les uns des autres qu'on les prendroit pour des tanieres de renards, ou pour des trous de lapins. Les Sauvages les creusent tellement par dessous que l'eau qui vient d'enhaut s'y écoule sans les incommoder. Leur situation est à l'abri des vents, & l'entrée regarde le Sud. Les parois de ces logis souterrains sont comme incrustés d'os de baleine depuis le bas jusqu'au haut, & l'ordre en est aussi industrieux que celui de nos aix. Les ouvertures sont fermées exactement par des nerfs, qui joignent des peaux de chiens marins au lieu de tuiles. Ces maisons n'ont qu'un appartement, dont la moitié plus élevée d'un pied que l'autre est pavée de larges pierres, & l'autre, qui est couverte de mousse, sert aux fonctions du menage. Tout ce

que nous y apperçumes me fit juger qu'ils y vivent comme des bêtes, & qu'ils séjournent dans un même lieu jusqu'à ce que l'extrême saleté les en chasse. Nous y trouvâmes plusieurs arcs, & nous en emportâmes quelques-uns. Ils ont pour armes, avec l'arc, la fronde & le dard. Leurs arcs sont de bois, de la longueur d'une aulne d'Angleterre. Ils sont renforcés par des nerfs, & les cordes sont aussi de nerf. Leurs fléches sont de trois pieces : le devant & le derriere est d'os, le milieu de bois, & la longueur est de deux pieds. Chaque fléche a deux plumes taillées sur le devant du tuyau, & pour la décocher ils font reposer le plat de la plume sur le bois de l'arc. Elles ont trois différentes têtes, de pierre, ou d'os, ou de fer en forme de cœur; ces têtes sont aiguisées des deux côtés, & fort pointues. Elles sont peu fermes, parce qu'elles sont mal jointes à la fléche; ce qui les rend peu dangereuses si elles ne sont décochées de fort près. Leurs dards sont de deux sortes. Ils en ont à diverses pointes qui avancent par-devant. Le milieu

eſt d'os. Ils ont des inſtrumens de bois qui leur ſervent à lancer ces dards avec beaucoup de vîteſſe. L'autre eſpece eſt plus grande, & reſſemble aſſez à nos épées.

Ils chaſſent aux oiſeaux & aux autres bêtes avec leurs autres armes, & prennent le poiſſon au dard. Cependant tous ces inſtrumens ſont ſi mal faits qu'ils ne peuvent s'en ſervir qu'avec peine ; & pour le fer dont ils les garniſſent, je m'imagine qu'ils ſont en commerce avec quelque Nation qui leur en fourniſſent. Ils ont ſur la tête une eſpece de capuchon long & pointu. S'ils veulent marquer de l'amitié à quelqu'un, ils lui font préſent de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait ſi pointu que les femmes. L'un & l'autre ſexe porte la même chauſſure, qui va juſqu'aux genoux ſans aucune ouverture. Elle eſt de cuir, & les femmes en mettent deux ou trois paires l'une ſur l'autre. Ils portent dans ces chauſſures leurs couteaux, leurs aiguilles, & les autres petits inſtrumens de la même eſpece ; & pour empêcher qu'elles ne tombent, ils y paſſent un

ôs qui les soutient, depuis le talon jusqu'au genou. Ils préparent leurs peaux avec le poil. Elles sont douces & unies. En hyver, & dans le tems humide, le poil est en dedans. Telle est leur parure. On n'a pû sçavoir encore quelle est leur Religion, ni s'ils en ont une. On ignore aussi s'ils sont Antropophages; mais ils mangent crues toutes les sortes de viande qui leur servent d'alimens, chair & poisson. Je ne découvris aucun de leurs Bateaux au long de cette Côte; mais j'en ai vû dans plusieurs autres occasions. Ils en ont de deux sortes, qui sont de cuir, garnis en dedans de planches quarrées, jointes par des courroies avec beaucoup d'industrie. Les grands ressemblent à nos Bateaux à rame, & peuvent tenir seize, dix-huit, & même vingt personnes. Ils mettent vers la proue une voile de boiaux de bêtes, cousus fort proprement ensemble. L'autre sorte de Canots est si petite qu'ils ne contiennent qu'un homme. En général les Pays qui environnent tous ces Détroits sont hauts & pierreux. On y voit dans toutes les saisons des Montagnes cou-

vertes de neige. Il n'y a presque rien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe, excepté un peu de mousse qui se trouve dans les lieux bas & humides. A la réserve du sapin on peut dire aussi qu'il n'y a point de bois, & que le Pays est sans arbre & sans plantes. Mais il n'en est pas moins rempli de gibier. On y trouve des ours blancs en grand nombre, des loups, des cerfs à peu près de la couleur de nos ânes, & dont le bois est beaucoup plus large & plus élevé qu'aux nôtres. Leur pied a sept ou huit pouces de tour, & ressemble à celui de nos bœufs. On y trouve des liévres, des perdrix, &c. Il n'y a point de Riviere, ni d'eau courante dans le Détroit de Frobisher, & dans la Baye de Warwick, ce qui n'est pas surprenant puisque le froid y durant sans cesse pendant les quatre saisons de l'année, endurcit & resserre tellement la terre que les eaux ni peuvent avoir d'issuë comme dans les autres Pays, ni former un bassin & se répandre dans un lit. Dans plusieurs endroits la terre se trouve gelée à quatre ou cinq brasses de profondeur,

& les pierres attachées si fortement ensemble qu'on ne peut les séparer qu'à coups de marteau. Cependant une partie des neiges fond en Eté, & coule des montagnes dans des cavités, comme dans un vivier ou dans un marais. A la longue elles s'y imbibent dans la terre.

Je trouvai l'Amiral vers le soir du même jour. Son Vaisseau étoit en fort bon état, par le soin qu'il avoit pris de le faire radouber. Il avoit ramassé beaucoup de matiere minerale. Il me donna ses ordres, dont le principal étoit de nous rassembler tous à Haton's-head-land, où j'avois laissé mon Vaisseau. Mais il parut fâché que j'eusse rendu la liberté aux trois Sauvages que j'avois eus dans ma Chaloupe. Son desir auroit été non-seulement d'en emmener quelques-uns en Angleterre, mais de s'en servir pour apprendre leur langue, ou leur donner quelque connoissance de la nôtre. Il en paroissoit de tems en tems, & l'on en avoit vû jusqu'à sept ou huit Barques à la fois, qui rodoient sans doute pour surprendre ceux de nos gens qui travailloient aux mines. On se flatta de

pouvoir les ſurprendre avec les Chaloupes, car ils ſe gardoient bien de paroître lorſqu'ils decouvroient un gros Bâtiment. Mais avant que nos Chaloupes ſe fuſſent raſſemblées, ils furent avertis de ce mouvement par d'autres Sauvages qu'ils avoient poſtés ſur les hauteurs; ils prirent la fuite, & laiſſerent près de leurs trous un des plus grands Javelots dont ils ayent l'uſage. Cette défiance, qui leur avoit appris à fuire dès qu'ils nous ſoupçonnoient de vouloir nous approcher, venoit ſans doute, de la penſée, que nous cherchions à vanger la captivité ou la mort de nos cinq hommes.

Je me rendis le 24 à Haton's-headland, où je trouvai mon Vaiſſeau chargé, & prêt à faire voile. Les autres Navires n'avoient pas négligé non plus leur carguaiſon, & quoique les plus ſenſés d'entre nous ne puſſent ſe perſuader qu'une matiere ſi commune dans des lieux maltraités de la nature, pût nous rendre tous les tréſors qu'on nous avoit fait eſperer, la ſimple imagination d'un ſi grand bien animoit tout le monde au travail & nous faiſoit regreter toutes les pierres minerales que nous

ne pouvions emporter. Je retournai le 28 à la Baye de Warwick. On y tint conseil à bord de *l'Anne*, & l'hyver qui commençoit sensiblement à s'approcher, nous forçant de penser au départ, on prit des mesures pour la conduite qu'on tiendroit dans un autre voyage. La maison qu'on avoit apportée en fagot étoit enfin achevée dans l'Isle de Warwick, où Fenton avoit voulu qu'elle fût bâtie. Nous avions jugé à propos qu'elle le fut à chaux & à sable, afin qu'étant plus capable de résister aux injures de l'air, on pût voir l'année Suivante si les neiges, les glaces, & les Sauvages mêmes l'auroient épargnée. Il nous paroissoit toujours d'une importance extrême d'apprivoiser ces hommes farouches & brutaux; & pour les rendre plus dociles à notre retour, nous laissâmes dans la maison un grand nombre de bagatelles, comme des couteaux, des sonettes, des figures d'hommes, de femmes & de Cavaliers, en plomb, des miroirs, des pipes, des colliers de verre, & des sifflets. Nous y fîmes faire un four, où nous voulûmes qu'il restât du pain, afin qu'ils

qu'ils en puſſent goûter. Le bois que nous avions apporté pour bâtir un Fort fut enterré dans un lieu que nous couvrîmes avec beaucoup de ſoin. Et quoique le fond du terroir, tel que je l'ai repréſenté, ne pût être que fort ſterile, nous enſemençâmes quelques endroits moins pierreux, de froment, de poids & d'autres grains, pour eſſayer ce que la terre pourroit produire. Outre les raiſons qui ne nous avoient pas permis de bâtir le Fort, on comprend bien que le plus puiſſant motif pour s'établir ſous un climat ſi triſte étant les eſpérances qu'on fondoit ſur le mineral, le doute qui nous reſtoit de ſa valeur diminuoit le penchant qui nous y auroit arrêtés ſi nous avions eu plus de certitude; ſurtout lorſqu'étant tous chargés, nous nous ſentions le même empreſſement pour aller faire la vérification de notre matiere à Londres. Auſſi M. Frobisher ne remit-il pas plus loin à nous aſſembler. Il nous dit qu'il auroit ſouhaité que nous euſſions pû étendre beaucoup plus loin nos découvertes, & qu'il prévoyoit que cet honneur nous ſeroit ravi par des

Avanturiers plus heureux ; mais que les obstacles qui nous avoient empêchés jusqu'alors, devant augmenter incessamment par les brouillards, les neiges, les orages & les glaces que l'hyver alloit redoubler, il falloit se contenter cette année d'avoir chargé si heureusement les Vaisseaux ; d'autant plus que si nous avions le malheur d'être surpris par les vents contraires, nous devions nous attendre à perir de froid, de faim & de misere. Son discours & la résolution de partir furent encore fortifiés par la perte de l'Anne, auquel les rochers & les glaces firent huit ouvertures qu'il fut impossible de réparer. Le mouvement que cette disgrace causa parmi les autres Vaisseaux, excita sans doute la curiosité des Sauvages. On en vit un s'approcher dans un canot, & l'Amiral qui avoit encore quelques-uns de ses gens sur la Côte dont on l'avoit vû partir, ne douta point qu'ils n'y fissent attention, & qu'ils ne trouvassent le moyen de prendre le canot par derriere. En effet nous fimes partir une Chaloupe avec dix Rameurs, qui

rangerent quelque temps le rivage, & qui parurent tout d'un coup entre la terre & le Sauvage. La facilité qu'il avoit de paſſer ſur les glaçons, tandis que la Chaloupe en étoit ſouvent arrêtée, n'auroit pas laiſſé de le ſauver de nos mains, ſi deux gens de la Chaloupe déſeſpérant de le prendre n'euſſent pris le parti de lui tirer chacun leur coup de fuſil, dont ils l'abbatirent. Ils nous amenerent le canot avec le corps de ce miſerable, qui étoit encore dans ſon trou. Ces petits canots, qui ſont de cuir, n'ont qu'une petite ouverture au milieu, pour la place d'un homme aſſis. Cette ouverture eſt entourée d'une bourſe qui ſe lie au travers du corps, de maniere que les vagues peuvent paſſer ſur la tête du Sauvage, ſans que le canot ſe rempliſſe d'eau. Ils ont des avirons plats par les deux bouts; ce qui leur ſert comme de balancier, ſans lequel ils auroient peine à ſe tenir dans leur ſituation. Auſſi le canot étoit-il panché ſur le côté en arrivant à nous. L'Amiral le fit prendre pour l'emporter en Europe. Mais il ſe fâcha beaucoup contre

ſes gens qui avoient uſé de cette violence. Cependant avant que de partir, il voulut faire encore une nouvelle tentative pour ſurprendre quelque Sauvage. Ne pouvant douter qu'il ne s'en trouvât pluſieurs dans le lieu d'où le mort étoit parti, il me preſſa d'y aller ſur le champ avec ma grande Chaloupe. J'executai ſes ordres, quoiqu'àprès l'experience que j'avois déja faite, j'eſpéraſſe peu de reuſſir. Je deſcendis à terre, & je m'avançai plus d'une lieue dans les terres, ſans rencontrer une ſeule créature vivante. A mon retour mes gens tuerent un Cerf qui ſe leva ſubitement devant nos pieds & qui fut abbatu auſſi-tôt de pluſieurs coups de fuſil.

Enfin nous ſortimes de la Baye de Warwick le 1 de Septembre, & tous les autres Vaiſſeaux ſe raſſemblerent autour de nous le jour ſuivant. Le temps devint ſi fâcheux, que nous fumes expoſés à mille nouveaux dangers au travers des rochers & des glaces. Une partie de la Flotte ſe diſperſa & ne ſe rejoignit qu'à Londres. J'eus le bonheur de ne pas m'éloigner

de l'Amiral ; mais nous fumes poussés par un vent fort impétueux vers la terre ou l'Isle de Frisland. Nous ne la reconnûmes qu'à notre hauteur, qui étoit de 60 degrés & demi. Les montagnes y sont entiérement couvertes de neiges, & toutes les Côtes de glace, comme d'un boulevart qui ne permet pas d'en approcher. On prétend que cette Isle est aussi grande que l'Angleterre & que les Habitans y sont fort bons Chrétiens. Elle fut découverte au quatorziéme siécle par deux freres Venitiens, Nicolo & Antonio Zeni que la Tempêpête poussa des Côtes d'Islande en Frisland, où ils firent naufrage. Ils en ont laissé la Relation ; & ce qu'il y a de certain, c'est que nous trouvâmes la disposition des Côtes tout à fait conforme à leur cartes. Il est fort remarquable que dans cette Mer, on trouve des Isles de glace de plus d'une demi-lieue de tour, extrêmement élevées, & qui ont 70 ou 80 brasses de profondeur dans la Mer. Cette glace, qui est douce s'est peut-être formée dans les Détroits des terres voisines, ou peut-être sous le

Pole, d'où les vents & les courans l'ont détachée.

M. Frobisher qui avoit une parfaite connoissance de tous les effets de la nature par l'excès du froid, & qui avoit passé l'année précédente jusques dans la Mer du Nord qui est derriere les Détroits d'où nous venions, m'a dit plus d'une fois, que ces Isles ou montagnes de glace étoient si mobiles, que dans les temps orageux, il en avoit vû qui suivoient la course d'un Vaisseau comme si elles eussent été entraînées dans le même sillon. Par cette raison, il ne les craignoit jamais que lorsqu'il avoit le vent contraire, parce qu'alors la détermination des vagues les amenoit à sa rencontre; & dans les Tempêtes, son principe étoit de se laisser toujours entraîner par le vent, dans quelque lieu qu'il pût être jetté. Cependant le dernier Orage que nous essuiâmes en sortant de la Baye de Warwick le fit changer de méthode, au mepris des glaçons qui nous choquoient avec la derniere violence; & la raison qu'il en eût, c'est que le vent nous poussant



directement à l'Oueſt, (a) nous courions riſque d'être jettés dans une Mer inconnue, dont nous ne ſerions jamais ſortis avant l'hyver. Auſſi les efforts qu'on fit pour ſuivre ſes ordres ſervirent-ils à diſperſer toute la Flotte, qui ne ſe rejoignit qu'en Angleterre, après mille affreux dangers.

Telle étoit la relation que M. Beſt, petit-Fils de celui qui l'avoit écrite, préſenta aux Directeurs de la nouvelle Compagnie. Cette Mer à l'Oueſt, où ſon Ayeul avoit craint d'être jetté, étoit celle qui conduiſoit directement à la Baye de Hudſon. Ainſi, peu s'en fallut que M. Frobisher ne l'eut découverte 30 ans avant M. Henry Hudſon, & même avant les Danois qui prétendent y être entrés les premiers. Il ne ſera pas inutile pour la perfection de ce morceau d'Hiſtoire, de joindre ici ce qu'on trouve de plus certain touchant ce voyage des Danois.

(a) Il ne faut pas manquer d'avertir à la fin de ce recit, que toutes les eſpérances fondées ſur la matiere minerale s'en allerent en fumée; ce qui fait croire avec beaucoup de raiſon, que la Cour de Londres n'avoit eu que le deſſein d'encourager les Capitaines & les Matelots, en paroiſſant ſatisfaite des premieres épreuves.

On ne marque point l'année de leur entreprise; mais il suffit de sçavoir qu'elle est entre le dernier voyage de Frohisher & celui de Hudson. Après avoir navigué longtems en droite ligne, vis-à-vis de leurs Côtes, ils arriverent au travers de milles périls à l'entrée d'un Détroit, qui est aujourd'hui celui de Hudson, & dont l'Ecrivain qui me sert de Guide ne donne pas la même mesure que nos Anglois. Voici la déscription qu'il en fait. Il a, dit-il, 120 lieues de long, & 16 ou 18 de large. Il est bordé des deux côtés par des rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse, tous entrecoupés de collines sombres, où le soleil ne communique jamais sa lumiere. La neige & les glaces s'y voyent toute l'année; ce qui cause des froidures terribles, & si l'on ne profitoit pas des tems où elles sont moins fortes, il seroit impossible d'y entrer. On ne peut y passer que depuis le 15 de Juillet jusqu'au 15 d'Octobre. Encore dans ces saisons-là est-on obligé de donner dans des bancs de glaces, & l'on ne s'imagine pas aisément comment un Navire

peut s'y faire paſſage ; car elles ſont quelquefois ſi preſſées les unes contre les autres, qu'autant que la vûë peu s'étendre, on ne voit pas même une goutte d'eau. On ſe grapine, c'eſt-à-dire qu'à force de crocs on appuie les Navires contre les glaces, & lorſque par la force des vents ou par la violence des courans, il ſe fait quelque ouverture aux glaces, alors on met les voiles au vent pour ſe faire un paſſage avec de long bâtons ferrés qui ſervent à pouſſer ou à écarter les glaces. Mais malgré tous ces efforts on reſte quelquefois un mois entier ſans pouvoir avancer.

Quoique les Côtes du Détroit ſoient un Païs tout-à-fait inculte, & le plus ſterile de tous les Païs du monde, il y a cependant des Sauvages qui habitent ces malheureux déſerts. On les nomme Eſquimaux. Ils ont cela de commun avec le Païs qu'ils occupent, qu'ils ſont ſi farouches & ſi intraitables, qu'on n'a pu juſqu'à préſent les engager dans aucun commerce. Ils ſont la guerre à tous leurs voiſins, & lorſqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs Ennemis,

ils les mangent tous crus & en boivent le ſang. Ils en font même boire à leurs enfans, qui ſont à la mammelle, pour leur communiquer dès leur plus tendre jeuneſſe la barbarie & l'ardeur de la guerre.

Ils ſont preſque toujours ſans feu, à cauſe de la rareté du bois. Le froid y eſt cependant exceſſif dans quelque ſaiſon que ce ſoit. Ils logent pendant l'hyver dans le creux des rochers, où ils ſe renferment avec leurs familles, & couchent tous enſemble, ſans diſtinction de ſexe & de parenté. Ils n'y reſtent pas moins de huit mois ſans voir l'air, ni rien qui approche de la lumiere. Pendant les trois ou quatre mois d'Eté, ils ont la précaution d'amaſſer de la chair de Baleine & de Vaches marines, dont il ſe trouve une grande quantité dans tous ces Païs-là. Ils vont à chaſſe & tuent des animaux de toutes les eſpeces. Ils n'ont pas l'uſage du fer, à moins qu'ils ne ſurprennent quelques-unes de nos Chaloupes. Après avoir déchiré & mangé nos pauvres Matelots, ils ſe ſervent de ces petits Bâtimens pour aller d'un lieu à l'au-

tre, & lorſqu'ils les voyent hors de ſervice ils les briſent afin de profiter des cloux, qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur uſage. Ils ont des canots de leur propre invention, (a) qui leur ſervent à paſſer d'un côté à l'autre.

Cette farouche Nation differe des autres en ce que communément les autres Sauvages n'ont point de barbe, & que ceux-ci au contraire en ont juſqu'aux yeux; cette abondance de poil, qu'ils ne coupent jamais, les rend ſi affreux qu'ils ont moins la figure humaine que celle d'autant de bêtes farouches. Ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque reſſemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce Détroit du côté du Nord, il y a une Baye que nous nommons *Baye de l'Aſſomption*, dont on n'a pas encore de connoiſſance certaine. Quelques-uns de nos Navigateurs s'étant engagés inſenſiblement dans cette Baye, environ quarante lieues, ils s'apperçurent que leurs Bouſſoles n'avoient plus leurs pro-

(a) On en a vû ci deſſus la deſcription.

portions ordinaires ; ce qui fait juger qu'il y a infailliblement quelque mine le long de cette Baye, qui attire l'Aiman de tous côtés. On croit qu'il y a une communication du fond de cette Baye au Détroit de Davis. C'est de la même Baye que sortent presque toutes les glaces qui se déchargent par le Détroit de Hudson. On ne sçait point encore comment toutes ces glaces se forment. Il y en a de si grosses que leur superficie au dessus de l'eau surpasse l'extrémité des Mats des plus gros Navires. Nous avons eu la curiosité de sonder au pied d'une glace qui étoit échouée. On y fila cent brasses de lignes, sans trouver le fond. Plus avant, du côté de l'Ouest, il y a une grande Isle que les François ont nommée Phelipeaux, où il y a quantité de Vaches marines ; & sans doute que si la saison permettoit d'y descendre, on pourroit y ramasser beaucoup d'yvoire. Les dents des Vaches marines ont une coudée de long, & sont grosses comme le bras, d'une yvoire presqu'aussi belle que celle de l'Elephant. Cette Isle n'est point élevée comme toutes les terres

du Détroit. Elle est au contraire fort platte ; & son rivage sabloneux forme un aspect tout à fait agréable.

Mais pour revenir aux Danois, après avoir passé tout le Détroit, continuant toujours leur route vers le Nord, ils aborderent enfin la terre ferme, près d'une Riviere que l'on a nommé *la Riviere* Danoise & que les Sauvages nomment Manotcousibi, qui signifie Riviere des Etrangers. Là ils mirent leurs Vaisseaux en hyvernement, & s'y logerent le mieux qu'ils purent, n'ayant aucune expérience du Païs, & ne se défiant pas du froid extrême qu'ils avoient à combattre. Enfin, ils essuierent tant de misere & de souffrances, que la maladie s'étant mise entre eux, ils moururent tous pendant l'hyver, sans qu'aucun Sauvage en eût connoissance.

Le Printems étant venu, les glaces déborderent avec leur impétuosité ordinaire. Elles emporterent le Vaisseau Danois avec tout ce qu'il contenoit, à la reserve d'un canon de fonte d'environ huit livres de balles, qui y resta, & qui y est encore tout

entier, excepté le tourillon de la culasse que les Sauvages ont cassé avec des pierres. Ces Barbares furent extrémement surpris l'Esté suivant, lorsqu'en arrivant dans ce lieu ils virent tant de corps morts, & des hommes ausquels ils n'en avoient jamais vû de semblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite. Mais lorsque la peur eut fait place à la curiosité, ils retournerent dans le lieu où ils s'attendoient à faire un riche pillage. Malheureusement il y avoit de la poudre, dont ils ne connoissoient pas les propriétés. Ils y mirent imprudemment le feu, qui les fit tous sauter, brûla l'édifice des Danois & tout ce qui étoit dedans, de sorte que ceux qui vinrent après eux ne profiterent que des cloux & d'autres ferremens qu'ils ramasserent dans les cendres.

La Riviere Danoise dans son embouchure n'a pas plus de 500 pas de largeur. Elle est fort profonde ; ce qui forme un grand courant, lorsque la Mer entre & sort rapidement à toutes les marées. Ce Détroit n'a pas plus d'un quart de lieue de long,

après quoi la Riviere s'élargit & devient fort navigable pendant l'espace de 150 lieues. Tout le Païs est presque sans bois, hors les Isles dont cette Riviere est toute entrecoupée. Au bout des 150 lieues, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent la navigation impossible plus loin, à cause des chûtes d'eau qui s'y rencontrent; après quoi elle reprend sa forme ordinaire.

A 15 lieues de la Riviere Danoise on en trouve un autre qui est remplie de Loups marins, & qui en tire son nom. Entre ces deux Rivieres, il y a une espece de Bœufs qu'on nomme *Bœufs musqués*, parce qu'ils sentent si fort le musc que dans certaine saison de l'année il est impossible d'en manger. La laine de ces animaux est fort belle, (a) & plus longue que celle des Moutons de Barbarie. Quoiqu'ils soient plus petits que nos Bœufs, ils ont les cornes beaucoup plus grosses

(a) Leurs Peaux se peuvent passer, & sont très-belles, quoique diverses Relations assurent qu'elles sont trop foibles pour souffrir l'apprêt. Il seroit à souhaiter qu'on fût mieux informé de leur bonté, car le nombre de ces animaux est réellement prodigieux.

& plus longues. Leurs racines ſe joignant ſur le haut de la tête, forment un eſpece de bourlet & deſcendent à côté des deux yeux, preſqu'auſſi bas que les Nazeaux. Enſuite le bout remonte en haut, & forme une eſpece de croiſſant. Il y en a de ſi groſſes qu'on en voit de ſéparées du crâne qui peſent enſemble 60 livres. Ils ont les jambes ſi courtes, que leur laîne traîne par terre lorſqu'ils marchent; ce qui les rend ſi difformes qu'on a peine à diſtinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux, & les Sauvages les auroient d'autant plutôt détruits, s'ils s'étoient aviſés d'en faire la chaſſe, qu'ayant les jambes très-courtes, on les tue dans les tems de neige ſans qu'ils puiſſent fuir. Il y a dans le même Païs une mine de cuivre rouge, ſi abondante & ſi pure, que ſans le paſſer par la forge, les Sauvages ne font que le frapper entre deux pierres, tel qu'ils le recueillent dans la mine, & lui font prendre la forme qu'ils veulent lui donner.

Les Nations qui habitent de ce côté-là ſont d'une phyſionomie fort dou-

ce & fort humaine; mais le Païs est d'ailleurs fort ingrat. Il n'y a point de Castors ni d'autres pelleteries. Ils ne vivent que de Poissons, & de Cerfs qu'on nomme Cariboux. Les Lievres y sont beaucoup plus grands qu'en France. Ils sont blancs l'hyver, & gris l'Eté : leurs oreilles sont fort grandes & toujours noires. Leur poil ne tombe point, comme aux Lievres de l'Europe; de sorte que des peaux d'hyver on feroit de fort beaux manchons.

En suivant la Mer vers le Nord, on trouve un autre Détroit, dont on découvre facilement les terres d'un bord à l'aurre. Mais on n'a pû jusqu'à présent pénétrer jusqu'au bout. Les glaces y sont prodigieuses, & les courans insurmontables. Il y a beaucoup d'apparence que ce bras de Mer communique à la Mer de l'Ouest. Ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est que lorsque les vents soufflent du Nord, la Mer dégorge par ce Détroit avec tant d'abondance que l'eau s'éleve dans toute la Baye de Hudson dix ou douze pieds plus que la hauteur ordinaire. Les Sauvages racon-

tent qu'après avoir marché plusieurs mois à l'Ouest-Sud-Oueſt, ils ont trouvé la Mer, ſur laquelle ils ont vû de grands Navires, avec des hommes qui ont de la barbe & des bonnets, & qui ramaſſent de l'or ſur le bord de la Mer, c'eſt à dire ſans doute à l'embouchure des Rivieres.

Il y a fort loin dans les terres une Nation nombreuſe, qu'on appelle les Plats-Côtés, qui n'a point d'autres ferremens que ceux qu'elle eſt venue ramaſſer dans les débris de l'incendie des Danois, ou qu'elle a ravis aux autres Sauvages qui y étoient venus avant elle. Ils ſe croioient bien payés de la fatigue d'un long voyage, lorſqu'ils avoient pû recueillir trois ou quatre petits clous longs comme le doigt, & tout mangés de rouille. Les Eſquimaux du Détroit de Hudſon y alloient auſſi dans la même vûë; & cette avidité commune pour le fer des Danois, a donné lieu à pluſieurs batailles ſanglantes.

Au reſte, en prétendant que les Danois ne ſont entrés qu'après nous dans la Baye de Hudſon, nous ne déſavouons point que notre premier

Etablissement n'ait été posterieur à leur infortune. Ce fut Nelson, comme je l'ai déja remarqué, qui bâtit le premier un Fort dans la Riviere à laquelle il donna son nom, & que les François ont nommée depuis la Riviere de Bourbon. Il y arriva d'abord en Automne & fit sa descente dans cette Riviere du côté du Nord. Tous les Sauvages s'étoient déja retirés dans la profondeur des Bois. Nelson s'apercevant qu'il étoit trop tard pour se procurer la connoissance du Païs, & craignant de s'exposer au même malheur que les Danois, dont on ne dit pas néanmoins comment il avoit appris l'avanture, se contenta de planter un poteau auquel il arbora les Armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel étoit dessiné un Navire. Il pendit aussi à une branche d'arbre une grande chaudiere pleine de petites marchandises, dont les Sauvages profiterent à leur retour. Comme ils étoient déja instruits de la nature de ces denrées par l'avanture des Danois, ils ne douterent pas que les mêmes Etrangers qui

avoient quitté leur Païs en y laiſſant un ſi riche dépot, ne revinſſent l'année ſuivante. Ils attendirent juſqu'à la derniere ſaiſon. En effet les Anglois arriverent, & trouverent ces Sauvages, qui les reçurent humainement & qui les conduiſirent dans les Iſles où ils bâtirent le Port Nelſon, c'eſt-à-dire à ſept lieues dans la Riviere. Ce fut-là, comme on l'a rapporté, que M. des Groſeliers fut ſurpris de trouver des Anglois lorſqu'il y vint de Quebec, & que s'étant emparé du Port Nelſon, il en fut mal recompenſé par les François.

Quoique nous ayons joui paiſiblement de nos droits depuis le Traité d'Utrecht, il s'eſt paſſé pluſieurs années pendant leſquelles on n'a pas vû renaître l'ancienne ardeur pour le commerce de ces rudes climats. Le gout de la Pelleterie étoit déchû en Angleterre. Celui des nouvelles découvertes étoit encore moins ardent, & l'on étoit aſſez occupé du ſoin des anciennes Colonies. Celle de la Géorgie a fait une nouvelle diverſion du Côté méridional. Mais il faut eſpérer que ce qui commence à

paroître utile sera poussé avec une chaleur proportionnée aux avantages qu'on s'y propose. D'ailleurs, puisqu'il n'y a que la force des obstacles qui ait refroidi l'espérance de trouver par le Nord-Ouest un passage à l'autre Hémisphere, il se trouvera peut-être quelqu'un qui joindra plus de bonheur à la hardiesse & qui réussira dans l'entreprise que tant d'autres ont manquée. Il est certain que M. Frobisher qui a tenté le premier ce grand dessein n'avoit point alors d'autre vûë. Il en avoit parlé pendant quinze ans à tous ses amis; il avoit sollicité tous les Marchands de Londres; enfin lorsqu'Ambroise Dudley Comte de Warwick lui fournit les moyens de l'executer, il partit de Londres sans aucun projet de commerce, & poussé par la seule espérance de trouver le passage qu'il vouloit chercher. Pourquoi ne se trouveroit-il personne aujourd'hui qui se sente le même courage, lorsque la moitié des difficultés est vaincue, & que s'il en reste encore de fort grandes, la vraisemblance du succès n'en subsiste pas moins toute entiere? Dans le der-

nier voyage de Frobisher, le *Bridge-water*, un des Vaisseaux de sa Flotte, qu'il avoit laissé en danger à son départ de la Baye de Warwick, fut contraint de prendre sa route du côté du Nord par un passage inconnu, très-dangereux & plein de rochers au-dessus de Bearbay, d'où il passa néanmoins fort heureusement dans la mer du Nord, cette Mer qui est derrière le Détroit de Frobisher, dans laquelle Frobisher, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigué, & où l'on a découvert une grande terre qui s'avance dans la Mer. Le Bridge-water découvrit au Sud-Est de Frisland, à 57 degrés & demi de latitude, une grande Isle inconnue auparavant. Cette Isle, dont il rasa la Côte pendant trois jours, lui parut fertile & agréable. Rien ne l'auroit empêché de pénétrer plus loin, si les vivres ne lui eussent manqué. Il n'avoit plus de glaces à combattre. On n'étoit qu'à la fin du mois d'Août. Le chagrin que le Capitaine & les Gens de l'équipage ressentirent de se voir forcés à retourner par les plus courtes voies, leur fit tenter une des-

cente dans l'Isle, pour y chercher de quoi ravitailler leur Vaisseau. Ils la trouverent sans Habitans, & sans autre créature vivante que des Oiseaux & des Serpens. Le courage des Matelots alla jusqu'à leur faire essaier si les Serpens ne pouvoient pas leur servir de nourriture. Ils en tuerent quelques-uns, dont ils firent manger la chair à un chien qu'ils avoient à bord. Le chien s'en remplit d'autant plus avidement qu'on avoit pris soin de la faire cuire, pour lui ôter par le feu tout ce qu'elle pouvoit perdre de sa qualité venimeuse. Mais au bout d'un quart-d'heure il enfla prodigieusement, & peu de tems après il mourut dans des convulsions fort violentes.

Les gens du Bridgewater tuerent d'abord facilement une assez grande quantité d'Oiseaux. Ensuite ces animaux effarouchés par l'odeur & par le bruit de la poudre, se retirerent dans l'épaisseur des bois. Les arbres ressembloient à ceux de l'Europe & portoient des feuilles fort vertes. L'herbe étoit fort abondante dans les Prairies, & les montagnes

couvertes d'une sorte de mousse, Il y avoit des restes de glaces, qui firent juger à nos Anglois que l'hyver y devoit être assez rude ; mais ils jugerent aussi qu'il n'y pouvoit pas être fort long, puisque les feuilles y étoient d'une grandeur à faire croire qu'elles étoient ouvertes depuis long-tems, & d'une force qui leur persuada qu'elles étoient encore éloignées de leur chûte. Mais quoiqu'ils reconnussent divers arbres à fruit, tels que des Poiriers, & même des Noyers dont l'écorce & le bois sont plus tendres, ils n'y découvrirent ni noix ni poires, & le seul fruit qu'ils trouverent fut aux Chênes & à d'autres arbres où il n'est d'aucun usage. Quoiqu'ils eussent raison de croire que l'Isle n'étoit point habitée, puisque le côté qu'ils parcoururent, & qui leur parut le plus agréable, étoit désert, ils virent en differens endroits des arbres coupés & les vestiges de plusieurs pieds ; ce qui leur fit croire qu'il devoit se trouver à peu d'éloignement quelque terre ou quelque autre Isle peuplée, dont les Habitans passoient quelquefois dans celle-ci.

Enfin.

Enfin la nécessité força le Bridgawater de remettre à la voile.

Les Anglois ne sont pas les seuls qui ayent tenté de trouver un passage du côté du Nord. On trouve ce projet dans plusieurs Relations Françoises & Hollandoises. Non-seulement les Vaisseaux de ces deux Nations l'ont entrepris par la Mer, mais depuis que les François sont en possession du Canada, ils ont cherché le moyen de pénétrer au travers du Continent jusqu'à la Mer du Sud par la communication des Rivieres. N'ôtons point au célébre M. Cavelier de la Salle le mérite qu'on a voulu lui donner de n'avoir entrepris tous ses voyages en Amérique, que pour y répandre la Religon Chretienne. » Il » résolut, dit l'Auteur d'une fort bel» le Relation, d'entrer dans ces ter» res jusqu'alors inconnues pour fai» re connoître aux Habitans malgré » leur barbarie, la vérité du Christia» nisme & la puissance de notre grand » Monarque. Plein de cette idée il » vint à la Cour pour la communi» quer au Roi qui ne se contenta » point d'approuver son dessein, mais

» qui lui fit expédier des ordres avec
» tout ce qui étoit nécessaire pour
» les executer. Celui qui commence ainsi sa Relation (a) étoit un Officier, homme d'esprit & d'honneur, qui accompagnoit M. de la Salle, & qui partit de France avec lui le 24 Juillet 1668 pour le suivre dans tous ses voyages.

Cependant un Missionnaire, (b) qui ne paroît pas moins honnête homme, & qui avoit comme l'Officier le mérite d'être temoin oculaire, s'explique en ces termes: » J'ai de-
» meuré près de trois ans en qualité
» de Missionnaire, avec le Sieur Ro-
» bert Cavelier de la Salle, natif de
» Rouen, dans le Fort de Frontenac,
» dont il étoit Gouverneur & proprie-
» taire. Pendant ce séjour nous nous
» occupions souvent à lire les voya-
» ges de Jean Ponce de Leon, de
» Pamphile Narvaez, de Cristophe
» Colomb, de Ferdinand Soto, & de
» plusieurs autres, pour nous prépa-

(a) Relation de la Louisiane, & du Missisipi, imprimée à Amsterdam en 1720.

(b) Voyage en un plus grand Païs que l'Europe, ou troisiéme Relation du Pere Hennepin, publié dans le même Recueil.

» rer aux découvertes que nous avions
» dessein de faire. M. de la Salle étoit
» capable des plus grandes entreprises,
» & mérite avec justice la qualité de
» célebre Voyageur. En effet il s'est
» épuisé pour achever la plus grande,
» la plus importante, & la plus tra-
» versée découverte qui ait été faite
» de notre siécle. Il a conservé son
» monde dans des Païs où tous ces
» grands Voyageurs ont péri, à la
» réserve de Christophe Colomb,
» sans avoir remporté aucun avanta-
» ge de leur entreprise, quoiqu'ils
» y ayent employé plus de deux
» cent mille hommes. Jamais person-
» ne, avant M. de la Salle & moi,
» ne s'est engagé dans un tel dessein
» avec si peu de monde. *Notre premiere*
» *pensée, lorsque nous étions au Fort de*
» *Frontenac, avoit été de trouver, s'il*
» *étoit possible, le passage qu'on cherche*
» *depuis longtems à la Mer du Sud, sans*
» *passer la ligne Equinoctiale.* Quoique
» le fleuve de Mississipi n'y conduise
» pas, cependant M. de la Salle avoit
» tant de lumieres & de courage qu'on
» esperoit de le trouver par ses soins.
» Je ne doute pas qu'il n'eût réussi

» dans ſon deſſein ſi Dieu lui eût con-
» ſervé la vie. Mais il fut maſſacré dans
» cette recherche ; *& il ſemble que Dieu*
» *ait permis que je ſurvêcuſſe au Sr de la Sal-*
» *le afin que je fourniſſe au Public le moyen*
» *de trouver le chemin de la Chine & du*
» *Japon par le moyen de ma découverte.*

Mais je n'ai fait cette remarque que pour relever les affectations des Voyageurs, car il importe peu quel étoit le principal motif & *la premiere penſée* de M. de la Salle, lorſqu'il paroît conſtant qu'il y joignoit du moins la vûë & l'eſpérance de découvrir un paſſage au Sud. Il eſt plus difficile de pénétrer ce que le Pere Hennepin a voulu dire, lorſqu'il ſe vante *d'avoir fourni au Public par ſa découverte le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon.* S'il n'entend par ſa découverte que celle du grand fleuve Miſſiſſipi, ſur lequel il s'attribue la gloire d'avoir navigué le premier, on ſent combien il eſt demeuré loin de ſon projet, puiſqu'il reſte de là une immenſe partie du Continent à traverſer. Et l'on ne peut croire qu'il ait ſuppoſé autre choſe, puiſqu'après avoir rapporté dans la même Relation les circonſtances tragiques de la mort de M. de la Salle,

il ajoûte ; » Nos découvertes nous
» ayant fait connoître la plus grande
» partie de l'Amérique Septentrionna-
» le, je ne doute point que si l'on nous
» y renvoyoit pour achever ce que nous
» avons si heureusement commencé,
» on ne développât enfin ce qu'on n'a
» pû éclaircir jusqu'à présent, quelque
» tentative qu'on ait faite pour cela.
» Il a été impossible jusqu'ici d'aller
» au Japon par la Mer glaciale. On
» a tâché plusieurs fois d'en faire le
» voyage, mais on n'a pû y réussir,
» & je suis moralement assuré qu'on
» n'en pourra jamais venir à bout,
» qu'au préalable on n'ait découvert
» le Continent tout entier des terres
» qui sont entre la Mer glaciale & le
» nouveau Méxique.

Il ne parle donc de sa découverte que comme d'un premier dégré qu'il a cru nécessaire pour aller plus loin, dans la supposition que l'entreprise soit en effet possible, mais qui n'a rien ajoûté jusqu'à present à la certitude de la possibilité. Dans un autre lieu, il dit, » que le Pays des Illinois
» est le centre des découvertes qui peu-
» vent conduire à la connoissance d'un

» paſſage au Sud, & qu'il faut que
» les Princes qui travailleront à cette
» entrepriſe s'aſſurent de ce vaſte Con-
» tinent par des Forts & par des Co-
» lonies, qu'ils établiront de lieux en
» lieux. » Des indications ſi vagues ſont-elles dignes d'un homme à qui l'on ne peut refuſer l'honneur d'avoir fait des voyages fort utiles dans le Continent de l'Amérique.

La difficulté ſe réduit donc toujours, ou à trouver le paſſage par les Détroits des Mers glaciales, ou à découvrir, dans le Continent, des Rivieres dont la communication puiſſe conduire juſqu'aux rivages du Sud. On a publié à Londres, depuis quelques années, un Voyage de quelques Anglois de la Virginie, qui prétendent avoir traverſé tout le Continent au travers des Terres. Quand le ſuccès de cette entrepriſe ſeroit bien vérifié, leur Relation ne ſerviroit qu'à ſatisfaire la curioſité des Lecteurs, & l'on ne voit point qu'on en puiſſe tirer d'autre fruit. Il eſt queſtion de trouver une voie qui ſoit propre au Commerce, ſans quoi il ſert peu de nous apprendre qu'à force de marches & de fatigues on peut

traverſer le Continent. Cependant il eſt agréable de voir confirmer par le récit de nos Anglois ce que le Pere Hennepin, & d'autres Voyageurs nous racontent de la beauté des campagnes, de la fertilité des terres, & de la multitude des Nations différentes qu'on trouve au milieu du Continent. Ce ne ſont point des Pays déſerts & ſans culture, tels que les François & les Anglois ont trouvé ceux où ils ont planté leurs premieres Colonies. Des fruits & des grains de toute eſpece y enrichiſſent les campagnes. Pluſieurs Peuples y ſont policés, juſqu'à ſe vêtir d'étoffes très-fines. Ils ont l'uſage des chevaux avec des ſelles. Leurs Villes ſont bien bâties & réguliérement fortifiées. Enfin la nouvelle France, la Virginie & la Caroline ſemblent n'être, ſuivant ces Relations, que des limites ſtériles & déſertes d'une immenſe étendue de Pays auquel toutes les faveurs de la nature ont été prodiguées; à peu près comme la Moſcovie & la Tartarie à l'égard de toutes les autres Parties de l'Europe. Je ne citerai point la Relation de nos Anglois, parce qu'elle n'a point de caractere qui puiſ-

se forcer de la recevoir comme un Histoire veritable ; mais celle du Pere Hennepin, je parle de la troisiéme, étant l'ouvrage d'un Missionnaire, ne peut être regardée comme une fable, lorsqu'il prend toutes sortes de precautions pour en garantir la vérité. Voici quelques-unes de ses remarques.

» Après avoir cotoyé la plus grande » partie du Lac des Illinois, nous vin» mes aborder le 1 de Novembre de » l'année 1679, à l'embouchure de » la Riviere des Miamis, qui se dé» charge dans ce Lac. Ce Pays, situé » entre le 35 & le 40 degré de latitu» de, confine d'un côté à celui des » Iroquois, & de l'autre à celui des » Illinois, à l'Orient de la Virginie » & de la Floride. Il est très-abon» dant en toutes choses, en poissons, » en bétail, & en toutes sortes de grains » & de fruits .... Nous partimes de » cette Contrée au commencement de » Décembre. Il fallut conduire notre » Equipage & nos Canots par des traî» neaux. Après quatre jours de marche » nous nous trouvames sur un des bords » de la même Riviere, qui nous pa» rut très-navigable. Nous nous y

»em barquames au nombre de quaran-
» te personnes. Nous la descendimes
» à petites journées, tant pour nous
» donner le tems de reconnoître les
» Habitans & les terres, que pour
» nous fournir de gibier. Il est vrai que
» tout ce Pays est aussi charmant à la
» vûe qu'utile à la vie. Ce ne sont que
» vergers, bois, prairies ; tout y est
» rempli de fruits : en un mot, on y
» voit une agréable confusion de tout
» ce que la nature a de plus délicieux
» pour la subsistance des hommes, &
» pour la nourriture des animaux. Cet-
» te varieté si agréable, qui entrete-
» noit notre curiosité, nous faisoit al-
» ler fort lentement.

Dans un autre endroit : Plus avant ils trouverent une belle Riviere, plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantés exprès, & l'on y voyoit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Canaux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux Pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'ar-

bres fruitiers, & entr'autres de meuriers.... » Après quelques jours de » marche, on entra dans des Con» trées encore plus agréables & beau» coup plus délicieuses, où nous trou» vâmes une Nation nombreuse, qui » nous reçut avec toutes sortes de té» moignages d'amitié. Les femmes » mêmes alloient embrasser les hom» mes qui étoient de notre Troupe. » Elles les firent asseoir sur des nattes » très-bien travaillées.... Beaucoup plus loin le Missionnaire rapporte qu'on trouva des peuples qui n'ont rien de barbare que le nom. Un de ces Sauvages, qui fut le premier qu'on rencontra, revenoit de la chasse avec sa famille. Il fit présent au Chef des François d'un de ses chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens. Enfin pour les engager mieux il leur laissa volontairement sa femme, sa famille & sa chasse, comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au Village, pour faire sçavoir leur arrivée. Au bout de deux jours, il revint avec des chevaux chargés de provisions, & plusieurs Chefs des Sau-

vages qui l'accompagnoient. Ils étoient ſuivis de guerriers habillés fort proprement de peaux paſſées & ornées de plumes. On les rencontra à trois lieues de l'habitation. Les François y furent reçus comme en triomphe, & furent logés chez le Grand Capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuple, dont la jeuneſſe étoit rangée ſous les armes. Elle ſe releva jour & nuit pour les garder, les comblant de biens & de toutes ſortes de vivres. Ce Village, qu'on appelle les Cenis, eſt un des plus conſidérables de toute l'Amérique, par ſa grandeur & par le nombre de ſes habitans. Il a bien vingt lieues de long au moins. Ce n'eſt pas qu'il ſoit contigument habité; les maiſons ſont diſtribuées par dix ou douze, qui font comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Elles ſont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dreſſées en maniere de ruches à miel, & environnées d'arbres, qui ſe rejoignent en haut par les branches. Nous trouvames chez ces Cenis pluſieurs choſes qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des piaſtres, & d'autres monnoyes, des cuilleres d'argent,

de la dentelle de toutes ſortes, des habits, &c. Nous y vimes entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeûne les Eſpagnols du Mexique pendant l'Eté. Les chevaux y ſont ſi communs qu'on en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cenis voulut donner un cheval pour le capuchon d'un Pere Récollet de la Troupe, parce qu'il en avoit envie.

Voici la Relation que l'Auteur fait d'une autre Nation plus éloignée, qu'il nomme les Tancas : » Je fus dé-» puté avec deux guides, pour leur » apprendre notre arrivée. Comme » leur premier Village eſt au-delà d'un » Lac qui a huit lieues de tour, à de-» mi-lieue du bord, nous nous mîmes » dans un Canot. Dès que nous fumes » ſur le rivage, je fus ſurpris de la gran-» deur du Village & de la diſpoſition » des cabanes. Elles ſont diſpoſées à » divers rangs & en droite ligne autour » d'une grande place. Nous en remar-» quames d'abord deux plus belles » que les autres : L'une étoit la demeu-» re du Chef, & l'autre le Temple. » Les murailles en étoient hautes de » dix pieds, & épaiſſes de deux. Le

» comble, en forme de dôme, étoit
» couvert d'une natte de diverſes cou-
» leurs. Devant la Maiſon du Chef
» étoient une douzaine d'hommes ar-
» més de piques. Lorſque nous nous
» preſentames, un Vieillard s'adreſ-
» ſant à moi me prit par la main, & me
» conduiſit dans un veſtibule, & delà
» dans une grande ſalle en quarré, pa-
» vée & tapiſſée de tous côtés d'une
» très-belle natte. Au fond de cette ſal-
» le, en face d'entrée, étoit un beau
» lit, entouré de rideaux, d'une étof-
» fe fine, faite & tiſſue d'écorce de
» meurriers. Nous vimes ſur ce lit com-
» me ſur un trône, le Chef de ce Peuple,
» au milieu de quatre belles femmes,
» environné de plus de ſoixante Vieil-
» lards armés de leurs arcs & de leurs
» fléches. Ils étoient tous couverts de
» cappes blanches & fort déliées. Celle
» du Chef étoit ornée de certaines hou-
» pes d'une toiſon différemment colo-
» rée. Celles des autres étoient toutes
» unies. Le Chef portoit ſur ſa tête une
» thiare d'un tiſſu de jonc très-induſ-
» trieuſement travaillé, & relevé par
» un bouquet de plumes differentes.
» Tous ceux qui y étoient avoient la

» tête nue. Les femmes étoient parées de
» vestes de pareille étoffe, & portoient
» sur leurs têtes de petits chapeaux de
» jonc, garnis de diverses plumes. Elles
» avoient des bracelets tissus de poil, &
» plusieurs autres bijoux qui relevoient
» leur ajustement. Elles n'étoient pas
» tout-à-fait noires, mais bises, le vi-
» sage un peu plat, les yeux noirs,
» brillans, bien fendus, la taille fine
» & dégagée, & toutes me parurent
» d'un air riant & fort enjoüé.

» Surpris, ou plutôt charmé des beau-
» tés de cette Cour Sauvage, j'adressai
» la parole à ce vénérable Chef, &c.
» Après m'avoir attentivement écouté,
» il m'embrassa, & me répondit d'un
» air doux & riant.... qu'il auroit le
» lendemain l'honneur de voir notre
» Chef, & de l'assurer de son amitié.
» Là dessus je lui offris une épée damas-
» quinée d'or & d'argent, quelques
» étuis garnis de rasoirs, cizeaux &
» couteaux, avec quelques bouteilles
» d'eau-de-vie. Je ne sçaurois expri-
» mer avec qu'elle joie il reçut tous ces
» petits présens. Je m'apperçus cepen-
» dant qu'une de ses femmes, maniant
» une paire de cizeaux, & en admirant

» la propreté, me fourioit de tems en
» tems & sembloit m'en demander au-
» tant. Je pris mon tems pour m'ap-
» procher d'elle. Je tirai de ma poche
» un petit étui d'acier travaillé à jour.
» où il y avoit une paire de cizeaux &
» un petit couteau d'écaille, & fei-
» gnant d'admirer la blancheur & la
» finesse de sa veste, je lui mis fine-
» ment l'étui dans la main. En le rece-
» vant elle serra fortement la mienne.
» Une autre de la compagnie, qui n'é-
» toit pas moins propre, ni moins
» agréable, nous étant venu joindre,
» me fit comprendre en me montrant
» les attaches de sa juppe, que je lui
» ferois plaisir de lui donner des épin-
» gles. Je lui en donnai un rouleau de
» papier garni, avec un étui d'éguilles,
» & un dez d'argent. Elle reçut ces co-
» lifichets d'un air fort joyeux. J'en
» donnai autant aux deux autres. La
» mieux faite, & celle qui paroissoit la
» plus aimable, ayant pris garde que
» j'admirois le collier qu'elle portoit
» au cou, le détacha adroitement &
» me l'offrit d'une maniere tout-à-fait
» polie. Je me défendis quelques-tems
» de l'accepter; mais le Chef lui ayant

» fait ſigne de me le donner, je ne pus
» me diſpenſer de le recevoir, à deſ-
» ſein de le préſenter à notre Chef.
» Pour lui marquer ma reconnoiſſan-
» ce, je lui donnai dix braſſes de ra-
» ſade bleue, dont elle me parut auſſi
» contente que je le fus de ſon préſent.
» Cependant, comme le jour déclinoit,
» je voulus prendre congé du Chef de
» cette Nation; mais il me pria forte-
» ment d'attendre au lendemain, &
» me remit entre les mains de quel-
» ques-uns de ſes Officiers, avec or-
» dre de me faire bonne chere. Je n'eus
» pas beaucoup de peine à me rendre à
» ſes offres, & l'envie que j'avois d'ap-
» predre leurs mœurs & leurs maximes
» me fit demeurer avec plaiſir. On me
» conduiſit d'abord dans un apparte-
» ment meublé à peu près comme ce-
» lui du Prince. On m'y donna une
» collation mêlée de gibier & de
» fruit. Je bus même quelques li-
» queurs.

» Pendant ce tems-là je m'entrete-
» nois avec un Vieillard qui me ſatis-
» fit ſur tout ce que je lui demandois.
» Pour ce qui concernoit leur politi-
» que, il me dit qu'ils ne ſe gouver-

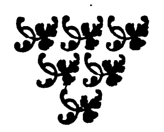
» noient que par la ſeule volonté de
» leur Chef, & qu'ils le révéroient
» comme leur Souverain; qu'ils recon-
» noiſſoient ſes enfans comme ſes légi-
» times Succeſſeurs; que lorſqu'il mou-
» roit, on lui ſacrifioit ſa premie-
» re femme, ſon Maître-d'Hôtel,
» & vingt hommes de ſa Nation,
» pour l'accompagner dans l'autre
» monde; qu'on prend ſoin pendant ſa
» vie, non-ſeulement de nettoyer les
» chemins par leſquels il paſſe, mais
» de le joncher d'herbes & de fleurs
» odoriferantes.

Ce que l'Auteur ajoûte de la Religion & des uſages des Tancas ne marque pas moins une Nation riche & policée. En parlant du Temple, qu'on lui fit voir: » Le dedans, dit-il, m'en
» parut très-beau. Je n'en pus voir que
» la voûte, au haut de laquelle étoient
» ſuſpendus les corps de deux aigles
» déployées & tournées vers le Soleil.
» Je demandai à y entrer; mais on me
» dit que c'étoit-là le Tabernacle de
» leur Dieu, & qu'il n'étoit permis
» d'y entrer qu'à leur Grand-Prêtre.
» J'appris auſſi que c'étoit-là le lieu
» deſtiné pour la garde de leurs tré-

» ſors & de leurs richeſſes, c'eſt-à-
» dire, des perles fines, des pieces
» d'or & d'argent, des pierreries, &c.
» Après avoir vû toutes ces curioſités,
» Je pris congé de ceux qui m'accom-
» pagnoient, &c. Quelque-tems après
» nous vimes le Chef arriver dans une
» Pyrogue magnifique, au ſon du tam-
» bour & de la muſique de ſes femmes.
» Les unes étoient dans ſa Barque, les
» autres voguoient à côté de la ſien-
» ne..... Après ces proteſtations d'a-
» mitié de part & d'autre, on ſe fit des
» préſens réciproques. Le Chef des
» François lui offrit deux braſſes de ra-
» ſade & quelques étuis pour ſes fem-
» mes. Il donna à ſon tour ſix de ſes
» plus belles robes, un collier de per-
» les, une Pyrogue, toute remplie de
» munitions & de vivres.

Mon deſſein, dans ces extraits, que je crois dignes de foi par l'opinion que j'ai du caractere des Ecrivains, eſt de faire remarquer plus particuliérement que je ne l'ai déja fait, qu'au fond il pourroit bien être du Continent de l'Amérique comme de celui de l'Europe, où plus on pénétre, plus on trouve d'opulence & de politeſſe; de ſorte

que, de l'aveu de tout le monde, la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne, qui ſont réellement au centre, l'emportent aſſez clairement ſur toutes les autres Nations. Ainſi quand l'eſpérance de trouver la Mer du Sud par la communication des Rivieres, comme on a déja trouvé le Golphe du Mexique par celles d'Ouabache & de Miſſiſſipi, ne ſuffiroit pas pour faire entreprendre ſérieuſement de pénétrer cette vaſte étendue de Païs, d'autres vûes preſqu'auſſi importantes pour le Commerce, & la ſeule curioſité même devroient porter les François & les Anglois, que cette entrepriſe ſemble regarder par la ſituation de leurs Colonies, à pouſſer de ce côté-là leurs découvertes.



DESCRIPTION

DE LA

NOUVELLE ESPAGNE,

Depuis Panama jusques vers le 40e degré de Latitude du Nord.

APrès avoir tiré de mes propres Journaux tout ce qui m'a paru propre à satisfaire la curiosité du Public, j'ai obtenu de M. Rindekly, mon Gendre, la communication des siens, dans l'espérance d'enrichir mon Ouvrage de quelques-unes de ses Remarques. Mais s'étant borné, comme je l'ai fait observer plusieurs fois, à tout ce qui concerne la navigation, je n'y ai trouvé que des détails de Géographie, de Marine & d'Astronomie, qui ne peuvent avoir d'utilité que pour nos Pliotes. Je suis convenu avec lui qu'un recueil de cette nature étoit fait pour demeurer au dépôt de l'Amirauté, où chacun est libre de

prendre des instructions & des lumiéres, suivant les vûes qu'on se propose & les navigations qu'on entreprend. Cependant, entre une infinité d'observations inutiles à mon Ouvrage, j'en ai choisi quelques-unes, où mon Gendre, s'écartant un peu de sa méthode, semble avoir accordé quelque chose à sa propre curiosité. Elles m'ont d'autant plus attaché qu'elles regardent un voyage de la Mer du Sud que je n'ai pas fait avec lui. Quelques années avant notre association, il avoit été chargé d'une affaire importante à Panama, où il s'étoit rendu avec des Passeports; & dans le séjour qu'il y fit il composa cette Description de la Nouvelle Espagne, qui se sent toujours un peu de son goût pour les remarques de l'Art.

Ce Pays, si célébre par ses mines d'or & d'argent, & par l'abondance de ses autres biens, s'étend depuis *Panama*, qui est au neuviéme degré de latitude du Nord, jusqu'au nouveau Mexique, qui est vers le 37e degré, c'est-à-dire, l'espace de 28 degrés, Nord & Sud; ce qui fait en droite ligne environ 520 lieues, à compter

vingt lieues pour chaque degré.

Les Provinces qui composent cette riche Contrée de l'Amérique Septentrionnale, sont la *Tierra firma*, qui est la plus voisine de ligne équinoctiale, & qui forme une ligne de séparation entre les deux parties de l'Amérique; en suite la Province de *Veragua*, celles de *Costa-Ricca*, de *Nicaragua*, de *Honduras*, de *Quatimala*, de *Vera-Paz*, de *Chiapa*, de *Soconusco*, de *Tabasco*, de *Jucatan*, de *Guexaca*, de *Tlascalo*, de *los Angelos*, du *Mexique*, proprement dit, de *Mechoacan*, de *Panuco*, de *Xalisco*, de *Guadalaxara*, de *Zacatecas*, de la nouvelle *Biscaye*, de *Culiacan*, de *Cinaloa*, du *nouveau Mexique*; ausquelles on peut joindre aussi la Californie. Toutes ces Provinces étant soumises au Viceroi de la nouvelle Espagne, sont comprises sous le même nom.

Tierra firma contient la Ville de Panama, Port fameux de la Mer du Sud, où se rendent les richesses du Perou, qui delà se transportoient autrefois par terre à celui de *Nombre de dios*, mais qui vont aujourd'hui à *Porto-Bello*, & à *Nata*. Le Pays est

énéralement montagneux, l'air épais, haud & humide, ce qui le rend par onséquent fort mal sain. La terre n'y roduit guéres que du bled d'Inde; nais les pâturages y sont fort bons pour es troupeaux. Panama est la résidence d'une Cour Royale, qui étend sa Juisdiction sur cette Province & sur celle le Veragua. Elle a son Evêque, Suffragant de l'Archevêché de Lima, & plusieurs Monasteres. Le Port est d'une bonté médiocre. Il fut construit par Pierre Arias d'Avila, Gouverneur de la Castille d'or, en 1519. *Nombre de dios*, qui fut découvert par le grand Christophe Colomb, & bâti par Jean de Nicuosa, a été transporté à Porto-Bello, où l'air est plus sain, & le Port plus commode pour charger & décharger les Gallions. On va de Porto-Bello à Panama, ou par terre, la distance n'étant que de dix-huit lieues, ou par la Riviere de Chagro, qui, lorsqu'elle est remplie d'eau, conduit les marchandises jusqu'à cinq lieues de Panama. Nata est à trente lieues.

La Province de Veragua s'étend au-delà du 10 degré de latitude du Nord, borde à l'Ouest celle de Costa-Ricca,

à l'Eſt celle de Tierra firma, & des deux côtés les deux Mers du Nord & du Sud. Ella a cinquante lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & vingt-cinq de largueur. Le Pays eſt montagneux, ſec & ſtérile, ſans être plus propre à nourrir les beſtiaux qu'à produire du bled ; mais il renferme quantité de mines d'or. Ses Villes ſont la *Conception*, à quarante lieues de Nombre de dios ; la *Trinité*, à ſix lieues à l'Oueſt de la Conception ; *Santa-Fé*, douze lieues au Sud de la Conception ; & *Carlos*, à cinquante lieues de Santa-Fé.

Coſta-Ricca joint Veragua à l'Eſt, & Nicaragua au Nord-Eſt. Sa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt de quatre-vingt-dix lieues. Le Pays eſt bon. Il renferme auſſi pluſieurs mines d'or & d'argent. Ses deux principales Villes ſont *Aranjuez*, à cinq lieues des Indiens qui ſe nomment *Chamos* ; & celle de *Cartago*, qui eſt ſituée preſqu'au milieu de la Province, à vingt lieues de la Mer. Cette Province a quelques petits Ports ſur les deux Mers du Sud & du Nord.

Celle de *Nicaragua*, qui porta d'abord

ord le nom de nouveau Royaume de
eon, touche du côté du Nord-Eſt
la Province de Guatimala; & du cô-
é du Sud, à Coſta Ricca. Les deux
utres côtés ſont lavés par les deux
lers. Elle a 150 lieues de longueur
e l'Eſt à l'Oueſt, & 80 du Nord au
ud. Le bled d'Inde, le cacao, le
otton & les beſtiaux y ſont en abon-
ance. Les Villes principales ſont
eon, qui n'eſt qu'à douze lieues de
Mer du Sud, proche d'un grand
ac; c'eſt la réſidence du Gouver-
eur de la Province, & d'un Evêque.
renade, à ſeize lieues de Leon au
ud-Oueſt, ſur les bords du même
ac, & proche d'une montagne brû-
inte qui s'appelle *Maſſayatan*: ces deux
illes furent fondées en 1523, par le
apitaine François *Hernandez*. *Nueva*
egovia; fondée par Pierre Arias *Da-*
ila, à vingt lieues au Nord de Leon;
e territoire de cette Ville eſt fort ri-
he en or. *Jaen*, au fond du Lac, à
rente lieues de la Mer du Nord. La
Riviere de *Deſaguadero*, qui ſort de
e Lac, forme une communication
ntre Jaen & Porto-bello. *Realejo*,
qui n'eſt qu'à une lieue du Port de

même nom, où l'on construit des Vaisseaux, parce que le bois y est excellent. Les Indiens ont aussi quantité de bonnes Villes dans cette Province. Elle produit des fruits délicieux. Le grand Lac dont j'ai parlé a son flux & son reflux & communique à la Mer du Nord par la Riviere que j'ai nommeé. La montagne de Massayatan, qui est un volcan continuel, fit naître à un Moine Espagnol la pensée que ce ne pouvoit être que de l'or liquide, qui brûloit sans cesse. Il fit descendre un seau de fer, soutenu par des chaînes très-fortes, pour servir à puiser ce precieux métal; mais, avant que d'être arrivés aû feu, le sceau & les chaînes fondirent comme s'ils eussent été de plomb. La Province a plusieurs petits Ports.

Honduras s'étend de l'Est à l'Ouest, au long de la Mer du Nord ou du Golfe de Honduras, l'espace de 150 lieues; & depuis la même Mer jusqu'à la Province de Nicaragua, sa largeur est de 80 lieues. Elle borde au Sud Nicaragua & Guatimala, & à l'Ouest Guatimala & Vera-Paz. Au Nord & à l'Est, elle a la Mer du Nord, sans

toucher d'aucun côté à celle du Sud. Quoiqu'elle ait beaucoup de montagnes, elle produit abondamment du bled d'Inde & du froment de l'Europe, elle nourrit toutes sortes de Bestiaux, & n'est pas sans mines d'or & d'argent. Ses Villes sont *Walladolid*, que les Indiens appellent *Comayagua*, à seize degrés de latitude du Nord, & 40 lieues de la Mer du Nord; c'est le séjour du Gouverneur & d'un Evêque. *Gracias à Dios*, à 30 lieues de Walladolid, au Nord-Ouest; cette Ville a beaucoup de mines d'or aux environs. *San-Pietro*, à 30 lieues de Walladolid, au Nord: *Saint Jean Puerto-Cavallos*, au quinziéme degré de latitude, à 11 lieues de *San-Pietro*; le Port est bon, mais l'air fort mal sain: *Truxillo*, à 60 lieues au Nord-Est de Valladolid, & 2 lieues de la Mer du Nord: *Saint George de Olancho*, à 40 lieues de Valladolid, du côté de l'Est; cette Ville n'a pas plus de quarante familles Espagnoles; mais elle a dans son territoire plus de 16000 Indiens, qui sont ses tributaires, & l'or est abondant dans ses mines. La Province de Honduras touche

aux Mers du Nord & du Sud; & la distance de l'une à l'autre, depuis le *Porto Cavallos* dans celle du Nord, jusqu'à la Baye de *Fonseca* dans celle du Sud, est de 53 lieues. C'est une erreur, dans la plûpart des Cartes, de mettre la Baye de Fonseca dans la Province de Guatimala.

Cette derniere Province s'étend au long de la Mer du Sud l'espace de 70 lieues en longueur, sur environ 30 de largeur. L'air y est temperé. Elle produit du bled d'Inde, du froment, du coton, & d'autres biens. Les pluies y sont rares, mais elles sont fort violentes entre les mois d'Avril & d'Octobre. Ses Villes sont au nombre de cinq, toutes bâties dans les années 1524 & 1525, par Dom Pierre de Alvarado. 1. *Sant-jago de Guatemala*, qui est la résidence d'une Cour Royale, dont la Jurisdiction s'étend sur plusieurs Provinces. Elle est au 14e degré 30 minutes de latitude, à douze lieues de la Mer du Sud, avec un Evêché Suffragant de *Mexico*, & plusieurs Monasteres. Son territoire contient vingt-cinq mille Indiens qui lui payent un tribut. La situation en est délicieu-

se, & l'on y trouve toutes sortes d'excellens fruits & de provisions. 2. *San-Salvador*, que les Indiens appellent *Cuzcatlan*, à quarante lieues au Sud-Ouest de *Sant-jago*. 3. La *Trinité*, nommée *Sansonate* par les Indiens, à 26 lieues au Sud-Ouest de Sant-jago, & 4 du Port d'*Axacutla*, lieu considérable par son commerce avec le Perou & le Mexique. 4. *Saint-Michel*, à 62 lieues de Sant-jago au Sud-Est, & 2 lieues de la Baye de Fonseca, qui est son Port. On compte aux environs de cette Ville 80 petites Villes Indiennes. 5. *Xeres de la Frontera*, sur la frontiere de Nicaragua, dans un terroir extrêmement fertile en bled d'Inde & en coton. Près de Sant-jago, est une montagne brûlante, qui cause souvent de grands ravages par les flammes, les pierres & la cendre qu'elle vomit dans les lieux voisins. Il n'est pas surprenant que cette Province ait des bains chauds de plusieurs especes. Mais elle porte aussi d'excellent baume, de l'ambre liquide, de la résine blanche, & plusieurs autres gommes; avec differens animaux (dans lesquels on trouve la pierre de *Bezoar*) & du Cacao

de la meilleure eſpece.

Soconuſco, qui ſuit à l'Oueſt Guatimala, s'étend de même au long de la Mer du Sud. Sa longueur, comme ſa largeur, eſt d'environ 34 lieues, & ſa principale production, le Cacao. Cependant elle produit un peu de bled. Il ne s'y trouve qu'une Ville, nommée *Guevetlan*, qui eſt la réſidence de ſon Gouverneur.

La Province de *Chiapa* eſt dans l'intérieur des Terres, renfermée au Sud par Soconuſco, à l'Oueſt par . . . ., au Nord par Tabaſco, & à l'Eſt par Vera-Paz. Elle a de longueur environ 40 lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & quelque choſe de moins en largeur. On y trouve en abondance du bled d'Inde & d'Europe, toutes ſortes d'autres grains, & des beſtiaux, mais peu de moutons. Son unique Ville eſt *Ciudad-Real*, qui eſt un Evêché. Les Indiens y ſont en grand nombre, & leur principale Ville, qui ſe nomme *Chiapa*, donne ſon nom à la Province. Ils nourriſſent les meilleurs chevaux de la nouvelle Eſpagne; &, ce qu'on auroit peine à s'imaginer d'une Nation barbare, ils ſont Muſiciens, Pein-

tres, & propres à toutes ſortes d'arts. La Ville Eſpagnole eſt au milieu d'une délicieuſe vallée, qui forme un cercle autour d'elle, au 13e degré 30 minutes de latitude, à 60 lieues de la Mer du Nord, & preſqu'à la même diſtance de celle du Sud.

Les Religieux Dominiquains ont donné le nom de *Vera-Paz* à la Province ſuivante, parce qu'ils en firent la conquête par les ſeules armes de l'Evangile, qui ſont la prédication, la priere & les exemples. Elle eſt auſſi dans l'intérieur du Continent, au milieu des Provinces de Soconuſco, de Chiapa, Jucatan, Honduras, & Guatimala. Elle a trente lieues d'étendue. Le Pays eſt humide, & par conſéquent plus propre au bled d'Inde, qui croit deux fois par an, qu'à notre froment d'Europe. Elle produit du cacao & du coton; mais particuliérement une quantité ſurprenante d'oiſeaux de toutes ſortes de couleurs, dont les plumes ſont employées à divers uſages. Il s'y trouve auſſi quantité de lions & de tigres. Les Eſpagnols n'y ont pas de Villes ni de Gouverneurs; mais les Dominiquains, qui en ſont comme les

Rois, ont plusieurs Couvens dans les Villes Indiennes, où leurs instructions contiennent les habitans, qui étoient autrefois fort sauvages.

Jucatan est une Peninsule. Elle fut prise d'abord pour une Isle, parce qu'elle est environnée de tous côtés par la Mer du Nord, excepté dans sa jonction avec Chiapa, Vera-Paz, & Tabasco. Cette piece de Terre s'étend dans la Mer près de cent lieues en longueur, depuis le Continent, & n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. La qualité de l'air y est tout à la fois chaude & humide. Quoiqu'il n'y ait ni Riviere ni Ruisseau dans un si long espace, l'eau est par-tout si proche pour les puits, & l'on trouve, en ouvrant la terre, un si grand nombre de coquillages, qu'on est porté à regarder cette vaste étendue comme un lieu qui a fait autrefois partie de la Mer. Elle est couverte de bois. Il n'y croit aucune sorte de grain, & l'on n'y voit point d'or ni d'autres métaux; mais les animaux sauvages & privés y sont en abondance. Le coton & l'indigo ne s'accommodent pas moins du terroir. Les habi-

tans y multiplient beaucoup, & parviennent à l'extrême vieilleſſe. Ils élevent tous les beſtiaux de l'Europe, & d'excellens chevaux.

La Province de *Tabaſco*, ſubordonnée au Gouverneur de Jucatan, & ſituée au long de la Mer du Nord ou du Golfe du Mexique, a 40 lieues de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, depuis les bords de Jucatan juſqu'à ceux de *Guazacoalco*. Sa largeur eſt à peu près la même depuis la Mer juſqu'aux limites de Chiapa. Elle eſt remplie de Lacs, d'Etangs & de Marais; de ſorte que les voyages s'y font ſur des Canots & des Barques. L'air y eſt chaud & humide, & par conſéquent les pâturages fort bons; le maïs & le cacao y ſont communs. Auſſi n'a t'elle guéres d'autre avantage: comme elle n'a point d'autre Ville que Tabaſco, qu'on nomme plus ordinairement *Na Sa de la Victoria*, d'une inſigne victoire que Ferdinand Cortez y remporta en 1519. Le tribut que les Indiens payent à cette Ville conſiſte en 2000 xiquipiles de cacao; chaque xiquipile contient 8000 noix, & trois xiquipiles font une charge.

Une des grandes Provinces de la

nouvelle Espagne est celle de Guaxaca, qui a cent vingt lieues de longueur d'une Mer à l'autre, sur cent de largeur au long de celle du Sud, & 50 au long de celle du Nord. Sa Capitale est Antequera, Ville Episcopale, dont on vante beaucoup la principale Eglise. On y compte plus de 600 familles Espagnoles. La Vallée où cette Ville est située donne le titre de Marquis Del Valle aux descendans de Cortez, Conquerant du Mexique. Il y coule une Riviere qui se cache sous terre à Cimatlan, & qui reparoît deux lieues plus loin, près des montagnes de Coatlan. La Province fournit beaucoup de soie, de froment, & de bled d'Inde. Les mines d'or y étoient autrefois en grand nombre, mais il paroît qu'elles sont épuisées.

Au Sud-Ouest de cette Province sont celles de *Tusepeque*, qui a 60 lieues de longueur en suivant les Côtes de la Mer du Sud, celle de *Zapotecas* au Nord-Est, & celle de *Guazacoalco*, qui, malgré leur étendue, passent pour autant de parties de Guaxaca. Toutes ces Contrées forment un Pays fort rude, où les mines d'or ne laissent

pas d'être en grand nombre, mais d'un accès si difficile qu'on en tire peu d'avantage. On y trouve les Villes de *S. Ildefonso de los Zacatecos*, à vingt lieues d'Antequera au Nord-Est; *Sant-jago de Nexapa*, à vingt lieues d'Antequera vers l'Est; *Espirito Santo*, sur le bord de la Mer du Nord. Toutes les Rivieres de la Province de Guaxaca roulent de l'or. Les Indiens y menent une vie douce & commode, lorsqu'ils veulent se la procurer par le travail. Ils se servent du cacao au lieu d'argent. Le Pays est agréable & l'air fort sain. Comme les meurriers y sont en abondance, la soie y est fort commune.

La Province & l'Evêché de *Tlascala*, nommée autrement *los Angelos*, est entre le Mexique & Guaxaca. Elle a cent lieues de la Mer du Nord à celle du Sud, & 80 lieues de largeur au long de la Mer du Nord, mais dix-huit ou vingt seulement au long de celle du Sud. On y compte trois Villes Espagnoles; celle de los Angelos, qui n'est qu'à vingt lieues de Mexico, & qui est Episcopale. On y vante un College où l'on instruit plus de 1500 jeunes Indiens. Elle est située dans le Can-

ton de *Cholula*, au milieu d'une Plaine nommée *Guetlaxcoapa*, sur le bord d'une petite Riviere qui sort du pied d'une Montagne brûlante. Ce Canton produit du bled, du vin, toutes sortes de fruits d'Europe, du sucre, du lin, & les meilleurs légumes du monde. A peu de distance de Tlascala, on trouve quelques sources qui forment une assez grande Riviere. Elle va se décharger dans la Mer du Sud, proche de Zacatula, dans la Province de *Mechoacan*; mais ce qui la rend digne de remarque, c'est qu'elle est sans poissons, & qu'elle produit tant d'*Alligators*, espece de crocodiles, qu'ils ont fait abandonner plusieurs Villes voisines. La Ville de *Tlascala* n'est habitée que par des Indiens. Elle est au Nord de los Angelos, au-dessus du 20e degré de latitude, dans la Vallée d'*Atelosco*, qui n'ayant qu'une lieue & demie d'étendue, produit plus de 100000 mille boisseaux de froment. Aussi quantité d'Espagnols y exercent-ils l'Agriculture. A sept lieues de la même Ville est la Vallée d'*Olumba*, qui n'a guéres moins de fertilité. Cortez bâtit la Ville de *Segura* dans le Canton de Tepeaca, près de laquelle est la Val-

lée de Saint-Paul, où l'on voit plus de 1300 familles Espagnoles qui cultivent la terre, & qui nourrissent des troupeaux. Le bétail y multiplie si prodigieusement, qu'on parle d'un Fermier à qui deux brebis produisirent quarante mille bêtes de la même espece.

La Province du Mexique a 130 lieues de longueur, Nord & Sud. Elle s'élargit de dix-huit lieues au long de la Mer du Sud, jusqu'à soixante dans l'intérieur des Terres. On y comprend les Cantons de *Latcotlalpa*, *Meztilan*, & de *Xilotepeque*, au Nord-Est; de *Matalzingo* & de *Cultepeque*, à l'Ouest; de *Tezcuco*, à l'Est; de *Chalco*, au Sud-Est; de *Suchimilco* & de *Flaluc*, au Sud; de *Coyxca* & d'*Acapulco*, au Sud-Ouest. Une si grande Province n'a pas plus de quatre Villes Espagnoles; mais quantité d'Espagnols sont établis dans les Villes Indiennes. La Ville de *Mexico* s'appelloit autrefois *Tenoxtitlan*. Elle est située au 19e degré 30 minutes de latitude, au milieu de deux grands Lacs qui l'environnent; l'un d'eau salée, dont le fond est de salpêtre; l'autre d'eau fraîche, produisant

tous deux du poisson. Ils sont tous deux à peu près de la même grandeur, qui est cinq lieues de large sur huit de long. Les marécages qu'ils forment autour d'eux ont obligé de construire cinq chaussées, longues d'une demi-lieue, qui conduisent à la Ville. Elle n'a ni murs ni portes. Sa forme est un quarré d'une demi-lieue de diamétre, & de deux lieues de tour. Ses rues sont droites, larges, bien bâties, & presqu'à la même distance, ce qui lui donne l'air d'un échiquier. L'Italie à peu de Ville qui l'égalent en beauté, & l'on ne voit nulle part un si grand nombre de belles femmes. On y compte plus de cent mille habitans, dont la plûpart à la vérité sont Négres ou Mulâtres. Les Monasteres n'y occupent pas peu de places, puisqu'il y en a 22 de femmes & 29 d'hommes, de tous les Ordres. Le revenu annuel de l'Archevêque monte à soixante mille pieces de huit, & celui de toute la Cathédrale, à trois cens mille. Il y a peu de Pays au monde où l'air soit si temperé. On n'y connoît ni le chaud ni le froid excessif. La terre produit trois fois chaque année; & le froment sur-tout

rend avec une abondance merveilleuſe. Auſſi la dépenſe eſt-elle médiocre à Mexico pour les alimens. Cependant, comme il n'y a point de monnoye de cuivre, & que la moindre piece d'argent eſt un demi réal, qui fait trois ſols, le fruit & les légumes y ſont aſſez chers. Mais au marché, le cacao tient lieu de la petite monnoye, de ſorte que 60 ou 80 noix de cacao ſont à peu près un réal. Pendant toute l'année les marchés ſont remplis de fruits & de fleurs. Le Viceroi de la nouvelle Eſpagne, l'Archevêque, les Cours Souveraines pour la Juſtice & la Monnoye, enfin tous les Officiers qui appartiennent à la Capitale d'un Gouvernement ont leur réſidence à Mexico. Les Suffragans de l'Archevêché ſont les Evêques de Tlaſcala, de Guaxaca, de Mechoacan, de la nouvelle Gallice, de Chiapa, de Jucatan, de Guatemala, de Vera-Paz, & des Iſles Philippines. On compte dans la Province du Mexique 250 Villes Indiennes, qui contiennent plus de cinq cens mille familles tributaires, & 150 Couvens de Dominiquains, de Franciſquains & d'Auguſtins, ſans compter

les Colleges de Jésuites & les Séminaires.

Le Canton d'*Acapulco* est sur la Côte de la Mer du Sud, au 17e degré de latitude. La Ville est à six lieues de la Riviere *Topes*. A peine mérite-t'elle le nom de Village, car les maisons n'y sont que de boue. Sa situation, au pied d'une Montagne, la couvre du côté de l'Est; ce qui rend l'air fort mal sain depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mai, parce que le climat étant sans pluie dans tout cet intervalle, la chaleur y est aussi violente au mois de Janvier qu'en Italie pendant la canicule. Cette mauvaise disposition de l'air & du terroir met Acapulco dans la nécessité de tirer ses provisions de plusieurs autres Pays, & les rend par conséquent fort cheres. La Ville d'ailleurs est fort sale, parce qu'elle est mal pavée, & manque des commodités les plus ordinaires, telles que des Hôtelleries pour les Etrangers. Aussi n'est-elle habitée que par des Négres & des Mulâtres; car aussitôt que les Vaisseaux de Manila & du Perou sont déchargés, les Marchands Espagnols se retirent dans d'autres

lieux. Le ſeul avantage d'Acapulco conſiſte dans l'excellence de ſon Port, qui fait un demi cercle autour de la place, & qui eſt entouré de montagnes comme d'une eſpece de mur. Il vaut par an au Gouverneur vingt mille pieces de huit, & preſqu'autant au Contrôleur. Le revenu du Curé eſt de quatorze mille pieces. Enfin, comme le commerce d'Acapulco monte chaque année à plus de quatorze millions de pieces de huit, il n'y a point d'habitant qui n'y faſſe beaucoup de profit ; & chaque Négre ne donneroit pas le ſien, chaque jour, pour une de ces pieces.

A quatorze lieues de Mexico ſont les mines de *Pachuca* ; à 22 lieues, celles de *Tuſco* ; à 22 lieues, celles de *Tmiſquilpo* ; à 24 lieues, celles de *Talpujava* ; à 18 lieues, celles de *Temazcaltepeque* ; à 20 lieues, celles de *Zacualpa*, à 40 lieues, celles de *Zupango* ; à 60 lieues, celles de *Guanaxato* ; à 67 lieues, celles de *Comanja* ; à 18 lieues de *los Angelos*, celles d'*Achachica* ; ſans parler des mines de *Guatla*, de *Zumatlan*, & de *Saint-Louis de la Paz*. On y entretient habituellement

plusieurs milliers d'Ouvriers. Toutes ces mines sont d'argent, à l'exception de celles de Tmisquilpo, qui sont d'étaim.

La Province de *Panuco*, qui est au Nord de celle du Mexique, a presque également cinquante lieues dans sa largeur & sa longueur. La partie du Sud est abondante en provisions, & ne manque point de mines d'or ; mais celle qui touche à la Floride est d'une misérable stérilité. Elle a trois Villes Espagnoles. *Panuco*, autrement *Sant-Ifteran del Puerto*, située au 23e degré de latitude, à 65 lieues de Mexico au Nord-Est, à sept ou huit de la Mer, près d'une Riviere dont l'embouchure forme un Port; *Sant-jago de los Valleo*, à 25 lieues de Panuco, vers l'Ouest; *Saint-Louis de Tampico*, située proche de la Mer, à sept ou huit lieues au Nord-est de Panuco.

Mechoacan est une Province qui n'a pas moins de 80 lieues de longueur au long de la Mer du Sud, & qui s'étend en largeur l'espace de 60 lieues dans l'intérieur des Terres, entre le Mexique & la nouvelle Gallice. On y comprend les Cantons de *Zacatula* & de

Colima, tous deux ſur les Côtes de la Mer du Sud. La Capitale du Pays eſt *Mechoacan*, ou *Pazcuare*, un peu au-deſſus du 19e degré de latitude, à 45 lieues de Mexico. Ses autres Villes ſont *Guayangarco*, autrement *Valladolid*, Siege Epiſcopal, & *Zinzonza*. A 28 lieues de *Mechouacan* ſont les mines de *Guanaxnato*, où le travail & la garde occupent habituellement 600 Eſpagnols. *Saint-Michel* eſt une autre Ville à 35 lieues au Nord-Eſt de *Mechouacan*, dans un Canton montagneux. La *Conception de la Salaya*, Ville ſur la route de *Chichimecas*. *Saint-Philippe*, Ville à 50 lieues de la Capitale, du côté du Nord, dans un Pays froid & ſtérile. Le Territoire & la Ville de *Zacatula* ſont ſur la Mer du Sud, au 18e degré de latitude, à 40 lieues de *Mechouacan*. Le Territoire & la Ville de *Colima* ſont un peu au-deſſus du 18e degré, vers le Sud-Oueſt. Ce Pays eſt chaud, fertile en cacao, en caffe, en grains & en beſtiaux. Le poiſſon & les fruits y ſont en abondance. Il porte auſſi de l'or, de la cochenille & du coton. En général les Indiens du Mechouacan ſont de belle taille, induſ-

trieux, & capables de travail. Ils ont cent treize Villes. Cette Province ne s'étend point jusqu'à la Mer du Nord, mais elle a plusieurs Rivieres qui se déchargent dans la Mer du Sud; & vers l'extrêmité de sa partie Occidentale, elle a, au 19e degré de latitude, le Port de *la Nativité*, dont l'excellence y rend le commerce florissant. Un peu à l'Est du même Port est celui de *Santjago*, qui a, dans le voisinage, de bonnes mines d'un cuivre si doux que les Indiens en font toutes sortes de vaisselles. Il s'y en trouve aussi d'un autre cuivre, qui est assez dur pour servir, au lieu de fer, à labourer la terre. Mais les Indiens sont redevables de ces découvertes & de ces usages à l'industrie des Espagnols.

La Province de *Xalisco*, fertile en maïs, mais peu fournie de bestiaux, n'a que deux Villes. *Compostel*, sur la Mer du Sud, à 33 lieues de *Gaudalasara*, & la *Purification*, près du Port de la Nativité. Cette Province est au 22e degré de latitude. Celle de *Chiatmala*, qui la suit au Nord, & qui touche aussi à la Mer du Sud, a 20 lieues de long, sur la même largeur. On y trouve

quantité de mines d'argent, & la seule Ville de *Saint-Sebastien*. Elle est suivie au Nord, sur la même Côte, de la Province de *Culiacan*, qui porte toutes sortes de provisions, & quelques mines d'argent. Sa seule Ville est *Saint-Michel*. *Cinaloa* est la derniere Province au Nord de la nouvelle Gallice, qui est le nom général qu'on donne à toutes ces Contrés depuis celle du Mexique.

Zacatecas, dans l'intérieur des Terres, est une Province fort riche par ses mines d'argent, mais qui manque d'eau & de grains. Elle a trois Villes Espagnoles, & quatre mines célébres, dont la plus abondante est voisine de la Ville Capitale, & porte comme elle le nom de Zacatecas. On y emploie constamment 500 Espagnols, 500 Esclaves, & mille chevaux ou mulets. Les autres Villes sont *Xeres de la Frontera*, à vingt lieues au Nord de *Guadalajara*; *Erena*, *Nombre de dios*, & *Durango*, qui est dans un Canton extrêmement fertile. La mine de *Sombrette* est près d'Erena. & celle de *Saint-Martin*, près de Durango.

La *Nouvelle Biscaye*, Province au

» jours néceſſaire à cauſe des Cou-
» rans, on eſt dirigé par quatre grands
» rocs, dont les deux plus Occiden-
» taux ſont fort eſcarpés, & s'élevent
» en pain de ſucre. Le ſecond, c'eſt-à-
» dire le plus interieur, eſt percé de
» maniere qu'il forme une arche, com-
» me celle d'un Pont, au travers de la-
» quelle la Mer s'eſt fait un paſſage.
» On s'avance ainſi au long des rocs
» juſqu'au fond de la Baye, où l'on
» peut jetter l'ancre ſur un fond de dix
» ou douze braſſes, juſqu'à vingt
» ou vingt-cinq. C'eſt-là qu'on trou-
» ve Puerto Seguro, qui n'eſt qu'un
» petit amas de mauvaiſes cabanes,
» habitées par environ 200 Indiens.
» Les hommes ſont entiérement nuds.
» Les femmes portent autour des reins
» une peau de quelque animal, qui
» leur deſcend juſqu'aux genoux. L'oc-
» cupation de ces Barbares eſt la pêche
» & la chaſſe. Ils preferent à l'or & à
» l'argent, un couteau, des ciſeaux,
» des cloux, une ſerpe, & nos autres
» inſtrumens de fer. Leur taille eſt
» droite & bien proportionnée, leur
» chevelure longue & noire, & la cou-
» leur de leur peau fort brune. Les fem-
» mes

» mes n'ont rien d'agréable dans la
» physionomie. Elles s'employent à
» recueillir & à piler entre des pierres
» differentes sortes de grains, ou à
» faire des filets pour la pêche. Depuis
» les Montagnes jusqu'à la Mer, le
» Pays est rude & pierreux, quoi-
» qu'entremêlé de quelques plaines &
» de quelques vallées fort agréables.
» Mais en général le terrain, dans cet-
» te partie de l'Isle, n'est qu'un sable
» fort sec, qui produit, pour tout bien,
» quelques arbustes dont les fruits ser-
» vent de pain aux misérables habitans.
» Ils sont mieux en poisson. La Baye
» est remplie de dauphins, de mulets,
» de bremines, & d'autres especes,
» qu'ils tuent fort adroitement avec
» leurs dards, ou qu'ils prennent avec
» leurs filets. Les bois ne leur four-
» nissent pas moins d'animaux pour la
» chasse. Ils tuent une prodigieuse
» quantité de daims, de cerfs, & de
» renards; sans parler des perdrix,
» des pigeons, & d'autres oiseaux qui
» foisonnent dans la campagne. Les
» ruisseaux leur donnent de l'eau fort
» pure. Ils ont au long de la Côte beau-
» coup de crête marine. Les rocs sont

» couverts d'huitres, qui ſont rarement
» ſans perles. Nous trouvames dans
» le ſecours des habitans, tout ce qui
» nous étoit néceſſaire pour la répara-
» tion de nos Vaiſſeaux. Ils s'appro-
» cherent de nous ſans défiance, quoi-
» que nous ne puſſions nous entendre,
» s'empreſſant de nous offrir leurs pro-
» viſions en échange pour des choſes
» de peu de valeur. Je leur trouvai tant
» de douceur, que j'ai peine à me per-
» ſuader, ſur le témoignage des Eſpa-
» gnols, qu'il ſoit impoſſible de leur
» inſpirer des principes de Religion. Je
» ne remarquai parmi eux aucune appa-
» rence de culte; à moins qu'ils n'ado-
» rent le Soleil, vers lequel ils levent
» ſouvent les yeux. Les Eſpagnols ra-
» content qu'au Nord de Porto Seguro,
» on trouve d'autres Nations plus ſau-
» vages, guerrieres & perfides, avec leſ-
» quelles on n'a jamais pû former au-
» cune liaiſon. Pendant le ſéjour que
» nous fimes ſur cette Côte, l'air fut
» toujours clair & ſerein; & la bonne
» conſtitution des habitans ſemble mar-
» quer qu'il eſt fort ſain. A notre ar-
» rivée, pluſieurs de nos gens reçurent
» quelques perles des Indiens; mais je

» n'en vis plus paroître dans la ſuite.
» Quand je leur montrai de l'or, pour
» leur faire connoître qu'ils auroient à
» ce prix beaucoup de fer, ils firent
» des ſignes vers les montagnes; de
» ſorte que pour tirer apparemment
» plus d'avantage de leur Pays, il au-
» roit fallu les entendre.

Vents & Courans de la Mer du Sud.

Cet article eſt un autre extrait des Journeaux de M. Rindekly. Quoique j'aie ſupprimé volontairement les Ports & les Rades, dans ſa deſcription de la nouvelle Eſpagne, pour ne pas repéter des noms qu'on a déja lûs à la Table de leurs longitudes & de leurs latitudes, je ferai obligé ici d'en rappeller un fort grand nombre. Mais l'importance des obſervations ſuivantes doit me faire paſſer ſur un inconvenient ſi leger.

Qu'on tire une ligne imaginaire depuis le Port *Saint Marc d'Arica*, juſqu'à la pointe *d'Aguja*, qui eſt proche du Port de *Paita*, elle ſera de 30 lieues de Mer de l'un de ces Ports à l'autre. Dans tout l'eſpace, entre cette

ligne & cette Côte, ce ſont les vents de Sud-Eſt & de Sud-Sud-Eſt qui regnent toute l'année : en hyver ils ſont furieux, & plus géneralement Sud-Eſt. Mais il faut obſerver qu'à une lieue ou deux de la Côte, ils ſont quelquefois Nord & Nord-Eſt. Ils ne durent pas longtems, mais ils renaiſſent régulierement chaque ſemaine, & plus ſouvent dans les Bayes les plus larges & les plus ouvertes au long de la Côte.

Suppoſez une autre ligne depuis la pointe *d'Aguja*, juſqu'à la pointe de *Santa Helena*, vous aurez 20 lieues de Mer de l'une à l'autre pointe, & un grand eſpace dans l'arc de la Côte. C'eſt le vent du Sud qui regne toute l'année dans cet eſpace : mais à 5 ou 6 lieues du rivage, les vents Sud-Oueſt ſe font quelquefois ſentir, ſurtout aux angles de la Côte. Ces vents ſont moderés, & ne durent pas longtems.

De la pointe de *Santa Helena* au Cap *Paſſado*, l'eſpace renfermé entre une ligne imaginaire de 10 lieues & le fond de la Côte, eſt aſſujetti pendant toute l'année aux vents Sud-Oueſt.

Une autre ligne du Cap Paſſado au Cap *Saint François*, renferme un eſpace qui n'eſt encore ſoumis qu'aux vents Sud-Oueſt; cependant comme cet eſpace n'eſt que de 5 lieues, il ſe reſſent quelquefois des vents de la haute Mer, & des vents de terre.

Tirez de même une ligne du Cap Saint François jusqu'à *Morro de Puercos*, & tout ce qui eſt à l'Eſt du paſſage de Panama, qu'on a nommé *la Traverſia*. Dans ce grand eſpace l'hyver & l'Eté ſont réglés d'une maniere fort bizarre, & ſans aucun rapport à l'éloignement ou à la proximité du Soleil. Suivant le cours de la nature, l'Eté dans ce lieu devroit commencer le 25 de Mars, lorſque le Soleil paſſe l'Equinoctial vers le Nord, du côté duquel ſont cette Côte & cette Mer; & l'on y devroit reſſentir les effets ordinaires jusqu'au 25 de Septembre, que le Soleil repaſſe l'Equinoctial vers le Sud. Cependant l'expérience eſt contraire; car l'Eté de la Traverſia & de la Côte de Panama, commence au mois de Janvier, lorſque le Soleil eſt le plus éloigné au Sud de l'Equinoctial; & l'hyver commence au

mois de Juin, qui eſt le tems où le Soleil eſt du côté du Nord.

Au long des Côtes de Panama & ſur la Mer qui leur eſt oppoſée, l'Eté & l'hyver ſont chacun de 6 mois. l'Eté commence au mois de Janvier, & finit au mois de Juin. Pendant cette ſaiſon on n'y voit regner que les vents Nord, Nord-Eſt, & Nord-Oueſt, qui ſont très-violens dans le cours de Janvier, Fevrier & Mars. Il ne tombe point alors de pluie au long de la Côte de Panama, de Port-Pinas, de Malpelo, de Puerto Quemado, & des autres lieux juſqu'au Cap Saint François. Dans le même tems au contraire, il pleut beaucoup ſur la Côte de Manta & de Guayaquil; & la raiſon naturelle, c'eſt que ces vents regnans, pouſſent les nuées ſur cette Côte, & que ne ſoufflant pas plus loin, les nuées qui s'arrêtent ſont diſſipées par l'action du Soleil & tombent en pluies fort épaiſſes. Les mêmes vents pendant les trois premiers mois de l'Eté s'étendent quelquefois juſqu'à *Manta*, la pointe *de Santa Elena*, *Cap Blanco*, & quelquefois ne vont point juſqu'au Cap Saint Fran-

çois, suivant qu'ils ont plus ou moins de force sur la Côte de Panama.

Dans l'intervalle du même tems, il regne géneralement à Malpelo un vent d'Est-Nord-Est, qui est doux & reglé; mais entre Malpelo & Buonaventura, le vent devient Nord; & depuis Puerto Quemado jusqu'à l'Isle Gorgone, il est géneralement Nord-Ouest, Ouest-Nord-Ouest, & Ouest, avec des pluies très-abondantes.

Ainsi pendant les trois premiers mois de l'Eté, rien n'est si varié que le tems, dans ces differens lieux. Mais dès les premiers jours d'Avril, la pluie commence à tomber dans le Golphe & sur la Côte de Panama. Les vents doux y prévalent, avec des calmes fréquens, on les appelle *Virazones*; ils sont Sud, Sud-Ouest, Sud-Sud-Ouest, & quelquefois Nord-Ouest, presque toujours accompagnés de violentes pluies. Cette varieté de calmes, de vents doux, changeans, incertains, dure jusqu'à la fin du mois de Juin, qui est aussi celle de l'Eté.

Au mois de Juillet commencent les vents que les Espagnols nomment *Vendavales*, & qui durent jusqu'à la fin

de Decembre. Ils ſont Sud & Sud-Oueſt, avec de fortes pluies, du tonnerre & des éclairs. Leur plus grande furie eſt au mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre ; mais alors même, Panama & ſes environs reçoivent d'aſſez beaux jours de ceux de Sud-Oueſt, qui ſont auſſi moins nuiſibles à la navigation. Quelquefois ils ſe changent en Nord & Nord-Eſt, avec des pluies impétueuſes, ſans s'étendre à plus de vingt lieues dans la Mer.

Pendant la même ſaiſon, il s'éleve quelquefois des vents d'Oueſt & d'Eſt-Sud-Oueſt, qui pouſſent les Vaiſſeaux ſur les Côtes du Perou. Les nuits ſont ſujettes au vent du Nord-Oueſt, accompagnés de groſſes pluies, mais leur durée eſt fort courte. Lorſque le vent du Nord s'eſt établi à Panama, le calme regne ordinairement depuis le Cap Saint François juſqu'au *Cap Blanco ;* & lorſque l'Eté commence à Panama, l'hyver commence à Guayaquil, où il pleut alors pendant cinq mois ; c'eſt-à-dire depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de May. Les vents y ſoufflent de l'Iſle de

Santa Clara, vers la Riviere ; le tonnerre & les éclairs y sont surprenans ; particuliérement sur les montagnes de *Cuenca*, qui sont sur la droite en remontant la Riviere ; ce qui n'empêche pas qu'ordinairement le tems ne soit calme & serain. Au long de la Riviere Guayaquil, l'Eté commence au mois de Juin, & les pluies cessent. Mais le vent d'Ouest, que les Habitans nomment Chanduy, souffle alors avec beaucoup de violence.

Le *Cap Blanco* jouit d'un air fort serain pendant quatre mois de l'année, qui sont Janvier, Fevrier, Mars & Avril. Tous les autres mois sont sombres & orageux, & les courans prennent alors leur direction de ce Cap vers le Sud.

La connoissance des courans est d'une nécessité si indispensable pour la navigation, qu'il est surprenant qu'on n'y apporte pas plus de soin dans les Cartes Marines. On ne conçoit point assez comment la force de l'eau triomphe de l'art & du vent. Un Pilote qui croit naviguer en droite ligne vers le lieu auquel il veut aborder, est étonné de se trouver insensiblement vis-

à-vis d'une autre Côte, ſans s'être apperçû de rien qui l'ait pû détourner de ſa route. Je ne parle pas des courans impetueux, dont le danger frappe la vûë. Il y en a de ſi imperceptibles, que leur réalité n'étant prouvée que trop ſouvent par les effets, on eſt porté à croire que le mouvement ſe paſſe quelquefois dans l'interieur de l'eau, tandis que la ſurface eſt tranquille. On a les latitudes pour guider ſa courſe; mais a-t-on toujours la lumiere du Soleil pour les prendre, & qu'a-t-on trouvé juſqu'à préſent qui puiſſe y ſuppléer dans les tenebres?

Dans la Mer dont je parle, & qui eſt aujourd'hui ſi fréquentée, auſſitôt que le Soleil a paſſé l'Equinoctial vers le Sud, ce qui fait commencer l'Eté dans les parties méridionnales, l'eau commence ſes courans, Sud & Sud-Oueſt, depuis le Cap *Saint François* au long de la Côte, & les étend en largeur juſqu'à trente & quarante lieues dans la Mer. De même, lorſque le Soleil paſſe l'Equinoctial vers le Nord, les eaux ſe meuvent dans le ſens contraire, c'eſt-à-dire que les courans ſont Nord & Nord-Oueſt au

long des mêmes Côtes & dans la même largeur. Observez que comme le mouvement vers le Sud commence au Cap Saint François, le mouvement vers le Nord, commence au Port de *Saint Marc d'Arica.* L'un & l'autre semble tirer sa force du rivage, du moins dans la plûpart des lieux; car il y en a d'autres où l'on remarque absolument le contraire.

Depuis le Cap Saint François jusqu'à Malpelo, il est certain que la direction des courans est à l'Est & à l'Est-Sud-Est vers l'Isle Gorgone, & la Baye de Bonaventura. C'est ce qu'on remarque encore plus fréquemment en hyver. Dans d'autres tems ce mouvement cesse quelquefois tout-à-fait.

De *Malpelo* jusqu'au Cap *Morro de Puercos*, l'eau n'a jamais de courant sensible.

De l'Isle Gorgone jusqu'au Cap Saint François, le courant prend rarement sa direction vers le Sud-Ouest. Elle est ordinairement vers le Nord-Ouest. Quelquefois elle cesse tout à-fait, & l'eau n'a point d'autre agitation que celle des vents.

De l'Isle de Gorgone au Cap Morro

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Voyages du Capitaine Robert Lade*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impreſſion, à Paris ce quatre May mil ſept cent quarante trois, DE MONTCRIF.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire, ancien Adjoint, nous a fait expoſer qu'il deſiroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre: *Voyages du Capitaine Robert-Lade, traduit de l'Anglois*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes; FAISONS défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & contrefaire ledit Ouvrage, n'y d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement, ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amande contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dé-

pens, dommages & intérêts; à la charge que ces Pré-sentes seront enregistrées tout ou long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformement à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-Scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & nottamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chévalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Pubique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelle tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent quarante-trois, & de notre Regne, le vingt huitiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 11 de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 219. fol. 181, conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 9 Août 1743.

SAUGRAIN, *Syndic.*

CATALOGUE

Des Livres qui se vendent à Paris chez DIDOT, Quai des Augustins à la Bible d'Or. 1744.

ANtiquités Romaines de Denis d'Halicarnasse, traduites du Grec, avec des Notes Historiques, Critiques, & Géographiques, *par le Pere le Jay de la Compagnie de Jesus*, 2. vol. *in-4.* 10. l.

Amusemens du cœur & de l'esprit, Ouvrage périodique, 15. feuilles *in-12.* 2. l. 10. s.

Astrée de M. d'Urfé. Pastorale allégorique avec la clef, nouvelle Edition, où sans toucher au fond, ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, & d'abréger les conversations, *par M.... de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres*, 10. vol. *in-12.* fig. 20. l.

Le saint Concile de Trente œcuménique & général nouvellement traduit, *par M. l'Abbé Chanut*, derniere édition, *in-12.* 2. l.

Corpus Juris Canonici, autore Gibert, 3. vol. *in-fol.* 26. l.

Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences secrettes. Nouvelle Edition augmentée des nouveaux Entretiens, des Génies assistans, & du Gnome irréconciliable, &c. *par l'Abbé de Villars*, *in-12.* 2. vol. 4. l.

Chansons (Nouveau Recueil de) choisies, avec les airs notés, 8. vol. *in-12.* 24 l.

Le Chevalier des Essarts, & la Comtesse de Berci, ou Anecdotes de la Cour d'Henri IV. Roi de

France, Histoire remplie d'événemens, 2. vol. *in*-12. *sous presse*.

Contes des Fées (les trois nouveaux) *par M. de*... avec une Préface qui n'est pas moins sérieuse, *par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité*, in-12. 2. l.

Contes des Fées allégoriques, (nouveaux) contenant le Phœnix, Lisandre & Carline, Boca, &c. *in*-12. 2. l.

DEfense de la Grace efficace, *par M. de la Broue, Evêque de Mirepoix*, in-12. 2. l. 10. s.

Dissertation sur l'existence de Dieu, où l'on démontre cette vérité, par l'Histoire Universelle de la premiere Antiquité du Monde, par la réfutation du Systême d'Epicure & de Spinosa; par les caracteres de Divinité qui se remarquent dans la Religion des Juifs, & dans l'Etablissement du Christianisme. Nouvelle Edition augmentée de la Révélation des Livres Sacrés, *par M. Jacquelot*, *in* 12. 3. vol. 7. l. 10.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne contre Grotius, Simon, & ceux qui ont écrit sur ces matieres, *par le Pere Baltus, de la Compagnie de Jesus*, 3. vol. *in*-12. 6. l.

Description Géographique, Historique, Ecclésiastique, Civile & Militaire de la Haute Normandie, 2. vol. *in*-4. *avec des Cartes*, 1740. 18. l.

Description des Isles de l'Archipel, traduite du Flamand d'O. Dapper, enrichie de Cartes Géographiques & de figures, *in-fol.* 15. l.

Les délices de l'Italie, contenant une Description exacte du Pays, des principales Villes, de toutes les Antiquités & des Raretés qui s'y trou-

vent, 4. vol. *in*-12. figures, 10. l.

EXplication des Prophéties de l'ancien & du nouveau Teſtament, qui regardent le Meſſie; dans laquelle on prouve la venue du Meſſie contre les Juifs, & la vérité de la Religion Chrétienne contre les Déiſtes, *in*-12. *ſous preſſe*.

Eſſai critique ſur le Goût, *par M. Carteau de La Vilate*, *in*-12. 2. l. 10. ſ.

Eſſai Politique ſur le Commerce, *par M. Melon*, in-12. 3. l. 10. ſ.

Etudes Militaires, & l'Exercice de l'Infanterie avec des figures, dédié au Roi, par Monſieur Bottée, Capitaine au Regiment de la Fere, *in*-12. 4. l.

GRammaire Italienne à l'uſage des Dames, derniere Edition, *par M. l'Abbé Antonini*, in-12. 2 l.

La Guide des Pécheurs, par le R. P. Louis de Grenade, traduite en François *par M. Girard*, nouvelle Edition, *in*-8. 3. l.

Méthode pour apprendre facilement la Géographie, contenant un abrégé de la Sphére, la diviſion de la Terre en ſes Continens, Empires, Royaumes, Etats, Républiques, Provinces, &c. avec la Table des principales Villes de chaque Province, ſeptiéme Edition, *par M. Robbe*, 2. vol. *in*-12. avec des Cartes Géographiques, *ſous preſſe*.

HIſtoire Sainte des deux Alliances, &c. avec des Réflexions ſur chaque Livre de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & un Supplément qui conduit l'Hiſtoire des Machabées juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, *par M. de Saint-Aubin, Bibliothécaire de Sorbonne*, 7. vol. *in*-12. 15. l.

Abrégé de l'Histoire de France, *par M. de Mezeray*, nouvelle Edition, avec les Remarques & Notes de feu M. Amelot de la Houssaye, *in*-12. 13. vol., 1740. 32. l. 10. ſ.

La même, 4. vol. *in*-4. 1740. 36. l.

L'on vend ſéparément l'Hiſtoire de Louis XIII. & de Louis XIV. 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire & Deſcription générale du Japon, contenant les Mœurs & les Coutumes de ſes Peuples, & les Plantes qu'il produit, *par le Pere de Charlevoix de la Compag. de Jeſus. Sous preſſe.*

La même, *in*-12. 6. vol. 15. l.

Hiſtoire & Deſcription de la Nouvelle France, connue ſous le nom du Canada, avec des figures & des Cartes Géographiques, *in*-4. 3. vol. *par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jeſus.* 30 l.

La même, *in*-12. 6. vol. 15. l.

Hiſtoire Critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules, *par M. l'Abbé Dubos, de l'Académie Françoiſe*, ſeconde Edition, augmentée conſidérablement, 2. vol. *in*-4. 18. l.

La même, *in*-12. 4. vol. 10. l.

Hiſtoire de l'Empire Ottoman, traduite de Sagredo. Nouvelle Edition continuée juſqu'à préſent, avec une Table des Matieres à chaque Tome, 7. vol. *in*-12. 1730. 14. l.

Hiſtoire de Pierre le Grand, Empereur de Ruſſie, de l'Imperatrice Catherine, & des Czars qui les ont précédés, nouvelle Edition, 5. vol. *in*-12. figures, 1740. 12. l. 10. ſ.

Hiſtoire Généalogique & Chronologique de la Maiſon Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne, avec un Catalogue des Chevaliers du S. Eſprit, derniere Edition, augmentée des anciens Barons du Royaume,

par les RR. PP. *Ange & Simplicien*, avec les Armes des Familles, 9. vol. *in-fol.* 200. l.

Hiſtoire d'Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, où l'on trouve ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable ſous les Regnes de François II. Charles IX. Henri III. Henri IV. & la Minorité de Louis XIII. *par M. de Marſolier,* 3. vol. *in-12.* 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire de l'Abbaye Royale de Saint Germain des Prez, depuis ſa fondation, contenant la Vie de leurs Abbés, les Hommes illuſtres qu'elle a produits, les Privileges qui lui ont été accordés, avec la deſcription de ce qu'elle a de plus remarquable, enrichie de Plans & de figures, *par Dom Jacques Bouillard, in-fol.* 12. l.

Hiſtoire de Madame Henriette d'Angleterre, premiere femme de Philippe de France, Duc d'Orléans, avec les Mémoires de la Cour de France pour les années 1688. & 1689. *par Madame la Comteſſe de la Fayette,* 2. vol. *in-12.* en un. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire de la Conquête du Mexique & de la Nouvelle Eſpagne, par Fernand Cortez. Traduite de l'Eſpagnol de Dom Antoine de Solis, *par l'Auteur du Triumvirat,* 2. vol *in-12.* 5. l.

Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête du Perou, traduite de l'Eſpagnol d'Auguſtin de ZARATE, *par S. C. D.* 2. vol. *in-12.* 5. l.

Hiſtoire de Cyrus le jeune, & de la retraite des dix mille de Xenophon, avec un Diſcours, ſur l'Hiſtoire Grecque, *par M. l'Abbé Pagi.* in-12. 2. l

Hiſtoire de Scipion l'Afriquain, pour ſervir de ſuite aux Hommes illuſtres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, *par M. l'Abbé de la Tour,* in-12. 2. l. 10. ſ.

Histoire d'Epaminondas, pour servir de suite aux Hommes Illustres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, & un Discours sur le grand homme & l'homme illustre de M. l'Abbé de S. Pierre, *par M. l'Abbé de la Tour*, in-12. 2. l. 10. s.

Histoire des Plantes usuelles, dans lesquelles on donne leur nom tant François que Latin, la maniere de s'en servir, la dose & les principales compositions de Pharmacie dans lesquelles elles sont employées, *par M. Chomel, Docteur en Médecine*, derniere Edition, 3. vol. *in*-12. 6. l.

Huetii (Pet. Dan.) & Cl. Fr. Fraguerii Carmina, in-12. 2. l. 10. s.

LEttres du Cardinal d'Ossat, avec des Notes Historiques & Politiques de M. Amelot de la Houssaye. Nouvelle Edition, plus belle & plus correcte que les précédentes, 5. vol. *in*-12. 12. l. 10. s.

Lettres à Madame la Marquise de P. sur l'Opéra, *in*-12. 1. l. 15. s.

Lidéric, premier Comte de Flandre, ou Histoire anecdote de la Cour de Dagobert Roi de France, *par M. le Commandeur de Vignacourt*, 2. vol. *in*-12. 4. l.

MEmoires & Réflexions sur les principaux Evénemens du Regne de Louis XIV. *par le Marquis de la Fare*, Nouvelle Edition avec des Notes, *in*-12. 2. l.

Mémoires de M. de la Colonie, contenant les Evénemens de la Guerre derniere depuis 1692. jusqu'à la Bataille de Belgrade en 1717. avec les aventures & les combats particuliers de l'Auteur, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Métamorphoses d'Ovide traduites en François, avec des Remarques & des Explications Historiques, *par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres*, avec figures à chaque sujet, 2. vol. *in*-4. 20. l.
——Les mêmes avec des figures à chaque Livre, dessinées par Picard, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. s.
Moliere, (Œuvres de) nouvelle édition revûe & corrigée, *in*-4. 6. vol. figures, 120. l.

NOuveau Traité de Physique sur toute la Nature, ou Méditations sur tous les corps dont la Médecine tire les plus grands avantages pour guérir le Corps Humain, *in*-12. 2. vol. en un, 2. l. 10. s.
Nouveau Traité d'Agriculture, contenant la Méthode de bien cultiver tous les Arbres à fruits, avec la maniere d'élever les Treilles, *par MM. de la Riviere & Dumoulin*, in-12. 2. l.

ŒUvres de Pieté de Saint Ephrem, Diacre d'Edesse, & Docteur de l'Eglise, *in*-12. 2. vol. 4. l. 10. s.
Œuvres diverses de *M. Pelisson de l'Académie Françoise*, contenant ses Ouvrages d'Eloquence & de Poësie, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas encore paru, avec une Préface instructive sur tous les Ouvrages de l'Auteur, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. s.
Œuvres de Rousseau, nouvelle Edition corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'ont point encore paru, 4. vol. *in*-12. 10. l.
Œdipe, Tragédie de Sophocle, & les Oiseaux, Comedie d'Aristophane; *traduites par feu M. Boivin, de l'Académie Françoise*, in-12. 2. l. 10. s.
Œuvres mêlées *du Chevalier de S. Jory*, conte-

nant des Lettres galantes & ſingulieres, des Anecdotes, Romans, Factums, & Pieces du Théatre Italien, 2. vol. *in*-12. 4. l.

——Les Femmes Militaires, par le même Auteur, *in*-12. avec figures, 2. l.

Œuvres de Mathématique & de Phyſique *de M. Mariotte*, de l'Académie Royale des Sciences, comprenant les Traités de cet Auteur, tant ceux qui avoient déja paru ſéparément, que ceux qui n'avoient pas encore été publiés; nouvelle Edition, 2. vol. *in*-4. avec figures, 1740. 16. l.

Opera (Recueil de tous les) repréſentés à l'Académie Royale de Muſique, 14. vol. *in*-12. figures, 28. l.

——Les Tomes 15. 16. 17. *ſous preſſe*.

Œuvres Poëtiques de Melin de S. Gelais, nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre de Pieces Latines & Françoiſes, *in*-12. 2. l. 10. ſ.

PAmela, ou la Vertu récompenſée, traduit de l'Anglois, troiſiéme Edition, 4. vol. *in*-12. 8. l.

Pauſanias, ou Voyage Hiſtorique de la Grece, avec des Remarques, *par M. l'Abbé Gedoyn de l'Académie Françoiſe*, 2. vol. *in*-4. figures, 20. l.

——Le même en grand papier, 30. l.

Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement, *par M. De....* 2. vol. *in*-12. 1740. 5. l.

Quintiliani Inſtitutiones oratoriæ, cum notis & animadverſionibus Capperonerii. in-fol. 15. l.

RAiſonnemens hazardés ſur la Poëſie Françoiſe, avec des Réflexions ſur les Vers non

timés : Ouvrage curieux & singulier, *in-12.* 1. l. 15. s.

Recherches sur les Courbes à doubles courbures, *par M. Clairault Mathématicien*, in-4. figures, 5. l. 10. s.

Récréations Mathématiques & Physiques, qui contiennent plusieurs Problêmes d'Arithmétique, de Géométrie, de Musique, d'Optique, de Gnomonique, de Cosmographie, &c. avec un Traité des Horloges Elémentaires, *par feu M. Ozanam*; nouvelle Edition, 4. vol. *in-8.* avec figures, 20. l.

Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, avec les Notes de MM. Patru, Thomas Corneille & autres; nouvelle Edition, 3. vol. *in-12.* 7. l. 10. s.

Réflexions sur les Passions & sur les Goûts, avec l'Epître aux Dieux Pénates, & autres Poësies, *par M. L. de B, in-8* 2. l.

SErmons & Homelies sur les Mysteres de N. S. *par M. l'Abbé Jerôme de Paris*, *in-12.* 2. l.

Du même. Les Mysteres de la Vierge, & les Panégyriques des Saints, 2. vol. *in-12.* 4. l.

Singularités Historiques & Littéraires, contenant plusieurs recherches & éclaircissemens sur l'Histoire, *par Dom Liron, de la Congrégation de S. Maur*, 4. vol. *in-12.* 14. l.

Le Songe d'Alcibiade, traduit du Grec; Brochure, 15. s.

TRaité de l'Abus, & du vrai sujet des Appellations qualifiées du nom d'Abus, *par Charles Fevret*, derniere Edition, 2. vol. *in-fol.* 30. l.

Traité de l'Art Métallique, extrait des Œuvres d'Alvare Alonse Barba, auquel on a joint un

Mémoire concernant les Mines de France, *in-*12. figures, 2. l.

Traité de l'Indult du Parlement de Paris, *par feu M. Cochet de Saint Valier*, 2. vol. *in*-4. *sous presse.*

VIe du Vicomte de Turenne, *par M. l'Abbé Raguenet*, avec les Médailles frappées à l'occasion de ses Victoires, *in*-12. *sous presse.*

Voyage de la Mer du Sud aux Côtes de Chily & du Perou, fait pendant les années 1712. 1713. & 1714. avec une Réponse à la Préface critique des Observations Physiques du R. P. Feuillée, *par M. Fraizier Ingénieur du Roi, in*-4. figures, 7. l. 10. f.

Voyages de Cyrus, ou la nouvelle Cyropédie, avec un Discours sur la Mythologie, en Anglois & en François, *par M. Ramsay*, 2. vol. *in*-12. 6. l.

Ouvrages de M. BARREME.

LE Livre des Comptes faits, ou Tarif général de toutes les Monnoyes, tant anciennes que nouvelles, avec lequel on peut faire toutes sortes de Comptes, Multiplications par entier & par fraction, quelque difficiles qu'ils soient, pourvû qu'on sçache l'Addition, *in*-12. Nouvelle Edition, augmentée du Tarif des Glaces, 2. l. 10. f.

Le Livre facile pour apprendre l'Arithmétique sans Maître. Nouvelle Edition augmentée de la Géométrie, servant à l'Arpentage & au Toisé, *in*-12. 2. l. 10. f.

Le Livre nécessaire, ou Tarif général des Escomptes, des Changes & des Divisions toutes faites, *in*-12. 2. l. 10. f.

Le

Le Livre du grand Commerce, où l'on trouve les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes de France, en Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre; & des Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre, en Monnoyes de France. Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes de France, en Monnoyes d'Espagne; & des Monnoyes d'Espagne, en Monnoyes de France. L'on peut apprendre dans cet Ouvrage à faire une Remise, une Traite, un Roulement, une Négociation, & un Arbitrage, *in*-8. 2. vol. grand papier, 16. l.

L'on vend séparément,

Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes d'Espagne en Monnoyes de France, &c. *in*-8. grand papier, 4. l.

Le Traité des Parties-Doubles, ou Méthode aisée, pour apprendre à tenir en Partie-Double les Livres du Commerce & des Finances, *in*-8. grand papier, 4. l.

Ouvrages de M. BOURSAULT.

LEs Lettres, cinquiéme Edition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. f.

Le Théatre, nouvelle Edition, 3. vol. *in*-12. *sous presse.*

L'on vend séparément,

Les Fables d'Esope, & Esope à la Cour, Comédies, 20. sols piece.

Les Romans, contenant le Prince de Condé; Ne pas croire ce qu'on voit; le Marquis de Chavigny, Artemise & Poliante, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Ouvrages du Pere LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

LEs Elémens de Géométrie, qui comprennent les Elémens d'Euclide, les Propofitions d'Archimede, avec une idée de l'Analyfe, & une Introduction aux Sections Coniques, *in*-12. 3. l.

Les Elémens de Mathématique, ou Traité de la Grandeur en général, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyfe, & les Principes de toutes les Sciences qui ont la Grandeur pour objet, cinquiéme Edition, revûe & augmentée, *in*-12. 3. l.

La Rhétorique, ou l'Art de parler, Nouvelle Edition, augmentée des Réflexions fur l'Art Poëtique. *in*-12. 2. l. 10. f.

Ouvrages de M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres.

HIftoire des Révolutions arrivées dans le Gouvernement de la République Romaine, nouvelle Edition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. f.

Hiftoire des Révolutions de Suede, où l'on voit les changemens arrivés dans ce Royaume, au fujet de la Religion & du Gouvernement, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Hiftoire des Révolutions de Portugal, *in*-12. 7. l. 10. f.

Hiftoire Critique de l'Etabliffement des Bretons dans les Gaules, & de leur dépendance des Rois de France, & des Ducs de Normandie, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Ouvrages de M. l'Abbé PREVOST.

MEmoires & Avantures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde, 8. vol. *in*-12. en 5. Tomes, 12. l. 10. f.

Histoire de M. Cleveland, fils de Cromwel, derniere Edition, 6. vol. *in*-12. 15. l.

Le Pour & Contre, Ouvrage périodique d'un goût nouveau, dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, &c. sans prendre parti, & sans offenser personne, 20. vol. *in*-12. 70. l.

Le Doyen de Killerine, Histoire Morale composée sur les Mémoires d'une illustre Famille d'Irlande, ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable, 6. vol. *in*-12. 12. l.

Histoire de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre, contenant les Guerres de la Maison de Lancastre contre la Maison d'York, 2. vol. *in*-12. 6. l.

Histoire d'une Greeque moderne, 2 vol. *in*-12. 4. l.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Malthe, ou l'Histoire de la jeunesse du Commandeur de**** 2. vol. *in*-12. 4. l.

Campagnes Philosophiques, ou Mémoires de M. de Montcal, Aide de Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande, 2. vol. *in*-12. 6. l.

Tout pour l'Amour, ou la mort d'Antoine & de Cléopatre, Tragédie, traduite de l'Anglois, 1. l. 4. f.

Histoire de Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, 2. vol. 7. l.

Histoire de la Vie de Ciceron, tirée de ses Ecrits & des Monumens de son Siécle; avec les Preuves & des Eclaircissemens, composée sur l'Ouvrage Anglois de M. Midleton, 5. vol. *in*-12. 12. l. 10. f.

Voyages du Capitaine Robert Lade en différentes Parties de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique : contenant l'histoire de sa fortune, & ses Observations sur les Colonies & le Commerce des Espagnols, des Anglois, des Hollandois, &c. Ouvrage traduit de l'Anglois. 2 vol. *in-12.* 5 l.

Lettres Familieres de Ciceron, traduites en François, avec des Notes critiques & historiques, *sous presse.*

Histoire génerale des Voyages depuis le commencement du XV siécle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile & de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes Nations de l'Europe; Ouvrage traduit de l'Anglois par ordre de Monseigneur le Chancelier de France, *in-4. sous presse.*

Ouvrages du Pere BUFFIER, *de la Compagnie de* JESUS.

LA Grammaire Françoise, *in-12. sous presse.*

La Mémoire artificielle, pour apprendre l'Histoire Sainte & Prophane, l'Histoire de France & la Chronologie, *in-12.* 2. vol. 4. 10. s.

La Géographie universelle, exposée dans les différentes Méthodes qui peuvent abréger & faciliter l'usage de cette Science, avec le secours des Vers artificiels, *in-12.* 2. l. 10. s.

Elemens de Métaphisique à la portée de tout le monde, & Examen des Préjugés vulgaires, pour disposer l'esprit à juger sainement & précisement de tout, avec l'Analyse & l'usage morale de chaque chose, *in-12.* 2 l.

L'on trouve chez le même Libraire les Livres nouveaux, tant de France que des Pays Etrangers.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, pere.





